
U d'/of OTTAWA
39003002345394

THÉATRE

DE

Dufresny

TIRAGE

—

500	exemplaires	sur papier vergé.
100	—	sur papier teinté.
15	—	sur papier de Chine.
1	—	sur peau de vélin.
1	—	sur parchemin.

617 exemplaires.



Rivière DU FRENY
Contrôleur des Jardins du Roy
Né à Paris en 1648
où il est mort en 1724.

THÉATRE

DE

Dufresny

Publié avec Notice et Notes

PAR

GEORGES D'HEYLLI



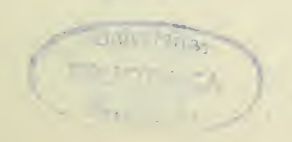
PARIS

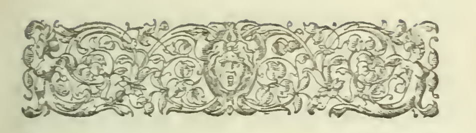
A LA LIBRAIRIE GÉNÉRALE

E. HILAIRE, ÉDITEUR

72, boulevard Haussmann, 72

M. DCCC. LXXXII





RIVIÈRE-DUFRESNY

SA VIE ET SES OUVRAGES

I

On n'a jamais très bien su la vérité sur l'existence si romanesque, si variée, si fantaisiste, si fantasque même, et si peu ordinaire, en un mot, de ce poëte-jardinier qui avait pour nom patronymique Rivière, et qui est connu dans la littérature de second ordre du XVIII[e] siècle sous

celui de Dufresny. Et encore l'orthographe même de ces deux noms n'est-elle pas très certaine : dans la première édition de ses œuvres on lit : Rivierre du Freny (1692). Dans l'édition plus complète de 1731, qui est celle dont nous nous sommes servis pour notre réimpression, le titre du premier volume est ainsi libellé : *Œuvres de monsieur Rivière Du Freny*, et dans la préface de la même édition, le nom de notre auteur est écrit en un seul mot : Dufreny. Depuis on a supprimé le nom de Rivière [1] qui a même disparu tout à fait des éditions modernes des œuvres de cet écrivain et on l'appelle aujourd'hui Dufresny, avec une nouvelle transformation orthographique qui est décidément et pour toujours, ce nous semble, passée dans l'usage.

Charles Rivière-Dufresny est né à Pa-

[1] Il existe des actes anciens où ce nom se trouve écrit La Rivière. — Voyez à ce sujet le *Dictionnaire critique* de Jal.

ris, en 1648 [1]. Il passait — ou il se faisait passer, car la chose n'a jamais pu être suffisamment éclaircie — pour un arrière petit-fils de cette belle jardinière d'Anet dont le galant Henri IV avait eu les faveurs. Son grand-père aurait été, dit-on, le propre fils de la belle jardinière et du roi de la poule au pot. Dufresny avait donc, — c'était du moins sa prétention, — du sang royal dans les veines, et bien que son origine ne fût ni très régulière, ni même très authentique, il eut l'art d'en tirer pendant toute sa vie le plus de profit possible. Dès le début de sa carrière, un grand seigneur, qui lui voulait du bien, le marquis de Nangis, le présenta à la cour. La singularité de sa naissance attira sur lui l'attention du roi, qui offrit aussitôt à ce petit-cousin de la main gauche, une place de valet de chambre

[1] Son acte de décès, que M. Jal a eu sous les yeux, dit 1654; mais ce n'est probablement là qu'une erreur de copie, la date de 1648 ayant toujours et partout prévalu.

auprès de sa royale personne. Ce n'était peut-être pas là une situation très relevée, ni très brillante, mais elle donnait à Dufresny l'occasion de relations constantes avec le dispensateur de toutes les faveurs et de toutes les grâces, et il ne devait pas manquer d'en user.

Il suivit le roi dans ses campagnes, et il assista notamment à ce trop fameux passage du Rhin, si exalté par Boileau, et où le roi se couvrit de beaucoup plus de gloire qu'il ne courut de dangers! Au retour, il prit fantaisie à Dufresny de se marier, surtout pour obtenir d'être doté par le roi. En l'honneur de ce mariage, Louis XIV donna à son valet de chambre, le titre d'abord honorifique d'intendant de ses jardins [1]. Dufresny avait, en effet, un certain goût comme horticulteur, et c'est même à lui qu'on doit la création des jar-

[1] Ce n'est que plus tard, en effet, par brevet du 21 septembre 1700, qu'il reçut le titre de « dessinateur des jardins du roi. »

dins si connus sous le nom de jardins anglais, bien que cependant ils nous viennent certainement de Dufresny et non de l'Angleterre. Cette faveur du roi mit Dufresny en évidence, comme jardinier à la mode et il fit même concurrence à Le Nôtre qui avait le goût plus sérieux, plus sévère, et par conséquent plus froid. Le roi avait donné à Dufresny un terrain dans le bois de Vincennes, lequel terrain devint son champ d'études et d'exploitations. On venait admirer la disposition habile du jardin qu'il dessina en cet endroit et qui fut bientôt l'objet de la promenade des curieux, et momentanément la cause d'une sorte de popularité et de fortune dont jouit Dufresny dans cette première phase de sa vie si accidentée.

Il se maria donc le 9 février 1682, grâce à une petite dot que lui donna le roi. On ne connaît guère sa première femme, qui se nommait Catherine Perdreau. Voisenon assure qu'elle était à son

aise, petite bourgeoise du faubourg Saint-Antoine [1] où elle possédait une maison avec un jardin que Dufresny eut bientôt fait de bouleverser de fond en comble pour le dessiner à nouveau selon sa guise; quant à la maison, il la reconstruisit en partie et y donna des fêtes magnifiques où affluèrent les gens de cour et surtout ceux de théâtre que commençait à fréquenter Dufresny.

Au sujet de sa première femme nous n'avons que deux documents — si l'on peut appeler cela des documents! — qui la concernent : l'un est une pièce de vers dans laquelle Dufresny chante en quelque sorte sa lune de miel et nous étale le tableau de sa félicité conjugale :

En tapinois quand les nuits sont brunes
Au jardin ma femme va sans moi;

[1] Son père Nicolas-Perdreau, qui était mort antérieurement au mariage, avait été greffier criminel au Parlement.

Mais sans doute elle y va pour y cueillir des prunes.
Elle-même le dit, et moi je le croi.
Par les deux cornes du diable,
Ceux qui me blâment sont des sots.
Croyons tout jusqu'à l'incroyable,
Qui nous procure du repos.

Tic, toc ! choc est bon à coups de verre,
A coup de mousquet, il n'est pas sain :
Ce guerrier est mort brave, on le met en terre ;
Ce buveur est mort ivre, il boira demain.
Lucifer, d'affreuse mémoire,
Dans mon cœur grava de sa main
Que les humains mettent leur gloire
A détruire le genre humain.

Plus je bois et plus ma femme crie,
Mais plus elle crie et plus je bois ;
Trop crier et trop boire abrègent la vie,
Faisons tant, qu'elle ou moi, soyons aux abois.
Deux époux, dit un grand oracle,
Tout à coup deviendront heureux,
Quand deux époux par un miracle,
Pourront devenir veufs tous deux [1].

Voisenon, qui a connu cette première femme de Dufresny et qui est le seul con-

[1] Nous ne citons que trois couplets de cette chanson qui en a cinq.

temporain ayant donné quelques renseignements sur elle, assure qu'elle était assez laide, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir des amants et de tromper avec un jeune étudiant, de vingt ans moins vieux qu'elle, son poète de mari, lequel d'ailleurs la trompait avec beaucoup d'autres. Tous deux vivaient donc vis-à-vis l'un de l'autre dans une indifférence réciproque, si bien que lorsque sa femme mourut (24 mars 1688) Dufresny chanta sa perte sur un air de chanson bachique qui servit d'épilogue à son premier mariage :

LE CARILLON DES MORTS

Bim, bam, bon.
Entendez-vous les grosses cloches ? bim, bam, bon.
Quand j'entends sonner sur ce ton,
Je me souviens toujours qu'hier ma femme est morte
Le temps n'affaiblit pas une douleur si forte.
Elle redouble à ce lugubre son,
Bim, bam, bon.
Pour égayer ce bim, bam, bon,
Faisons un autre carillon,

Carillon du verre,
De la pinte et du flacon.
La pauvre femme est en terre !
Je l'aimais tant, buvons pour elle en carillon,
En double carillon,
Tirez du bon vin, bin, bim, bon, bim, bon :
Exerçons-nous sur ce jambon
Et saucisson.
N'est-il pas bim, bon ?
Et tâtons donc de ce dindon,
Din, don, din, dan, don.
Ma femme est en terre,
Ah ! qu'il est beau ce carillon.

Bom, ban, bon.
Que ce lugubre son m'afflige! bom, bam, bon.
J'entendais chez moi sur ce ton
Gronder en faux-bourdon la pauvre Mathurine.
Quand pour avoir été trop gai chez ma voisine,
J'en revenais plus triste à la maison.
Bom, bam, bon.
Elle égayait son faux-bourdon,
En y mêlant son carillon,
Carillon de femme,
De jalouse du démon.
Pour lui laisser chanter sa gamme,
Je m'endormais, mais elle prenait un bâton,
Pour me donner du réveillon
En double carillon ;
Moi qui suis bon, bon, bon, bin, bon,
Je souffrais comme un vrai mouton

Jusqu'au bâton;
Suis-je pas bin bon ?
Que le ciel lui fasse pardon,
Din, don, din, dan, don,
Ma femme est en terre,
Elle a fini son carillon.

La mort de sa femme, qui tenait sa maison avec régularité et avec soin, rejeta tout à fait Dufresny dans ce que nous appellerions aujourd'hui la vie de Bohême. La liquidation de la succession ne lui laissa rien; en effet, les deux fils qu'il avait eus de la défunte [1], ayant fait valoir leurs droits, furent mis en possession de son héritage, et Dufresny se trouva de nouveau à la belle étoile.

L'histoire de son second mariage tient tout à fait du roman [2]; elle compose, en

[1] Il eut d'elle trois enfants, deux garçons et une fille.

[2] Le savant M. Jal paraît n'y ajouter qu'une foi médiocre. Il n'a jamais pu trouver, lui qui en a tant découvert, une trace quelconque de l'acte de ce mariage.

tous cas, le fond d'une historiette du *Diable boiteux*, de Le Sage, contemporain de Dufresny, qu'il prétendit mettre en scène. Voisenon assure que l'anecdote est vraie, et l'abbé Pellegrin en a parlé également, non comme d'un fait aventureux, mais bien comme d'une réalité authentique. Tout cela ne prouve pas grand chose, au point de vue de cette authenticité même, et il se pourrait très bien que ce second mariage, ainsi qu'on le raconte, n'ait été vrai que dans la légende. Voici toutefois cette légende, qu'on cite couramment de nos jours comme de l'histoire.

Dufresny, aux abois, n'avait même plus de quoi payer les notes accumulées de sa blanchisseuse, qui était, paraît-il, jeune, fraîche et jolie. Ne sachant comment se tirer d'affaire et ne pouvant décemment ne porter que du linge sale, il proposa à la jolie fille de lui donner quittance, moyennant qu'il l'épouserait. Celle-ci ne

se le fit pas dire deux fois, et bien que Dufresny eût plus que le double de son âge, elle le prit pour époux, et ainsi elle entra un peu dans la famille du grand roi[1]. Toutefois, l'union de Dufresny fit scandale; mais le roi ne la prit pas en trop

[1] Voici comment Le Sage, dans le dixième chapitre de son *Diable boiteux*, fait raconter au diable lui-même l'histoire de ce mariage, lorsqu'il montre à don Cléofas les gens qu'il faudrait mettre dans la maison des fous :

« J'y veux envoyer aussi, dit-il, un vieux garçon *de bonne famille* (allusion à l'origine de Dufresny), lequel n'a pas plutôt un ducat qu'il le dépense, et qui, ne pouvant se passer d'espèces, est capable de tout pour en avoir. Il y a quinze jours que sa blanchisseuse, à qui il devoit trente pistoles, vint les lui demander, en disant qu'elle en avoit besoin pour se marier à un valet-de-chambre qui la recherchoit. Tu as donc d'autre argent, lui dit-il; car où diable est le valet-de-chambre qui voudra devenir ton mari pour trente pistoles? Eh! mais, répondit-elle, j'ai encore, outre cela, deux cents ducats. Deux cents ducats! répliqua-t-il avec émotion, malpeste! Tu n'as qu'à me les donner, à moi, je t'épouse et nous voilà quitte à quitte. Il fut pris au mot, et sa blanchisseuse est devenue sa femme. »

Cette anecdote fournit plus tard à J.-M. Deschamps le sujet d'une comédie, mêlée de couplets, qui fut jouée au théâtre du vaudeville, en 1798, sous le titre de *Charles-Rivière Dufresny*, ou *le Mariage*

mauvaise part, et, qui plus est, il daigna en rire et augmenter encore, à cette occasion, la pension qu'il servait à Dufresny.

Les débuts de cette bizarre union furent heureux; Dufresny adora pendant quelque temps sa femme, et demeura plus souvent au logis. Il travailla, et composa à ce moment ses meilleures pièces. Peu après, il obtenait le privilège du *Mercure* (1710), faisant bien connaître à ses lecteurs, dans son premier numéro, à quel dieu il entendait demander ses inspirations pour leur procurer des amusements[1] :

Mercure vole à tire d'ailes,
Pour m'apporter du fond de l'Univers

impromptu. — Enfin l'Odéon a représenté de nos jours (4 avril 1857) une comédie en un acte en vers de MM. Philoxène Boyer et Théodore de Banville, *le Cousin du roi*, qui met également en scène cette même anecdote, plus ou moins historique.

[1] Il céda ce privilège cinq ans après à Lefèvre, qui modifia le titre de sa feuille, laquelle devint alors le *Mercure de France.* Elle a duré, sous ce dernier titre, jusqu'en 1825.

Des jeux galants et des nouvelles,
Du vrai, du faux, de la prose et des vers.
J'ai fait le choix en invoquant Minerve,
Mais pour entrer en verve,
Je l'invoque en vain;
Je n'attends ce feu divin
Que du dieu du vin!

Tant que vécut sa seconde femme, qui le stimulait, le poussait au travail et même l'enfermait pour l'obliger à produire, le *Mercure* parut plus ou moins irrégulièrement, mais enfin, il ne cessa pas de paraître; quand elle mourut, il n'eut rien de plus pressé que de céder, pour un mince profit, le privilège de son journal.

C'est en 1715 que Dufresny perdit Angélique — c'était le nom de la blanchisseuse qu'il avait élevée jusqu'à lui. Il en fut longtemps inconsolable, et son chagrin fut très réel. Il est vrai qu'alors il était devenu vieux, et qu'il courait moins qu'autrefois le monde et ses plaisirs. Sous la régence, il se livra à l'agiotage, et re-

çut de Law, grâce à la protection du régent, un lot des trop fameuses actions de la rue Quincampoix, qu'il eut l'esprit ou le bonheur de vendre dans leur moment de plus grande hausse, et dont il tira environ 200,000 livres. Avec cet argent, il bâtit, au faubourg Saint-Antoine, une maison dont il fut lui-même l'architecte, et dont il dessina le jardin avec son goût habituel. Mais il ne jouit pas bien longtemps de ce regain subit de fortune, et, dans l'année même qui suivit celle où mourut le régent, — 1724 — il mourut à son tour à l'âge de soixante-quinze ans (6 octobre).

Dans les derniers temps de sa vie, il s'était rapatrié avec ses deux fils, qu'il avait cessé de voir à la suite des difficultés auxquelles donna lieu la succession de sa première femme. Ces fils étaient livrés à une piété exagérée et peu intelligente, qui les conduisit à exiger et à obtenir de leur père, devenu vieux et affaibli, qu'il

brûlerait divers manuscrits de pièces de vers et de comédies que, dans leurs scrupules outrés, ils considéraient comme attentatoires à la morale, à la religion, et qui, par conséquent, pouvaient finalement compromettre le salut de l'âme de leur auteur !...

Dufresny avait un esprit mal équilibré, mais plein de variété et de ressources : il était à la fois jardinier, poète et même musicien. Il a composé la musique de divers vaudevilles de ses comédies[1], les faisant noter par un ami plus savant que lui, attendu qu'il n'avait que des inspirations, mais que la faculté de les traduire lui manquait. Dufresny chantait donc les airs qu'il avait trouvés, et son ami les écrivait en quelque sorte sous sa dictée.

[1] Notamment les airs du *Double veuvage*, qu'on trouve notés dans l'édition de ses œuvres, publiée en 1731. Voyez aussi, dans le tome VI de la même édition, des airs notés de chansons qui sont également de lui.

Nous avons déjà dit que, comme dessinateur de jardins, il eut, en son temps, une certaine célébrité et qu'on venait souvent le consulter ; il était également architecte et même peintre ; tout cela un peu superficiellement, il est vrai, mais cependant de manière à faire preuve d'une grande intelligence et d'une grande souplesse d'esprit.

Comme poète léger, il a laissé quelques pièces tout à fait charmantes et d'une véritable inspiration. La plus connue est celle qui a pour titre *les Lendemains*, et qu'on cite bien souvent aujourd'hui, sans toujours savoir qu'elle a Dufresny pour auteur :

LES LENDEMAINS [1]

Sur l'air : RÉVEILLEZ-VOUS BELLE ENDORMIE

Philis, plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuser,

[1] Tome VI, de l'édition de 1731.

Un jour exigea de Silvandre,
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain, seconde affaire,
Pour le berger le troc fut bon,
Il exigea de la bergère
Trente baisers pour un mouton.

Le lendemain, Philis plus tendre,
Craignant de moins plaire au berger,
Fut trop heureuse de lui rendre
Tous ses moutons pour un baiser.

Le lendemain, Philis peu sage,
Voulut donner moutons et chien,
Pour un baiser que le volage,
A Lisette donna pour rien.

Ses chansons bachiques sont toutes jolies, et on y trouve toujours, plaisamment et finement exprimée, quelque pointe philosophique :

LE VIN

Le vin nous fait parler et le vin nous fait taire,
Le silence à longs traits s'avale avec le vin,
Et le caquet se trouve au fond du verre.

Dès qu'on le voit on jase comme une commère,
De la voisine et du voisin,
De la cousine et du cousin,
Du galant homme et du faquin,
Et d'Alexandre et d'Arlequin,
De Jupiter et de Catin;
Adieu pudeur, adieu mystère,
Vite pour me faire taire,
Remplissez mon verre,
On ne dit mot pendant qu'on boit
Le vin nous fait parler, et le vin nous fait taire [1].

SUR L'ORGUEIL HUMAIN

De l'homme voici la chimère :
Tout ce qu'il voit est fait exprès pour lui,
C'est pour lui que tourne la sphère
Tout l'univers pour lui seul est construit.
Sur un tel fait ses arguments plausibles
Ne me sont pas sensibles.
Mais je m'aperçoi
Que le vin est fait pour moi
Lorsque je le boi !

[1] Nous ne citons que le premier couplet de cette chanson qui en a trois.

Voici encore une chanson de Dufresny qu'on a souvent mise en musique :

CHANSON

Sur l'air : Réveillez-vous belle endormie.

Réveillez-vous, belle dormeuse,
Si ce baiser vous fait plaisir
Mais si vous êtes scrupuleuse,
Dormez, ou feignez de dormir.

Craignez que je ne vous réveille,
Favorisez ma trahison ;
Vous soupirez, votre cœur veille
Laissez dormir votre raison.

Pendant que la raison sommeille
On aime sans y consentir
Pourvu qu'amour ne nous réveille
Qu'autant qu'il faut pour le sentir.

Si je vous apparais en songe
Profitez d'une douce erreur,
Goûtez le plaisir du mensonge,
Si la vérité vous fait peur.

L'ouvrage en prose de Dufresny, qui

lui fait le plus d'honneur, et qui lui survivra toujours, est le recueil de pensées et d'historiettes connu sous le titre de *Les Amusements sérieux et comiques*. Ce recueil contient douze chapitres, ou mieux douze « amusements », ainsi que l'auteur les appelle lui-même. Il y traite un peu de toutes choses, de la cour, de la chicane et de la justice, de l'opéra, des promenades, des femmes, de la galanterie, du mariage et du veuvage, de l'université et de la géométrie, de la médecine et du jeu, de l'académie et du savoir-vivre, etc... Nous n'inventons aucun de ces titres qui appartiennent tous, textuellement, à l'ouvrage de Dufresny. Il s'y montre à la fois sous toutes les faces variées de son esprit, il y étale même du savoir, de la philosophie et parfois de la science, le tout sous une forme plaisante qui brode sur un fonds plus sérieux en somme que son apparence.

Il faudrait tout citer ici de ce piquant

tableau de la vie de Paris, à la fin du XVIIIe siècle, car en vérité il mérite d'être reproduit presque tout entier. Il est en effet difficile de séparer les uns des autres tous ces épisodes et toutes ces pensées qui se présentent si agréablement et avec tant de diversité et de finesse. Le livre n'est pas gros, il a tout au plus une centaine de pages, mais elles sont des mieux et des plus complètement remplies. Nous nous bornerons ici à quelques extraits qui suffiront pour donner au lecteur une idée du ton général et du style de l'ouvrage.

Le monde est un livre ancien et nouveau ; de tous temps l'homme et ses passions en ont fait le sujet ; ses passions sont toujours les mêmes, mais elles sont écrites différemment selon la différence

des siècles, et dans un même siècle chacun les lit différemment selon le caractère de son esprit et l'étendue de son génie.

* *
*

Quelle différence entre ce que les livres disent des hommes et ce que les hommes font !

* *
*

Les jeunes gens disent ce qu'ils font, les vieillards ce qu'ils ont fait et les sots ce qu'ils ont envie de faire.

* *
*

L'ambitieux parle contre la paresse et le paresseux contre l'ambition.

* *
*

Ceux qui sont tombés du haut de la fortune regardent toujours l'élévation

où ils ont été ; mais ceux qui se sont une fois élevés, ne peuvent plus regarder en bas.

* *
*

Il est bien difficile de retrouver qui nous aime ; il ne l'est pas tant de retrouver qui nous puissions aimer.

* *
*

Une vieille qui veut revoir le pays du bel âge va plus loin qu'elle ne croit ; en courant à la jeunesse, elle retombe dans l'enfance.

* *
*

Un de mes amis se vantait que la plus charmante femme du monde ne pourrait jamais lui faire oublier qu'il était juge. « Je vous crois, lui répondis-je, mais tout magistrat est homme avant que d'être

juge ; le premier mouvement est pour la solliciteuse ; le second pour la justice. »

Une comtesse assez belle pour prévenir, en faveur d'un mauvais procès, le juge le plus austère, fut solliciter pour un colonel contre un marchand. Ce marchand était alors dans le cabinet de son juge, qui trouvait son affaire si claire et juste qu'il ne put s'empêcher de lui promettre gain de cause.

A l'instant même, la charmante comtesse parut dans l'antichambre ; le juge courut au-devant d'elle ; son abord, ses yeux, le son de sa voix, tant de charmes enfin le sollicitèrent qu'en ce premier moment il fut plus homme que juge, et il promit à la belle comtesse que le colonel gagnerait sa cause. Voilà le juge engagé des deux côtés. En rentrant dans son cabinet, il trouva le marchand désolé : « Je l'ai vue, s'écria le pauvre homme hors de lui-même, je l'ai vue, celle qui sollicite contre moi. Qu'elle est belle ! ah,

monsieur, mon procès est perdu !... — Mettez-vous à ma place, répond le juge encore tout interdit, ai-je pu lui refuser ce qu'elle me demandait ?... »

En disant cela, il tira d'une bourse cent pistoles ; c'était à quoi pouvaient monter toutes les prétentions du marchand, et il lui donna les cent pistoles.

La comtesse sut la chose, et comme elle était vertueuse jusqu'au scrupule, elle craignit d'avoir trop d'obligations à un juge si généreux et lui renvoya sur l'heure les cent pistoles. Le colonel, aussi galant que la comtesse était scrupuleuse, lui rendit les cent pistoles, et ainsi chacun fit ce qu'il devait faire. Le juge craignit d'être injuste, la comtesse craignit d'être reconnaissante, le colonel paya, et le marchand fut payé.

Voulez-vous savoir mon véritable sentiment sur le procédé de ce juge : son premier mouvement a été pour la solliciteuse, c'est ce que je n'ose lui pardonner ;

son second mouvement a été pour la justice, c'est ce que j'admire.

On sait que Montesquieu a trouvé dans les *Amusements* de Dufresny, le modèle et le germe de son livre bien autrement admiré et célèbre sous le titre des *Lettres persanes*. C'est un peu la même ordonnance et, toutes proportions gardées, la même disposition de pensées ingénieuses et d'observations justes. Dufresny aura en plus la gloire d'être venu le premier et d'avoir fourni le sujet et l'exemple d'un genre que son illustre imitateur devait très peu de temps après lui, et de son vivant même, exploiter avec tant de succès à son tour [1].

[1] Les *Amusements* ont été publiés de 1705 à 1719, et les *Lettres Persanes* ont paru en 1721, c'est-à-dire trois ans avant la mort de Dufresny. Le point de

On a aussi de Dufresny quelques contes, nouvelles et historiettes en prose, qui ne manquent pas de charme, et qui, souvent même, sont écrites d'une plume très piquante et très vive. Ces agréables compositions, que l'on réunit d'ordinaire à ses *Amusements*, forment la matière d'un volume et sont encore aujourd'hui d'une lecture attrayante et facile. Rien de tout cela n'a vieilli, et le *Bon médecin*, l'*Agioteur dupé*, les *Dédits*, le *Mariage par dépit*, etc., vaudront toujours la peine d'être réimprimés.

départ des deux ouvrages est le même : seulement il s'agit d'un Siamois chez Dufresny, tandis que Montesquieu s'est servi d'un Persan.

II

C'est seulement en 1692, à l'âge de quarante-quatre ans, que Dufresny aborda pour la première fois le théâtre avec une comédie en trois actes et en prose, intitulée *le Négligent* (27 février), qui ne fut jouée que huit fois dans la nouveauté, mais qui a été souvent reprise.

Dufresny qui, à cette époque était très lié avec Regnard, lui avait soumis sa pièce et avait reçu ses conseils. De cette collaboration, naquit une grande intimité entre les deux poètes. Dufresny lui confia alors l'intention qu'il avait d'écrire une grande comédie dont le jeu et les joueurs fourniraient le sujet. Notre poète connaissait d'ailleurs la matière, car il aimait les cartes à la passion, et le jeu, autant que les femmes, contribuèrent à mettre cons-

tamment sa bourse à sec. S'étant ainsi ouvert à Regnard de son projet, il fut encouragé par lui à écrire sa pièce et à lui en soumettre le manuscrit. Dufresny se laissa convaincre, et composa rapidement sa comédie. Regnard la lut, fit des observations, traîna même un peu les choses en longueur, puis, un beau jour, Dufresny apprit que les Comédiens français allaient jouer une comédie nouvelle de Regnard, ayant pour titre *le Joueur*. Dufresny était donc mystifié, ou du moins il le prétendit, publiant partout que la comédie de Regnard n'était autre que la mise en scène absolue de la sienne, c'est-à-dire de celle qu'il lui avait donnée à lire. C'était donc un abus de confiance, qu'à l'entendre, avait commis Regnard, et Dufresny jura de se venger. Il voulut prendre le public pour juge du différend, et il lui soumit, deux mois plus tard [1], le

[1] *Le Joueur*, de Regnard, a été représenté pour la première fois le 19 décembre 1696.

27 février 1697, une comédie nouvelle que le théâtre Français s'empressa de jouer, pour tirer profit du bruit qui se faisait autour des deux pièces, en raison de la querelle qui divisait leurs auteurs. L'œuvre de Dufresny avait pour titre *le Chevalier joueur;* elle était en prose et en cinq actes, avec un prologue dans lequel l'auteur s'expliquait sur les ressemblances que l'on pouvait constater entre sa comédie et celle de Regnard.

Malheureusement, *le Chevalier joueur* était de tous points inférieur au *Joueur;* la pièce ne dura qu'une soirée, et c'est bien le cas de dire que Regnard eut, dans sa querelle, tous les rieurs pour lui. Dufresny eut même l'honneur d'être, à ce sujet, chansonné par Gacon :

Un jour Regnard et de Rivière,
En cherchant un sujet que l'on n'eût pas traité,
Trouvèrent qu'un joueur ferait un caractère
Qui plairait par sa nouveauté.
Regnard le fit en vers et de Rivière en prose.
Ainsi pour dire au vrai la chose,

Chacun vola son compagnon.
Mais quiconque aujourd'hui voit l'un et l'autre ouv
Dit que Regnard à l'avantage
D'avoir été le bon larron.

Quant à Regnard, il présenta facilement sa défense ; il avait, racontait-il, acheté à Dufresny le manuscrit de sa pièce, en même temps que celui d'une autre comédie qu'il avait retouchée et fait représenter quelques années auparavant, sous le titre de *Attendez-moi sous l'orme* (19 mai 1694). Et ainsi se termina le différend ; mais les deux auteurs demeurèrent brouillés, et, de ce jour, leur collaboration fut définitivement rompue.

Dufresny garda pendant deux ans le silence, puis reparut au théâtre le 19 août 1699, avec une petite comédie en un acte et en prose, ayant pour titre *la Noce interrompue.* Elle eut assez de succès, bien qu'on ne l'ait représentée que huit fois de suite. Il est vrai qu'il ne faut pas juger de l'accueil fait à une pièce à cette époque par le chiffre de ses représentations. Les

grands seigneurs et les bourgeois riches allaient seuls au spectacle au commencement du dernier siècle, et, par suite, un succès était vite épuisé : le *Joueur*, de Regnard, qui fut très couru, n'eut que vingt représentations dans la nouveauté, ce qui était un chiffre excessif, qui équivaudrait à une vogue de cent soirées de nos jours.

A la fin de la même année, le 27 novembre, Dufresny donna encore une comédie en cinq actes, en prose, intitulée *la Malade sans maladie*[1]. On ne se douterait guères, en lisant cette pièce qui est pleine de gaieté, et dont plusieurs scènes sont des plus amusantes, du mauvais sort qui lui échut. La première représentation n'en put être achevée et le public se refusa même à en entendre le troisième acte

[1] Représentée d'abord à Versailles, devant la cour, et avec grand succès, sous le titre de *la Malade imaginaire*. On voit que, même à cette époque, la ville ne se gênait pas pour être d'un avis contraire à celui des gens de cour! ...

Depuis, Dufresny a utilisé les scènes principales de cette comédie, dans une autre pièce qui d'ailleurs n'a pas été jouée, et qui avait pour titre *les Vapeurs*[1].

Mais l'année suivante Dufresny prit amplement sa revanche avec un petit acte qu'on joue souvent encore de nos jours. Nous parlons ici de sa comédie en prose, l'*Esprit de contradiction*, représentée le 29 août 1700. Elle ne fut cependant jouée alors que dix fois de suite; mais le style en est simple, plein de vivacité et d'esprit, et elle méritera toujours d'être citée au nombre des jolies pièces de second ordre du répertoire de la Comédie-Française.

Deux ans plus tard, le 8 mars 1700, il produit à la scène le *Double veuvage*, comédie en trois actes en prose avec un

[1] Cette même comédie a encore servi depuis, après transformation, de sujet pour un opéra comique qu'Étienne fit représenter le 20 mars 1804. sous le titre de *Une heure de Mariage*, avec musique de Dalayrac.

prologue et un divertissement. C'est la meilleure des grandes comédies de Dufresny ; elle est amusante et elle contient des critiques qui ont bien perdu de leur portée aujourd'hui — celle de l'opéra — mais qui devaient avoir grand sel à leur époque et dont se réjouirent fort les contemporains. Les airs du chant, qui figurent dans plusieurs scènes, ont été notés sur la musique même de Dufresny. On joua la pièce dix fois de suite et depuis on l'a reprise, mais avec suppression du prologue sans lequel elle peut également être représentée.

En 1703, le 24 février, Dufresny donne le *Faux honnête homme*, comédie en trois actes et en prose, qui met en scène une aventure vraie survenue à l'époque même, ce qui ajoutait à l'intérêt de la pièce un certain attrait d'actualité. Elle ne réussit cependant pas, bien que renfermant des scènes ingénieuses et amusantes ; mais elle était mal intriguée et on la trouva

longue. Les comédiens durent la retirer après trois représentations. Dufresny l'utilisa dans une autre de ses comédies, comme nous le verrons plus loin.

Le *Faux instinct*, comédie en trois actes et en prose, fut représentée le 2 août 1707. C'est peut-être la mieux inventée et la plus originale, comme sujet, des pièces de Dufresny. Elle eut quinze représentations de suite ; mais elle ne retrouva pas plus tard ce succès relativement brillant. Elle est cependant encore intéressante à lire aujourd'hui.

L'année suivante, le 6 mars 1708, Dufresny donne aux Comédiens français, le *Jaloux honteux de l'être*, comédie en cinq actes en prose à laquelle le public fit mauvais accueil et qui ne put être représentée une seconde fois. « La pièce est pleine d'esprit, dit le chevalier de Mouhy[1], et méritait d'être mieux reçue. »

[1] Dans ses *Tablettes dramatiques* (Répertoire des pièces de théâtre de Paris.) Paris, 1752.

En 1709, — car l'infatigable Dufresny faisait jouer une nouvelle pièce tous les ans — première représentation de la *Joueuse*, cinq actes en prose avec divertissement (22 octobre). Grand succès pour certaines scènes, mais la pièce manque d'intérêt. On ne la joue que cinq fois.

Dufresny demeure alors six ans sans rien produire au théâtre ; c'est l'époque du *Mercure* et l'occupation que lui donne son journal le détourne momentanément de la scène. Il n'y reparaît qu'en 1715, le 27 mai, avec sa jolie comédie la *Coquette de village* ou le *Lot supposé*, trois actes, en vers, qui obtint un succès de très bon aloi, et qu'on a souvent reprise. Elle est divertissante, remplie d'esprit et l'intrigue en est mieux suivie que dans les autres comédies de Dufresny. Elle eut treize représentations dans la nouveauté.

Ce n'est que quatre ans plus tard, le 7 mars 1719, que Dufresny donne une nouvelle pièce, la *Réconciliation normande*

ou le *Procès de famille*, cinq actes, en prose, d'une intrigue assez compliquée, embrouillée même, mais qui offre une grande variété de détails amusants et de traits pris sur le vif et de la meilleure observation. Elle a eu douze représentations dans la nouveauté, et depuis on l'a toujours reprise avec succès.

La petite comédie du *Dédit* — un acte en vers — est de la même année (12 mai). Elle est originale, plaisante, mais versifiée un peu négligemment. Elle n'a eu que huit représentations au début, mais ensuite elle est fort longtemps restée au répertoire.

Enfin, en 1721, le 14 février, Dufresny donne la dernière pièce jouée en son vivant, le *Mariage fait et rompu*, trois actes en vers, que la Comédie-Française avait d'abord refusée en cinq actes. Le succès en fut très vif (dix-neuf représentations) et au dernier siècle elle a été l'objet de fréquentes reprises. Elle est bien écrite et

d'un style plus soigné que celui des autres comédies de l'auteur. Le rôle du Gascon, nouveau pour l'époque, et qu'on n'avait pas encore mis à la scène, produisit un grand effet.

Quelques années après la mort de Dufresny, le 16 juin 1731, la Comédie-Française représenta une œuvre posthume de ce spirituel écrivain, *le Faux sincère*, comédie en cinq actes en vers qui eut un grand succès de nouveauté (quinze représentations) mais qui n'est cependant pas demeurée au répertoire. Dufresny en avait pris le plan dans sa comédie du *Faux honnête homme* qui avait si médiocrement réussi en 1703.

Avant de travailler exclusivement pour la Comédie-Française, Dufresny avait écrit quelques pièces pour la Comédie-Italienne, soit seul, soit en collaboration avec Regnard d'abord ; puis, après leur brouille, avec le fils même du plus célèbre des acteurs italiens, Biancoletti, qui avait

pour père l'illustre créateur du rôle d'Arlequin, le fameux Dominique.

Voici la liste de ces diverses pièces :

Il écrivit avec Regnard :

Les Chinois, quatre actes avec un prologue, en 1692.

La Baguette de Vulcain, un acte, en 1693.

Il donna avec Biancoletti :

Pasquin et Marforio, médecin des mœurs, en trois actes (1697).

Les Fées ou les *Contes de ma Mère l'Oye*, en un acte (1697).

Enfin il fit représenter sous son nom seul :

L'Opéra de Campagne, en trois actes, avec un prologue (1692).

L'Union des deux opéras, à-propos en un acte (1692).

Les Adieux des officiers ou *Vénus justifiée*, en un acte (1693).

Les Mal-assortis, en deux actes (1693).

Le Départ des Comédiens, à propos en un acte (1695).

Attendez-moi sous l'orme, en un acte (1695).

C'est le même titre que celui de la comédie de Regnard, mais c'est le seul point de ressemblance qui existe entre les deux pièces.

La Foire Saint-Germain, à-propos en trois actes (1695)

Les Momies d'Egypte, en un acte (1696).

Après la mort de Dufresny, il se passa un fait assez curieux et qui n'a pas été éclairci. Il avait présenté, et fait recevoir à la Comédie-Française, trois pièces qui devaient être jouées successivement dans le cours de deux années et dont voici les titres : *Sancho Pança*, en trois actes; le *Portrait*, en un acte; les *Dominos*, en un acte.

Les fils de Dufresny s'adressèrent à l'administration du théâtre pour réclamer les manuscrits de ces pièces. Or, dans l'exagération de leur piété ils avaient brûlé — nous l'avons déjà dit — quatre comédies qu'ils avaient trouvées toutes terminées dans les papiers de leur père : Les *Vapeurs,* en un acte, nouvelle version du

Malade sans maladie, comédie tombée en 1699; la *Joueuse*, pièce en vers, refaite sur la comédie en prose du même titre, chûtée en 1709; le *Superstitieux*, en cinq actes, et l'*Epreuve*, en un acte.

Les Comédiens français, craignant sans doute que même sort ne fût réservé aux trois pièces qu'ils possédaient de Dufresny, déclarèrent à ses héritiers qu'ils ne les pouvaient retrouver dans leurs archives, et ils opposèrent constamment la même fin de non recevoir à toutes leurs revendications. De guerre lasse les fils de Dufresny renoncèrent à mener l'affaire plus loin, et les Comédiens ne rendirent pas les manuscrits. Ils n'en tirèrent d'ailleurs aucun profit, car n'ayant pu représenter les pièces de l'auteur de l'*Esprit de contradiction* du vivant de ses fils, ils durent les conserver en cachette et, finalement, les manuscrits furent brûlés dans un des incendies dont la Comédie-Française fut victime au XVIIIe siècle.

La réputation de Dufresny n'a pas eu,

sans doute, à souffrir de la perte des comédies que brûlèrent ses fils, non plus que de celles qui furent détruites au Théâtre-Français. Il avait évidemment épuisé sa veine en même temps que son talent. D'ailleurs, il fut presque toujours malheureux au théâtre, et ses pièces, même les plus estimées aujourd'hui, éprouvèrent un sort tout à fait médiocre à la scène, et qui souvent ne paraît pas toujours justifié. Leur grand défaut vient un peu du manque de suite qui présidait au travail de Dufresny et qu'il avait en même temps dans ses idées et dans sa conduite. Sa vie dissipée, son peu de goût pour les travaux sérieux, la facilité même avec laquelle il travaillait, nuisaient évidemment à la bonne composition et au succès de ses œuvres. Et nous ne parlons ici que de ses comédies, toutes hâtivement écrites, sans plan régulier, jetées un peu au hasard de la fantaisie primesautière de leur auteur, intriguées faiblement, traînant en longueur et se terminant par un dé-

nouement souvent brusqué et inattendu. Aussi est-il arrivé que la plupart des comédies de Dufresny, qui pétillent toutes d'esprit et abondent en situations plaisantes, et où figurent des personnages très originaux, ont moins réussi à la scène qu'à la lecture, parce que leur intérêt est mal ménagé et qu'il n'est pas renfermé dans de justes limites. En revanche, on ne saurait trop le répéter, les comédies de Dufresny regagnent dans le livre l'intérêt dont elles manquent au théâtre. En dépit de leur mauvaise contexture scénique, elles présentent toujours le tableau le plus amusant et le plus véridique des mœurs, des travers, des ridicules de son temps. Il n'est pas de pièce de lui, si inférieure qu'elle ait été trouvée, qui ne contienne quelque scène charmante, ou quelque personnage nouveau, qui n'offre un dialogue vif, brillant, ingénieux, des caractères pleins d'originalité et de piquant, et surtout un esprit toujours jeune, vivace, naturel en même temps et plein

de finesse et de brillant. Toutes ces qualités précieuses, qui, avec un meilleur train de vie, et plus d'équilibre dans l'esprit et le caractère, eussent peut-être fait de Dufresny un écrivain tout à fait hors ligne, on les trouvera éparpillées dans toutes ses pièces, dans tous ses écrits, mais rarement réunies en un seul. Le moins imparfait de ses ouvrages, les *Amusements sérieux et comiques*, manque de conclusion; c'est dans une comédie en un acte qu'il a le mieux donné sa mesure comme auteur dramatique. Il faut en conclure qu'il n'était pas né pour produire des œuvres de longue haleine, et que les écrits sérieux lui faisaient peur. Il demeure cependant l'un des représentants les plus curieux et les plus intéressants de la littérature de second ordre qui commença au début du XVIII[e] siècle à succéder à la grande littérature du XVII[e]. Regnard a pu être nommé, à une grande distance, à la suite de Molière; on peut bien dire que Dufresny, auteur comique,

est de la suite de Regnard ; mais il en est à coup sûr bien plus rapproché comme esprit, comme style, comme invention, comme originalité surtout, que le brillant auteur du *Joueur* ne le fut de l'écrivain de génie à qui on doit *Tartuffe* et le *Misanthrope*.

GEORGES D'HEYLLI.

Février 1882

ŒUVRES
DE MONSIEUR
RIVIERE
DU FRENY.



A PARIS
Chez Briasson, ruë Saint-Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXI.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

L'ESPRIT
DE CONTRADICTION

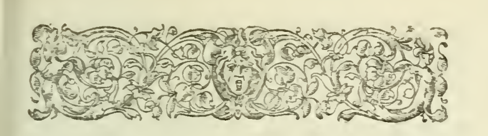
COMÉDIE EN UN ACTE

Repréſentée pour la premiere fois
le 27 août 1700

ACTEURS

Monſieur ORONTE.
Madame ORONTE.
LUCAS, *jardinier.*
ANGELIQUE, *fille de M. Oronte.*
VALERE, *amant d'Angélique.*
Monſieur THIBAUDOIS.
Le NOTAIRE.
Un LAQUAIS.

La ſcene eſt à la maiſon de campagne de M. Oronte.



L'ESPRIT DE CONTRADICTION

COMÉDIE

SCENE PREMIERE

ORONTE, LUCAS

LUCAS *en colere*

MORGUÉ de la contrediſeuſe, & de ſa contredition!

ORONTE

Là, là, doucement.

LUCAS

Non Monſieur ; je ne peu pu duré avec l'esprit de Madame vote femme.

ORONTE

Il faut l'excufer, car l'efprit de contradiction lui eft naturel.

LUCAS

Qu'a vou contredife tou fon fou, vou qui êtes fon mari, ça eft naturel ça ? mais y n'eft pas naturel qu'à vienne conterdire mon jardin.

ORONTE

Patience, Lucas, patience.

LUCAS

Tou-franc, je n'aime point à être jardinier là où l'ia des femmes ; car eune femme dans un jardin fait pu de degât qu'un millier de taupes.

ORONTE

Tu as raifon, & ma femme a tort.

LUCAS

Al arrache ce que j'ai planté ; a replante ce que j'ai arraché. Quand je grefe du bon-crequin, a di que c'est de la bargamote ; là où j'ai planté des choux, a veut qu'il y vienne des raves; n'y a rien don a ne s'avife pour aler à rebours de moi. Hier al vloit, pour

avoir des preunes pu groffes, qu'on les semi fu couche comme des melons. Je croi, Gueu me pardonne, qu'a me fera bientôt planter des citrouilles en efpalier.

ORONTE

Elle n'eft pas raifonnable; mais laiffons cela, Lucas ; parlons de marier ma fille. J'ai befoin là-deffus de ton confeil.

LUCAS

Gnia pu de confeil dans ma tête, drès que j'ai difputé avec Madame ; ça me met en friche moi & mon jardin. Et pi, c'eft qu'a me vient de me bailler mon congé.

ORONTE

Tu ne fortiras point ; va, je te foutiendrai.

LUCAS

Comment me foutiendriais-vou contr'elle qu'ou ne pouvé pas vous y foûtenir vous-même ? Hé vous dis-je pas toujou, qu'ous êtes trop docile ? drès qu'a veut queuque chofe vous dite oui ; drès qu'a voi qu'ou dite oui, a dit non ; & vous le dite itou, & pi a redi oui par controvarfe, & vous vouiez bian.

ORONTE

Que veux tu Lucas! j'aime ma femme; elle n'a point d'autre plaifir que de faire tout le contraire de ce que je veux, je lui laiffe cette petite fatisfaction là.

LUCAS

Vou ly laifferais donc itou la petite fatisfaction de. . . fi c'étoit fon plaifir da: mais gnia rien à craindre, fon himeur eft tro revêche pour ça. Tant-y a Monfieu, qu'en cas de votre fille, fi je n'étois pu cian, comment feriais-vous ? car gn'y a que moi qui'a affé d'entendement pour faire revirer l'efprit de vote fame; vous n'y entendé rian, vous.

ORONTE

Je conviens que tu as plus d'imagination que moi, & plus de bon fens que bien des philofophes, qui n'en ont point.

LUCAS

Tené, Monfieu ; l'i a des païfans qui ont la philofophie d'avoir de l'efprit en argent; ma philofophie à moi, c'eft de gouvarner la vie du monde par mon mequié dé Jardinier. Vou vlé marié votre fille, par parentefe; vou ne fçavé ce qui en fera; mais moi j'ai vû tout ça

dans mon jardinage ; car j'ai di, quand Madame vient dans mon jardin, & qu'al voit qu'eun arbre eſt d'himeur à profiter au ſoleil, al le plante à l'ombre. O, ſi al voit que ſa fille eſt d'himeur à profiter en mariage, al la plantera dans un couvent.

ORONTE

Tu me l'as fort bien dit ; ſi ma fille veut être mariée, il ne faut pas qu'elle faſſe mine d'y penſer, ni moi non plus.

LUCAS

Madame m'a voulu faire jaſer là-deſſus : Mais, Lucas, m'a-t-elle dit, qu'eſt-ce que tu penſes de ce mariage-là ? Je n'en ſçai rian, Madame. Mais ma fille, parci ; néant. Mais mon mari, par-là; motus. Et parce qu'al a vû, que je ne l'y baillois pas de quoi contredire. c'eſt pour ça qu'a m'a chaſſé : mais ce ne fera rian ; car a me chaſſe comme ça tou les jours, & j'ai des fineſſes pour qu'a me reflate par contredition. La vla qui viant dans ſt'alléeci ; laiſſés-moi me raccomoder tout ſeul.

ORONTE

Je vais t'attendre ſous ce berceau.

LUCAS *feul*

Je ferois morgué bien fâché de quitter ce Bourgeois-ci ; fa bourgeoiferie eft pu argenteufe, que ben des Gentilhomeries que l'i a.

SCENE II

LUCAS, MADAME ORONTE

MADAME ORONTE

Venez-vous de vous mettre fous la protection de mon mari? il peut m'ordonner de vous garder ceans; mais à coup fûr, je ne lui obéirai pas. Allons, vîte ; venez me rendre les clefs, & que je vous paye vos gages.

LUCAS *d'un ton pleureur*

Je fuis bien fâché de vous quitter. (*il fe retourne pour rire.*) Ha, ha, ha, ha !

MADAME ORONTE

Vous riez, je crois.

LUCAS

(*Il pleure.*) Cela m'aflige. (*Il rit en fe retournant.*) Ha, ha, ha!

MADAME ORONTE

Qu'eſt-ce à dire donc ?

LUCAS

Rien, rien. *(il rit)* Ha, ha, ha ! . . . *(triſtement)* ça Madame, je vas vous rendre vos clefs.

MADAME ORONTE

Je veux ſçavoir de quoi vous riez.

LUCAS *ne ſe cachant plus pour rire*

Ha, ha, ha, ha ! je ne peu pu me retenir; auſſi ben me vla tou chaſſé, je ne vou crain pu. Ha, ha ! je riois d'un drôle de tour que je vous ai fait. Ha, ha ! tou franc, c'eſt que comme Hi a lon-temps que je ſis las de vote himeur acariâte, & que je veux vous planté là j'ai di à par moi, ſi Madame voit que je veux mon congé, a ne ſera pas de ſt'avis-là : ſi je veux être payé de mes gages, a me les requinra pour n'être pas de mon opinion : oh faut mieux que je la fâche, afin qu'a me chaſſe par elle-même.

MADAME ORONTE

Quoi ! afin que je vous chaſſe !

LUCAS

Je vous ai fai eune querelle; ha, ha! . . . mais je vas vous bailler vos clefs.

MADAME ORONTE

Oui, pour me faire piece, vous avez refolu de me laiffer tout d'un coup fans jardinier?

LUCAS

C'eft pour ça que je m'en vas.

MADAME ORONTE

Vous vous en irez quand j'en aurai un autre.

LUCAS

Ce fera drès tout-à-l'heure.

MADAME ORONTE

Vous attendrez au moins jufqu'à demain.

LUCAS

Demain vous ne ferias pu en train de me chaffer, je veux vous quitter.

MADAME ORONTE

Oh! il ne fera pas dit que je ferai votre

dupe. Vous voulez me quitter, & moi je ne veux pas que vous me quittiez.

LUCAS

On ne requint poin les gens malgré eux; & vous étes d'eune himeur. . .

MADAME ORONTE

Oüais! mon humeur eſt donc bien terrible?

LUCAS

Tanquia que j'en ſoufre tro.

MADAME ORONTE

Suis-je ſi méchante dans le fond?

LUCAS

Morgué nani, je ſçai bian que ce n'eſt pas par malice qu'ou faite endéver tout le monde: mais c'eſt que vote volonté eſt du naturel des hiboux; a ne va jamais de compagnie avec la volonté des autres.

MADAME ORONTE

C'eſt une étrange choſe que la prévention! car il n'y a guères de femme qui contrediſe moins que moi.

LUCAS

Gn'en a guere c'eſt vrai.

MADAME ORONTE

Je ne contredis jamais, à le bien prendre; maïs c'eſt que je n'aime point qu'on me contrediſe. Par exemple, je me ſuis fâchée contre toi pour ton obſtination. Pourquoi t'obſtines-tu à me cacher ce que je veux découvrir? Ne ſçai-je pas que tu es le conſeil, l'oracle de mon mari? Il t'a fait confidence ſans doute du deſſein qu'il a pour Angelique?

LUCAS

Hé! il m'en a dit queuque petite choſe.

MADAME ORONTE

Ha! voilà parler cela!

LUCAS

Je me doute bien itou de la pensée de Mademoiſelle Angelique.

MADAME ORONTE

Oui?

LUCAS

Je ſçai ben encore mon avis à moi, ſu tou ça.

MADAME ORONTE

Hé bien, Lucas ?

LUCAS

Mais ni de ma penſée, ni de celle de Monſieur, ni de celle de vote fille, je ne vous en dirai, non pu qu'il en pleut.

MADAME ORONTE

Lucas, je t'en prie, dis-moi.

LUCAS

Vous n'en ſçaurais rian, vous dis-je ; car je vou vois veni. Vous étes tanto ſu le oüi, tanto ſu le non. Je la marierai, je ne la marierai pas ; qu'en dit-il ? qu'en dit-elle ? & tou ça, juſqu'à ce qu'ou voyais tous les chemins que les autres enfileront, pour en prendre eun tout de guinguois, qui ne ravienne à pas eun de ceux-là.

MADAME ORONTE

Au contraire, je ſuis toûjours dans le bon chemin, & chacun ſe détourne de moi par malice. En un mot, je ſçais qu'on a ceans quelque deſſein contraire au mien. Mais j'apperçois ma fille, il faut que je lui reparle encore. Hola, Angélique, hola ; venez un peu ici.

LUCAS *à part*

Allons retrouvé Monfieu fous le berciau.

SCENE III

MADAME ORONTE, ANGELIQUE

ANGELIQUE

Que souhaitez-vous de moi, ma mere?

MADAME ORONTE

Vous parler encore, ma fille.

ANGELIQUE

Me voilà prête à vous écouter.

MADAME ORONTE

J'ai tous les fujets du monde de me plaindre de vous, car vous n'êtes qu'une diffimulée; mais je fuis bonne, raifonnable; & avant que de difpofer de vous de manière ou d'autre, je veux confulter votre inclination. Parlez-moi donc fincerement une fois en votre vie: voulez-vous être mariée, ou non?

ANGELIQUE

Je vous ai déja dit, ma mère, que je ne dois point avoir de volonté.

MADAME ORONTE

Vous en avez pourtant, avouez-le-moi ; je n'ai en vue que votre ſatisfaction, ouvrez-moi votre cœur ; parlez naturellement. Vous imaginez-vous que le mariage puiſſe rendre une fille heureuſe ?

ANGELIQUE

Je vois quelques femmes qui ſe louent de leur état.

MADAME ORONTE

Ah ! je commence à comprendre.

ANGELIQUE

Mais j'en vois beaucoup qui s'en plaignent.

MADAME ORONTE

Je ne vous entens plus. Dites-moi un peu ; vous avez vu cette nouvelle mariée, qui va de porte en porte ſe faire applaudir du choix qu'elle a fait ; écoutez-vous ſes diſcours avec plaiſir ?

ANGELIQUE

Oui vraiment, ma mere,

MADAME ORONTE

Vous souhaitez donc d'être mariée?

ANGELIQUE

Point du tout ; car cette femme vint hier affliger par ses plaintes la même assemblée qu'elle avoit fatiguée l'autre jour par l'éloge de son époux.

MADAME ORONTE

C'est-à-dire que vous ne voulez point risquer de prendre un mari?

ANGELIQUE

Je ne dis pas cela, ma mere.

MADAME ORONTE

Que dites-vous donc? Car enfin vous envisagez le mariage, ou comme un bien ou comme un mal ; ou vous le souhaitez, ou vous le craignez.

ANGELIQUE

Je ne le souhaite ni ne le crains ; je n'ai fait là-dessus que de simples reflexions, sur

lefquelles je n'ai pris aucun parti. Les raifons pour & contre me paroiffent à peu près égales ; c'eft ce qui a fufpendu mon choix jufqu'à prefent.

MADAME ORONTE

Oh! cette fufpenfion commence à m'impatienter; & vous avez trop d'efprit, pour refter dans une fituation fi indolente.

ANGELIQUE

C'eft la fituation où une fille doit être, afin que fa mere puiffe la déterminer fans peine.

MADAME ORONTE

Mais fi je vous déterminois au mariage?

ANGELIQUE

Mes raifons pour le mariage deviendroient les plus fortes ; car la raifon du devoir me feroit oublier toutes les raifons contraires

MADAME ORONTE

Et fi je vous détermine à refter fille?

ANGELIQUE

Pour lors les raifons contre le mariage me paraîtront les meilleures.

MADAME ORONTE

Quels discours! quels travers d'esprit! je n'y puis plus tenir. Quoi! il sera dit que je n'aurai pas le plaisir de démêler votre inclination?

ANGELIQUE

Mon inclination est de suivre la vôtre.

MADAME ORONTE

Elle n'en démordra pas, non.

ANGELIQUE

Je vous obéirai jusqu'à la mort.

MADAME ORONTE

Quelle obstination! quel acharnement!

ANGELIQUE

Ce n'est point par obstination.

MADAME ORONTE

Quoi! vous me contredirez sans cesse?

ANGELIQUE

Vouloir tout ce que vous voulez, est-ce vous contredire

MADAME ORONTE

Oui, oui, oui ; car je veux que vous ayez une volonté, & vous n'en voulez point avoir.

ANGELIQUE

Mais, ma mere. . .

MADAME ORONTE

Vous me pouffez à bout, taifez-vous. On dira encore que j'ai tort ! Cependant c'eft vous; oui c'eft votre efprit, qu'on peut appeller vraiment un efprit de contradiction. Je ne puis plus vivre avec vous ; une fille comme cela eft un vrai fléau domeftique, je veux m'en défaire abfolument. Oui, Mademoifelle, je vous marierai dès-aujourd'hui. Voilà deux partis qui fe préfentent, Valere d'un côté, Monfieur Thibaudois de l'autre : je ne vous ferai pas l'honneur, non, de vous donner le choix, vous épouferez celui des deux que je jugerai à propos. Je vais pourtant confulter encore votre pere ; fi fes idées font raifonnables, j'y donnerai les mains ; fi elles ne le font pas, non !

SCENE IV

ANGELIQUE

QUELLE violence il faut que je me fasse, sincère comme je la suis naturellement d'être contrainte à dissimuler avec tout le monde! Cependant je n'ose me confier à personne, dans la situation où je vois les choses.

SCENE V

ANGELIQUE, VALERE

VALERE

ME voici encore, Mademoiselle, & j'ai résolu de ne point retourner à Paris que vous ne vous soyez expliquée avec moi. Je vous l'avouë, vos manieres ont mis ma patience à bout: je suis outré, non, je ne me possede plus, quand je pense que depuis le temps que je viens ceans, ni mon amour, ni mon respect, ni mes prieres, ni mes reproches, n'ont encore pu vous arracher une seule parole, sur quoi je puisse tabler . . .

Quand je vous parle de la plus violente pafſion qui fut jamais, vous m'écoutez avec une tranquilité, une indolence incompréhenſible : car enfin on témoigne aux gens, ou de la reconnoiſſance ou du mépris ; ou de la pitié, ou de la colere. Juſte ciel ! que dois-je donc juger d'un ſilence ſi obſtiné ?

ANGELIQUE

Vous devez juger que je ſuis prudente, & rien de plus.

VALERE

Mais enfin approuvez-vous mon amour ou le condamnez-vous ?

ANGELIQUE

Je n'en ſçais rien.

VALERE

Quoi toujours ſur le même ton

ANGELIQUE

Vous ne vous êtes point encore aperçu que j'euſſe aucune inclination pour vous, n'eſt-ce-pas ?

VALERE

C'eſt ce qui me deſole.

ANGELIQUE

Vous n'avez pas remarqué non plus que j'aye de l'aversion. . .

VALERE

Non vraiment; mais cela ne suffit pas.

ANGELIQUE

Cela suffit pour moi; car j'ai intérêt d'être impénétrable à votre curiosité. Ne vous ai-je pas dit déjà, que j'ai formé certain projet pour mon établissement, & que suivant ce projet, il ne faut pas que ma mere sçache, si je vous aime, ou si j'en aime un autre. Il faut que mon pere l'ignore aussi; & par consequent que vous l'ignoriez vous-même: car si vous le sçaviez, mon pere, ma mere & tous ceux qui vous voyent en seroient bientôt instruits.

VALERE

Vous me croyez donc bien indiscret?

ANGELIQUE

Non, mais votre vivacité vous tient lieu d'indiscrétion.

VALERE

Je sçai moderer cette vivacité. Par exemple,

au moment que je vous parle, je me poſſede plus que vous ne penſez ; & je vous jure qu'un mot d'éclairciſſement, oui, un ſeul mot de votre bouche, va me rendre auſſi tranquille que vous.

ANGELIQUE

Mais ſi ce mot étoit que je n'ai nul deſſein de vous épouſer ?

VALERE

Ah ! c'eſt ce que vous n'oſez me dire. Qu'entens-je ? juſte ciel !

ANGELIQUE

Vous n'êtes pas tranquille ; le ſeriez-vous davantage, ſi je vous promettois de n'être jamais à d'autre qu'à vous ?

VALERE

Si vous me le promettiez, ah ! j'en mourrois de plaiſir ; oui, mon bonheur ſeroit ſi grand . . .

ANGELIQUE

Que vous iriez le publier auſſi-tôt. Voilà comment vos tranſports de joïe, ou vos deſeſpoirs outrez, pourroient divulguer mon

secret ; & dès que ma mere sçauroit le choix que je veux faire, elle en feroit un contraire à coup sûr : ainsi trouvez bon que je vous laisse ignorer mes desseins.

VALERE

Je ne les ignore plus, ingrate ; & puisqu'il faut vous le dire, je viens d'apprendre ceans que vous épousez aujourd'hui Monsieur Thibaudois.

ANGELIQUE

Cela pourroit être.

VALERE

C'est pour cela que je suis revenu sur mes pas. . . .

ANGELIQUE

Hé bien, retournez-vous-en.

VALERE

Et c'est ce qui m'a fait comprendre toute votre politique. Je vois que vous m'avez menagé jusqu'à present, parce que je suis ami de votre mere. Vous craignez qu'irrité par vos refus, je n'empêche ce mariage . . .

ANGELIQUE

Empêcher ce mariage ! Je vous crois trop galant homme, pour empêcher un établiſſement avantageux pour moi.

VALERE

Non, cruelle, non ; ne craignez rien. Si vous pouvez être heureuſe avec un autre, j'en mourrai de douleur, mais je ne m'y oppoſerai point.

ANGELIQUE

Vous pourriez traverſer mes deſſeins ; mais s'il eſt vrai que je n'ai point d'inclination pour vous, vous ne la ferez pas venir à force de me chagriner. Prenez donc le parti qui me convient. Ne voyez aujourd'hui ni mon pere ni ma mere ; je vous ai défendu de paroître ici, retirez-vous, je vous prie.

VALERE

J'obéis aveuglement : mais ſi vous me trompez . . .

ANGELIQUE

Je ne vous tromperai point, car je ne vous promets rien.

VALERE

Si vous me trompez, vous êtes la plus cruelle, la plus . . .

ANGELIQUE

Oh! pour me dire des injures, attendez que je les aïe meritées. Je les mériterai peut-être bien-tôt, ne vous impatientez point.

VALERE

Quoi ! vous pourriez . . .

ANGELIQUE

Voilà mon pere, partez vîte.

SCENE VI

ANGELIQUE, ORONTE

ORONTE

Réjouis-toi, ma fille, réjouis-toi ; tu feras mariée felon mes defirs. Je triomphe, & je l'emporterai enfin fur ma femme.

ANGELIQUE

Ah, mon pere ! je crains bien . . .

ORONTE

Je l'emporterai, te dis-je ; car elle vient de me propofer d'elle-même ce que je veux : & je n'ai pas fait mine de le fouhaiter, de peur qu'elle ne change de deffein.

ANGELIQUE

Si la penfée eft venue d'elle, l'execution fuivra bientôt.

ORONTE

Oui, ma fille ; les gros biens de Monfieur Thibaudois plaifent à ma femme comme à moi. En effet, un riche négociant eft un trefor pour une fille comme toi, qui n'a pas d'amourette en tête. A la vérité Monfieur Thibaudois eft un peu ruftique, un peu groffier ; mais il eft franc.

ANGELIQUE

Je pardonne la groffiereté, en faveur de la franchife.

ORONTE

On trouve qu'il n'a point d'efprit ; je trouve qu'il en auroit beaucoup, s'il pouvoit seulement fe defaccoutumer de dire à tort & à travers des chofes où il n'y a ni rime ni raifon.

Il a encore une autre mauvaiſe habitude, c'est de tutayer tout le monde; il tutaye juſqu'à des femmes qu'il n'a jamais vûës.

SCENE VII

ANGELIQUE, ORONTE
MONSIEUR THIBAUDOIS

THIBAUDOIS *étalant une grande veſte dorée, parements larges, gros ventre, & les deux mains pleines de groſſes bagues dans tous les doigts.*

HE ben, voiſin, hé ben, hé ben, ta femme dit donc que . . . mais que dit-elle donc cette femme ? Ha ! te voilà, toi fille ! hé ben, hé ben, quand épouſerons-nous ?

ANGELIQUE

Je ne ſçai.

ORONTE

Cela n'eſt pas encore fait.

THIBAUDOIS

Si fait, ſi fait, c'eſt fait ; oui, oui, va Angelique, je te baille ma foi. Quin vla des bagues à mes doigts, prens la plus groſſe.

ANGELIQUE

Nous n'en ſommes pas encore là.

ORONTE

Il faut que nous déliberions.

THIBAUDOIS

Déliberons, déliberons.

ANGELIQUE

Il faut prendre des meſures.

THIBAUDOIS *prenant les mains d'Angelique*

Prenons, prenons.

ANGELIQUE

Pendant que vous délibererez, il est à propos que je me tienne auprès de ma mere.

ORONTE

Va vîte, nous n'avons point de tems à perdre.

THIBAUDOIS

Cela preſſe, oui. Attens, attens, je veux te voir, encore, cela m'égaye; parlons de choſe & d'autre; conte moi un peu . . .

ANGELIQUE

Que voulez-vous que je vous conte?

THIBAUDOIS

Mais conte-moi, conte . . tu es bien gentille dea, conte-moi un peu ça . . .

ANGELIQUE

Il eſt tems que j'aille. . .

THIBAUDOIS *la tenant toujours par le bras*

Ho, je veux que tu me contes. . . Hé ben je t'aime de tout mon cœur dea, conte-moi un peu ça.

ANGELIQUE

Vous m'aimez, je vous en ſuis obligée, voilà le conte fini.

THIBAUDOIS

Voilà le conte fini; hé ben, comment fais-tu ce conte-là? conte-moi donc. . .

ORONTE *ôtant la main de Thibaudois de celle d'Angelique.*

Oh, laiſſez-là aller, il ne faut pas que ſa mere la voye avec vous.

THIBAUDOIS

Va donc, va ma fille, dépêche-toi d'être ma femme.

SCENE VIII

ORONTE, THIBAUDOIS

ORONTE

Ça raiſonnons un peu ſur la maniere dont nous nous y prendrons pour tourner l'eſprit de ma femme, car c'eſt la grande difficulté de notre affaire.

THIBAUDOIS

N'y a-t-il que cela qui t'embarraſſe ?

ORONTE

Non vraiment ; car. . .

THIBAUDOIS

Cela ne m'embarraſſe point moi.

ORONTE

Avez-vous quelque expedient pour faire que. . .

THIBAUDOIS

Oui, oui, va je ferai cela ; dis-moi, comment vas-tu faire?

ORONTE

C'eft ce qui m'embarraffe, vous dis-je.

THIBAUDOIS

Tu, tu, tu es un pauvre génie, il n'y a rien de fi aifé.

ORONTE

Inftruifez-moi donc.

THIBAUDOIS

Rien de fi aifé; car enfin. . . comment t'y prendras-tu ?

ORONTE

Je n'en fçais rien.

THIBAUDOIS

Mais, mais, mais, ni moi non plus; car c'eft une terrible femme, que l'efprit de ta femme.

ORONTE

Je vois bien que nous fommes auffi ha-

biles l'un que l'autre pour imaginer. Mais par bonheur, j'ai un jardinier à qui il vient les meilleures penſées du monde, c'eſt une bonne tête.

THIBAUDOIS

J'ai de la tête auſſi, moi; fais venir l'homme, nous imaginerons.

ORONTE

Le voici.

SCENE IX

ORONTE, THIBAUDOIS, LUCAS

ORONTE

HÉ bien, Lucas, rêves-tu à notre affaire? as-tu fait réflexion ſur ce que je t'ai dit?

LUCAS

Chut.

ORONTE

Chut.

THIBAUDOIS

Chut.

LUCAS

Monsieu que vla, veut ben de Mademoiselle Angelique, al veut ben de li, Madame le veu ben, vou le voulé ben, & moi itou, vla qu'est don fait.

THIBAUDOIS

Vla qu'est donc fait.

LUCAS

Je di que ça n'est pas fait ; car drès qu'a vera que je le voulons tretous, a ne le voudra pu, elle.

ORONTE

Voilà le mal.

THIBAUDOIS

Voilà le mal.

LUCAS

O ! je vous demande, si. . .

ORONTE

Assûrément.

THIBAUDOIS

Belle demande !

LUCAS

Je vous demande don, ſi ne faurait pas que je fiſſions là. . . comme ſi. . .

THIBAUDOIS

C'eſt bien penſer cela.

ORONTE

Fort bien, Lucas.

THIBAUDOIS

C'eſt mon avis.

LUCAS

Vla de biaux avis qu'ous avé-là ! Fau vous faire conſeillé de village, vous opinerais par écho. Je dis don moi, que la volonté de vote fame eſt comme eune giroite, qui voudroit toujou ſe torner à l'encontre du vent. Fau donc faire ſemblant que le vent vient d'aval, pour qu'a tourne d'amon. Oh! l'y a deux vents qui ſouflont ſu Mademoiſelle Angelique : Monſieu d'un côté, & ce Valere de l'autre ; gna don qu'a dire à vote fame, que c'eſt Valere que nou voulons, & a nou baillera ſtici par oppoſite ; vla ma ſentence.

ORONTE

Voilà le nœud.

THIBAUDOIS

Jl y a cent écus pour Lucas, voilà le nœud.

LUCAS

Faut faire deux nœuds pour que ça quienne. Mais l'y a encore eune çarimoni, pour mettre Madame ben en humeur de s'obstiner à ça.

ORONTE

Nous prendrons le moment, notre Notaire a le mot, le contrat est tout prêt.

LUCAS

Oui, mais pour qu'a le fine ben vîte, fau qu'a le fine de rage ; & j'ai le secret pour l'agacer. C'est comme quand a vient pour argoter sur mon jardin ; je fais semblant de ne dire mot, je ratisse ma bêche : a s'obstine su ma contenance ; je secouë la tête, a pren ça pour des parolles, & a dispute contre : le feu s'y boute ; & quand sa contredition est allumée, si vou l'y ailiais soûtenir qu'elle est honnête fame, a vou dirait qu'ous en avé menti. Mais la vla. Je vas l'obstiner, et pi vou viendrais tou d'un coup ly demander Valere.

SCENE X

MADAME ORONTE, LUCAS

MADAME ORONTE

Tu étois là encore avec mon mari. Il t'a dit apparemment lequel il veut choiſir pour gendre, ou de Valere, ou de Monſieur Thibaudois, que je lui ai propoſé?

LUCAS *tournant ſon chapeau.*

Hom!

MADAME ORONTE

Tu tournes ton chapeau; c'eſt-à-dire que mon mari n'eſt pas de mon avis.

LUCAS *ſecouant la tête.*

Prr.

MADAME ORONTE

Monſieur Thibaudois, dis-tu, n'eſt pas du goût de mon mari; & il aimeroit mieux Valere?

LUCAS

Hé, hé, hé.

MADAME ORONTE

Parce qu'il eft plus jeune ? n'eft-ce pas, qu'il plairoit davantage à ma fille ?

LUCAS

Hé ! mais. . .

MADAME ORONTE

Quoi ! tu me foutiendras qu'un établiffement folide, que les gros biens de Monfieur Thibaudois ne font pas préferables ?

LUCAS

Baon !

MADAME ORONTE

J'enrage quand j'entends raifonner ainfi.

LUCAS

Mais, mais, mais. . .

MADAME ORONTE

Faux raifonnemens que tout cela.

LUCAS *frappant du pied.*

Mergué

MADAME ORONTE

Et tout ce que tu me dis-là, c'eſt mon mari qui te le fait dire.

LUCAS

Palfangoy !

MADAME ORONTE

Ne voilà t'il pas mot pour mot tous ſes diſcours ! O bien, je lui déclare que malgré lui. . .

LUCAS

Han. . .

MADAME ORONTE

Oui, malgré lui, à ſa barbe. . .

LUCAS

Pao !

MADAME ORONTE

Oui... Il le prend ſur ce ton là ! je lui fera bien voir...

LUCAS

Pa ta ta !

MADAME ORONTE

Il verra si je suis la maîtresse.

LUCAS

Prrr...

MADAME ORONTE

O c'en est trop, mon mari ; vous me contrecarrez, vous m'insultez, vous m'outragez.

Lucas fait signe à Oronte d'avancer, & il le met à sa place à côté de Madame Oronte, pendant qu'elle parle seule.

SCENE XI

ORONTE, MADAME ORONTE, LUCAS

MADAME ORONTE, *à Oronte qu'elle voit à la place où étoit Lucas.*

Continuez, Monsieur, continuez. Je voudrois bien sçavoir, où vous prenez toutes les extravagances que vous venez de me dire?

ORONTE

Je n'ai encore rien dit.

MADAME ORONTE

Pourſuivez donc, courage. Il faut être bien obſtiné pour me ſoutenir...

ORONTE

Il eſt vrai que je venois pour vous parler.

MADAME ORONTE

Me ſoutenir ſans raiſon, ſans jugement, que Monſieur Thibaudois ne convient pas à ma fille.

ORONTE

Valere pourtant...

MADAME ORONTE

Ne parlez pas davantage.

ORONTE

Je vous demande Valere; &...

MADAME ORONTE

Non Monſieur; Valere n'a que faire de ſe préſenter à moi.

ORONTE

Hé! je vous prie par complaiſance pour moi.

MADAME ORONTE

Dès demain, je donne ma fille à Monfieur Thibaudois.

ORONTE

Mais la raifon?

MADAME ORONTE

La raifon eft pour moi; & pour preuve que j'ai raifon, c'eft que cela fera comme je le veux, & dès aujourd'hui... Monfieur Thibaudois eft ici; tenez-vous prêt pour figner.

SCENE XII

LUCAS, ORONTE

ORONTE

Hé bien! n'ai-je pas tenu bon?

LUCAS

O parguenne, pour cette fois-ci, a fera vote volonté; & fera la première fois de fa vie.

ORONTE

Ç'a, le Notaire eft-il arrivé?

LUCAS

Je m'en vas voir; & pi je revienrons encore crier que je voulons Valere, afin qu'a fine vîtement pour l'autre.

SCENE XIII

ORONTE, ANGELIQUE

ORONTE

Nous avons fait merveille, ma fille.

ANGELIQUE

J'ai tout entendu, j'étois là fous ce berceau avec le Notaire; il vient d'arriver, il eft tems qu'il paroiffe.

ORONTE

Je vais lui parler, va vite rejoindre ta mère.

ANGELIQUE *seule*

Voilà les chofes au point où je les fouhaitois; & les mefures que je prens pourront réuffir. Examinons ce que tout ceci deviendra.

SCENE XIV

MADAME ORONTE, LE LAQUAIS

MADAME ORONTE

Dis-moi donc, mon enfant, de quelle part m'apportes-tu ce billet? A qui appartiens-tu?

LE LAQUAIS

On m'a défendu de vous dire tout cela; & afin que vous ne me fassiez point parler malgré moi, je m'enfuis au plus vite. (*Il s'en va.*)

MADAME ORONTE

Que veut dire ce mistere? (*elle lit bas*) hon, hon, hon... *Je vous donne avis que votre fille est d'intelligence avec Monsieur Thibaudois, qu'elle veut épouser; & pour vous faire signer leur contrat, ils ont un Notaire en main, qui se doit trouver chez vous comme par hazard.* Justement, c'est ce Notaire que j'ai vu là avec Angelique; l'avis est bon. *En un mot, votre mari doit feindre de ne vouloir point de Monsieur Thibaudois, afin que vous vous déterminiez pour lui.* Oui! Monsieur Thibaudois est l'homme de mon mari.

SCENE XV

MADAME ORONTE, ORONTE, LUCAS

LUCAS *bas à Oronte.*

Courage, Monſieur, crions bien fort que je ne voulons point Monſieur Thibaudois, afin qu'a nous le baille plus vîte.

ORONTE

Ecoutez ma femme...

LUCAS

Je vous diſons donc que...

ORONTE

Je veux que vous ſcachiez que...

LUCAS

Que je ſommes vote mari.

ORONTE

Vous dites que vous voulez Monſieur Thibaudois pour gendre, n'eſt pas? Je vous dis, moi, que ma fille ne veut point de lui.

LUCAS

Al en veut un pu délicat.

MADAME ORONTE

Ce n'eſt ni la volonté de ma fille, ni la mienne, qui doit decider; c'eſt la vôtre, mon mari; & là-deſſus, comme ſur toute autre choſe, vous êtes le maître.

LUCAS

C'eſt moi itou qui trouve à propos que...

MADAME ORONTE

Tu es homme de bon conſeil, Lucas, j'écoute volontiers tes avis.

ORONTE

En un mot, ma femme, vous m'avez propoſé Monſieur Thibaudois, & moi je n'en veux point.

MADAME ORONTE

Parlons avec douceur. J'aime la paix, & l'union, je ferai ce qui vous ſera le plus agréable.

ORONTE

Ce qui m'eſt agréable, c'eſt de n'avoir point de complaiſance là-deſſus.

MADAME ORONTE

C'eſt à moi d'en avoir pour un mari que j'aime, & que je reſpecte.

ORONTE

Vous plaiſantez; & je vous dis très-ſerieuſement, que Monſieur Thibaudois n'eſt point de mon goût.

MADAME ORONTE

Votre goût détermine le mien, & je ne penſe plus à Monſieur Thibaudois.

ORONTE *bas à Lucas.*

Lucas?

LUCAS *bas à Oronte.*

Pouſſons farme, c'eſt que la contredition n'eſt pas encore en branle.

ORONTE

Parlez donc, Madame, eſt-ce que vous vous mocquez de moi?

MADAME ORONTE

Mais pourquoi vous emporter, puiſque je vous donne ma parole?

LUCAS

Bon! vote parole, a va & vient comme l'air du tems.

MADAME ORONTE

Vous en allez voir l'execution.

ORONTE

Vous n'en ferez qu'à votre tête.

MADAME ORONTE

Pour vous prouver ma ſincerité & ma ſoumiſſion, je vais de ce pas deffendre à Monſieur Thibaudois de mettre le pied dans votre maiſon.

SCENE XVI

ORONTE, LUCAS

ORONTE

Je crois qu'elle y va tout de bon. De quoi s'aviſe-t-elle d'être complaiſante aujourd'hui?

LUCAS

Oüais! l'i a de la leune là-dedans.

ORONTE

Il faut être bien malheureux ! la ſeule fois de ſa vie qu'elle ne me contredit point, c'eſt pour me contredire.

LUCAS

Al' vous obéït, ça n'eſt pas naturel.

ORONTE

Je vais voir ſi c'eſt tout de bon, je ne ſçaurois le croire.

LUCAS *ſeul.*

Hon ! faut que l'i ait là queuque choſe ; je me doute quaſiment...

SCENE XVII

LUCAS, THIBAUDOIS

THIBAUDOIS

HÉ bien, hé bien, Lucas ; on va ſigner le contrat, c'eſt de l'argent qu'il faudra que je te baille.

LUCAS

On vous va bailler vot' congé, à vous; Madame vous cherche pour ça.

THIBAUDOIS

Elle ne veut point de moi, dis-tu?

LUCAS

Je m'en vas voir encore tout ça moi-même; attendez-moi là.

THIBAUDOIS *seul.*

J'aime pourtant bien cette petite Angelique, mais je me mocque de cela; si je ne l'epouse pas, j'ai de quoi en epouser quatre autres.

SCÈNE XVIII

THIBAUDOIS, ANGELIQUE,
VALERE, *qui suit Angelique, pour examiner ses démarches.*

THIBAUDOIS

HÉ bien, hé bien, pauvre fille, te voilà mal, tu ne seras point mariée.

ANGELIQUE

Voilà un fâcheux contre-tems.

THIBAUDOIS

Cela te fâche donc, j'en ſuis bien aiſe; c'eſt que tu m'aimes, & c'eſt bien fait; ne pleure point, va, ne pleure point, tu m'auras.

ANGELIQUE

Allez donc vous joindre à mon pere, ſecondez-le bien, parlez enſemble à ma mere, priez-la, preſſez-la.

THIBAUDOIS

Quin, quin, voilà ton autre amant qui nous écoute.

ANGELIQUE

Ha! vous êtes-là, Valere.

VALERE

Ce que je viens d'entendre, ce que vous m'avez dit tantôt, votre affectation à me renvoyer; le Notaire que j'ai vu, tout enfin me prouve aſſez votre trahiſon; mais vous ne meritez pas que j'en ſois aſſez touché, pour vous la reprocher. Je prends le parti du

mepris et du ſilence. (*Il élève tout d'un coup ſa voix.*) N'attendez pas de moi, ni des emportemens, ni des reproches, ingrate : non, perfide; non, traîtreſſe...

THIBAUDOIS

Appelles-tu cela des douceurs?

VALERE

Juſte ciel!

THIBAUDOIS

De quoi ſe plaint-il donc? eſt-ce que tu lui as promis quelque choſe?

ANGELIQUE

Rien du tout, Monſieur Thibaudois. Je voudrois bien ſçavoir, Monſieur, de quel droit vous venez m'injurier? Sur quoi, je vous prie, pouviez-vous fonder vos eſperances? Premierement, mon pere peut-il balancer entre les richeſſes de Monſieur, & le peu de bien que vous avez?

THIBAUDOIS, *montrant ſes bagues.*

Quin, vois-tu la main que je lui baille? ces cinq doigts-là valent tous les contrats d'un officier d'épée.

ANGELIQUE

Pour moi, je prefere la bonne humeur de Monſieur, à ce ſerieux paſſionné dont vous ne ſortez jamais.

THIBAUDOIS

Fi! il eſt amoureux comme un roman.

ANGELIQUE

Ses bons mots me touchent plus que toutes vos mines de deſeſperé.

THIBAUDOIS

J'ai ouï dire que les femmes n'aiment point les affligez. Il me fait pitié, pourtant. Va, mon capitaine, va, pour te conſoler, je te prêterai de l'argent.

VALERE

Hé, morbleu, Monſieur...

ANGELIQUE, *prenant Valere par le bras.*

Vous allez vous emporter; retirez-vous, je vous prie, je n'aime pas les emportez.

THIBAUDOIS

Hé, ni moi non plus. Je vais rejoindre ton pere. (*Bas à Angelique.*) Défais-toi de cet

homme-là, baille-lui son congé, & viens me retrouver.

SCENE XIX

ANGELIQUE, VALERE

VALERE

VOTRE procedé me paroît si outré, que je pourrois vous soupçonner de feindre. Je ne m'en flatte pas; mais enfin, s'il étoit vrai que vous eussiez affecté de parler ainsi en presence de Monsieur Thibaudois... Le voilà parti, justifiez-vous.

SCENE XX

ANGELIQUE, VALERE, MADAME ORONTE

MADAME ORONTE, *à part.*

MA fille seule avec Valere!

VALERE

Justifiez-vous donc, ou convenez que vous m'avez trahi : parlez, nous sommes seuls.

ANGELIQUE

Je vous parlerai à vous ſeul, comme je vous ai parlé en la preſence de Monſieur Thibaudois. Mon pere veut que je l'épouſe; & je vous déclare que j'en ſuis ravie.

VALERE

Oh! je ne puis plus me contenir. Plus de ménagemens, je vais trouver votre mere.

ANGELIQUE

Allez, Monſieur, allez; vous pouvez lui dire que je n'ai nulle inclination pour vous.

VALERE, *apercevant Madame Oronte.*

Madame, avez-vous entendu? Je ſuis trahi, Madame; car enfin, il n'eſt plus tems de vous cacher mon amour pour une ingrate... vous voyez comme elle me traite.

MADAME ORONTE

Vous me faites compaſſion, Monſieur. Voir la fille & le pere acharnez contre vous et contre moi! J'entre dans votre ſituation, car je me conforme volontiers aux ſentimens des autres.

VALERE

Non, après le procedé d'Angelique, je ne veux jamais entendre parler d'elle.

MADAME ORONTE

Je vous l'avoüerai, je n'avois nulle envie de vous propofer ma fille.

VALERE

Vous me la propoferiez en vain.

MADAME ORONTE

Mais pour vous prouver à vous, qui êtes un homme raifonnable, que la raifon feule me détermine, il me prendroit envie de vous offrir...

VALERE

Je refufe vos offres, Madame ; je ne fuis pas homme à violenter les inclinations.

MADAME ORONTE

Que j'aurois de plaifir à vous venger de mon mari, de ma fille, de tout le monde enfin! car tout s'accorde pour me contredire. Je vous prie, Monfieur...

VALERE

Il n'en ſera rien.

MADAME ORONTE

Quoi! vous me contredites auſſi! Oh! je vous ferai de ſi gros avantages, que je vous obligerai à épouſer ma fille.

ANGELIQUE

Quoi ma mere, vous voudriez m'engager malgré moi?

MADAME ORONTE

Malgré vous, ma fille! Ne vous ſouvient-il plus que vous n'avez point de volonté?

ANGELIQUE

Hélas! quand je vous parlois ainſi, je ne parlois pas ſincerement. Pourquoi voulez-vous empêcher un riche établiſſement que je trouve avec Monſieur Thibaudois?

MADAME ORONTE

Monſieur a plus de bien que vous n'en meritez.

ANGELIQUE

Hé! ma mere, je vous en conjure.

MADAME ORONTE

Taifez-vous, je fçai toutes vos menées; le Notaire m'a tout dit. Vouloir me trahir! m'expofer à faire la volonté d'un mari! pour vous punir, je vous ferai figner le même contrat que vous aviez fait dreffer contre moi; je vais le faire remplir du nom de Valere.

SCENE XXI

ANGELIQUE, VALERE

VALERE

Non, Madame, non, je ne fignerai point; j'aimerois mieux mourir que d'epoufer votre fille.

ANGELIQUE, *imitant Valere.*

J'aimerois mieux mourir, que d'epoufer votre fille! vous prononcez cela bien naturellement.

VALERE

Comme je le fens, ingrate.

ANGELIQUE

Et comme je le souhaitois. Car pour vous

le faire prononcer d'un ton à le perſuader à ma mere, il a bien fallu vous le faire ſentir vivement. Vous ne l'auriez pas ſi bien trompée ſi je ne vous avois trompé vous-même.

VALERE

Expliquez-vous?

ANGELIQUE

Pour faire conſentir ma mere à ce que je ſouhaitois, il a fallu laiſſer auſſi mon pere dans l'erreur. Il a agi naturellement, & quand j'ai vu qu'ils étoient tous pour Monſieur Thibaudois, j'en ai fait avertir ma mere, afin qu'elle fût contre; un billet inconnu l'a inſtruite du complot, & c'eſt ce billet qui a excité ſa contradiction. Voïant tout le monde contre vous, elle a pris votre parti, pour contredire tout le monde, & veut vous contraindre à m'epouſer, pour vous contredire auſſi.

VALERE

Ce que j'entens eſt-il bien vrai? Mon malheur m'accabloit, mon bonheur m'éblouït, je ne le vois pas encore.

ANGELIQUE

Je voudrois que vous ne le viſſiez qu'après

la signature. Je crains quelque transport de joye indiscrete; non, Valere, ne soyez point encore convaincu que je vous aime.

VALERE, *avec transport.*

Ah! trop aimable Angelique!

ANGELIQUE

Quelqu'un vient, feignons encore.

SCENE XXII

ANGELIQUE, VALERE, LUCAS

ANGELIQUE

Non, Valere, non, je ne vous épouserai jamais malgré moi.

LUCAS

Non, morgué, ce ne feroit pas malgré vous, car feroit de bon cœur qu'ou l'épouseriais. Mais ça ne fera pas, pourtant; car je me fis douté qu'ou maniganciais l'amour ensemble, & que vous faisiais semblant de faire semblant. Votre mere aloit bailler là-dedan, oui; mais je l'ai avertie qu'ou la trompiais.

ANGELIQUE

Ah Ciel !

VALERE

Malheureux que tu es!

LUCAS

Ce fera pour vou, le malheur; car Madame va revouloir ce qu'a vouloit devan qu'a fçeut qu'ou vouliais ly faire vouloir; tanquia que je li ai dit tout ça, moi; car Monfieur Thibaudois me baille cent écus.

VALERE

Hé maraut, que ne m'en demandois-tu deux cens ?

LUCAS

Il n'eft pu temps, Madame fçait tout. Stanpendant, fi je vous voyois là votre argent, il ne feroit pu vrai que Madame fçait tout, car morgué a ne fçait rien.

ANGELIQUE

Ha, mon pauvre Lucas...

VALERE

Tiens, voilà ma bourse.

LUCAS

Et v'la Madame qui reviant, je vas vous épauler.

SCENE XXIII

ANGELIQUE, VALERE, LUCAS, MADAME ORONTE, THIBAUDOIS

LUCAS

Vené dont vîte, Madame, v'la des jeunes gens qui ſe querellont; vené vîte les ſeparer : je les ai trouvez qui ſe diſiont rage; ils ſe diſputoient tant, que j'ai crû qu'ils étoient déja mariez enſemble.

MADAME ORONTE

Revolter ma fille contre moi! il faut être bien inſolent! Vous voilà encore ceans, Monſieur? ſortez tout à l'heure.

THIBAUDOIS

Va, va, je ſuis plus complaiſant que toi, tu me chaſſes, je m'en vas.

MADAME ORONTE

Vous n'êtes qu'un brutal.

THIBAUDOIS

Adieu, femme.

MADAME ORONTE

Un benêt, un ſot...

THIBAUDOIS

Je n'ai jamais contredit perſonne.

SCENE XXIV

ANGELIQUE, VALERE, LUCAS, ORONTE, MADAME ORONTE, LE NOTAIRE

ORONTE

En verité, ma femme...

MADAME ORONTE

Taiſez-vous, mon mari.

LE NOTAIRE

Si j'oſois, Madame, vous repreſenter...

MADAME ORONTE

Je ſuis ravie que vous ſoyez auſſi contre

Valere ! il ne manquoit plus que vous. Donnez ce contrat, & que je commence par ſigner. *Elle ſigne.* Allons, Angelique, ſignez après moi ; obéïſſez.

ANGELIQUE, *en ſignant.*

Je ne ferai pas mariée pour cela ; car mon pere ne veut pas ſigner.

MADAME ORONTE

Pour vous y obliger, Monſieur, j'ai fait mettre ici un mot de donation.

VALERE *ſe jette tout d'un coup ſur le contrat & le ſigne.*

Hé ! je n'ai que faire de votre donation. Fuyez, Monſieur, emportez vîte la minute, de peur que Madame ne ſe dediſe.

LE NOTAIRE, *s'en allant.*

L'affaire eſt conſommée.

SCENE DERNIERE

VALERE, ANGELIQUE, LUCAS, ORONTE, MADAME ORONTE

MADAME ORONTE

Que veut dire cela ?

LUCAS

Je vous avois ben di, Madame, qui s'aimion l'un l'autre.

ORONTE

Je ne voulois que la marier, n'importe auquel.

MADAME ORONTE

Ah ! je fuis trahie.

ANGELIQUE

Je me jette à vos pieds, ma mere.

VALERE

Mille pardons, Madame.

MADAME ORONTE

Je ne le pardonnerai de ma vie.

ORONTE

Vous avez signé.

MADAME ORONTE

Oui, mais je desherite ma fille; je ne veux jamais voir mon gendre; je me separe d'avec mon mari, je ferai pendre le Notaire & Lucas..., je suis desesperée. (*Elle s'enfuit.*)

VALERE

Nous la ferons revenir à force de soumissions.

ORONTE

Voilà qui s'appelle l'Esprit de Contradiction.

FIN.

LE
DOUBLE VEUVAGE

COMÉDIE

Représentée pour la premiere fois
le 9 mars 1702

ACTEURS DU PROLOGUE

Le MARQUIS.

Le CHEVALIER.



PROLOGUE

LE MARQUIS, LE CHEVALIER

LE CHEVALIER, *courant embraſſer le Marquis ſur le Théâtre.*

Hé, bon jour, mon cher Marquis. (*Autre embraſſade.*) Mon cher ami, je me ſuis bien affligé pour toi ; on m'a dit que tu as perdu un procès qui te ruine, que ton fils unique eſt mort, que tu as encore des affaires affligeantes ; tu ſçais comme je partage tes chagrins, & avec quelle tendreſſe... (*Il l'embraſſe encore.*) Peut-on te rendre quelque ſervice ? Contes-moi tes malheurs.

LE MARQUIS

Je n'aime point à fatiguer un ami de mes chagrins, n'en parlons point.

LE CHEVALIER

Ah ! je t'en conjure ; pour me ſatisfaire, dis-moi quelques particularités.

LE MARQUIS

Pour contenter ton amitié, puifque tu l'exiges de moi, je te dirai que mon affliction...

LE CHEVALIER

Dis-moi un peu, Marquis, qu'eft-ce que c'eft que cette comedie nouvelle qu'on va jouer?

LE MARQUIS

Puifque ce n'eft qu'à la comedie que tu t'intereffes, je te dirai premierement qu'elle a pour titre *le double Veuvage.*

LE CHEVALIER

Le double Veuvage, quel titre eft-ce là? Je n'y comprends rien. Il faut que la piece ne vaille pas le diable.

LE MARQUIS

Il ne faut pas condamner une piece fur le titre, mais tu pourras condamner le titre quand tu auras vu la piece entiere.

LE CHEVALIER

Moi, me donner la patience d'écouter toute une piece : Hé! que fçai-je fi elle en vaut la peine?

LE MARQUIS

C'eſt pour le ſçavoir qu'il faut l'écouter : le ſilence, qui regne à preſent dans le parterre, t'apprend que les gens de bon eſprit écoutent avant que de juger.

LE CHEVALIER

Ce ſilence ſera bientôt troublé.

LE MARQUIS

Si le trouble eſt univerſel, cela prouvera que la piece eſt mauvaiſe : car les mouvemens paſſionnés du particulier ne determinent point le general, & le public conſerve toujours certaine équité dominante, qui ſçait maintenir une attention proportionnée au merite des pieces.

LE CHEVALIER

Tu me fatigues avec tes idées d'attention ; je ſoutiens, moi, qu'une piece ne vaut rien, quand il faut de l'attention pour la trouver bonne : je veux pouvoir cauſer, badiner, prendre du tabac à droite & à gauche, ſortir au milieu d'une ſcene, rentrer à la fin d'une autre, & toutes les fois que je rentre, je pretens trouver quelque pointe d'eſprit qui me réjouiſſe.

LE MARQUIS

Un homme ſenſé ne ſe réjouit que des plaiſanteries qui naiſſent du ſujet.

LE CHEVALIER

Que me fait le ſujet, à moi, il n'y a que cela qui m'ennuye.

LE MARQUIS

Le ſujet n'ennuye point, quand il eſt intereſſant. On aime à voir des caractères ſoutenus, une intrigue nette & ſuivie, des ſituations qui ſurprennent, quoi qu'elles ſoient bien preparées, & de tems en tems quelque plaiſanterie ſans groſſiereté.

LE CHEVALIER

Oh ! je veux un peu de gros sel, la... de ces équivoques claires.

LE MARQUIS

Tu n'en trouveras point dans cette Piece-ci.

LE CHEVALIER

Eſt-ce que tu l'as lue ?

LE MARQUIS

Oui : l'auteur eſt de mes amis.

LE CHEVALIER

Il eſt de tes amis : Ah ! parbleu je protegerai ſa piece, j'y viendrai tous les jours. Eſt-elle longue ?

LE MARQUIS

Elle eſt longue comme une piece en cinq actes, quoi qu'elle n'en ait que trois.

LE CHEVALIER

Il n'y a que trois actes, dis-tu ?

LE MARQUIS

Non, & quelques accompagnemens qui font la longueur d'un ſpectacle ordinaire.

LE CHEVALIER

Ordinaire tant qu'il te plaira; mais enfin ce ne font que trois actes, & il m'en faut cinq ; je ne ſuis pas dupe. L'auteur ſe moque-t-il de moi de rogner ainſi mes plaiſirs ?

LE MARQUIS

C'eſt la même longueur, te dis-je.

LE CHEVALIER

N'importe, ces trois actes me bleſſent l'imagination, je vais reſſortir. Adieu, Marquis,

adieu : je pars pour Verſailles; mais à Verſailles on va demander mon ſentiment ſur la piece nouvelle; je veux avoir le mérite de la décrier le premier. Dis-moi les defauts que tu y as trouvés : tu me regardes, eſt-ce qu'il n'y a pas de défauts à cette comedie ?

LE MARQUIS

Il y en a mille; mais ce n'eſt point aux défauts que je m'attache d'abord.

LE CHEVALIER

Tu n'es donc pas connoiſſeur ?

LE MARQUIS

Je ne m'en pique point; mais toi qui t'en piques, crois-tu être capable de...

LE CHEVALIER

Qu'appelles-tu capable ? Sçais-tu que quand je veux me donner la peine de m'appliquer au ſolide, j'en ſuis plus capable que toi.

LE MARQUIS

Je le crois.

LE CHEVALIER

Et que pour examiner à fond une comedie, & pour en faire ce que l'on appelle l'ana-

lyſe... l'analyſe, tu vois que j'ai de l'érudition ; car enfin nous ſçavons : poëme epique, poëme dramatique.

LE MARQUIS

Je crois que tu ſçais comme Ariſtote, la protaſe, l'epitaſe & la peripetie.

LE CHEVALIER

De quoi s'agit-il dans ce poëme ?

LE MARQUIS

Je vais te le dire : premierement, la ſcene eſt dans le château d'une dame de grande qualité, d'une comteſſe.

LE CHEVALIER *à part, ſans écouter le Marquis.*

La protaſe !

LE MARQUIS

Cette comteſſe s'ennuye fort à la campagne.

LE CHEVALIER

L'epitaſe ! cet Ariſtote avait de plaiſans mots.

LE MARQUIS

Pour ſe deſennuyer, & pour faire un mariage où elle s'intereſſe.

LE CHEVALIER

La peripetie !

LE MARQUIS

Cette comteſſe, entens-tu ? Cette comteſſe...

LE CHEVALIER

La comteſſe... j'entends bien.

LE MARQUIS

Veut avoir le conſentement d'une tante.

LE CHEVALIER

Peripetie, la comteſſe...

LE MARQUIS

A qui l'on fait croire qu'elle eſt veuve.

LE CHEVALIER

Peripetie, la comteſſe, peripetie... peripetie... Adieu, marquis, je vais expliquer tout cela à la Cour.

LE MARQUIS

Et moi, je vais demander au muſicien des chanſons.

LE CHEVALIER

Des chanſons ! eſt-ce qu'il y a des chanſons dans la piece ?

LE MARQUIS

Oui.

LE CHEVALIER

Je la verrai donc, je ne pars plus ; que ne me diſois-tu cela d'abord ?

LE MARQUIS

J'ai commencé par l'eſſentiel.

LE CHEVALIER

Qu'entends-tu donc par l'eſſentiel ? Quoi, un verbiage, qui ne fait que paſſer par les oreilles ? Des chanſons demeurent dans la tête, on emporte cela. En ſçais-tu quelqu'une ? Chante-la moi.

LE MARQUIS

Tu es fou ; moi chanter ſur un theâtre !

LE CHEVALIER

Pourquoi non ; j'y danſe bien, moi, derriere les acteurs.

LE MARQUIS

J'entens les violons, on commencera dans peu : où vas-tu te placer? ſur le theatre?

LE CHEVALIER

Non.

LE MARQUIS

Dans les loges ?

LE CHEVALIER

Non.

LE MARQUIS

Dans le parterre ?

LE CHEVALIER

Non, parbleu.

LE MARQUIS

Où te placer donc, pour bien entendre ?

LE CHEVALIER

Où je me place d'ordinaire, dans les foyers.

LE MARQUIS

Dans les foyers, pour bien entendre !

LE CHEVALIER

Ce n'eſt pas pour cela ; mais on y eſt à ſon aiſe, & on s'avance, quand on entend rire : je m'y en vais, tu m'appelleras aux chanſons.

LE MARQUIS

On ne laiſſe pas d'avoir ſouvent dans les foyers des ſcenes auſſi comiques que ſur le theâtre.

FIN DU PROLOGUE

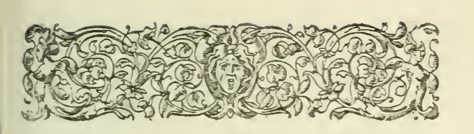
LE

DOUBLE VEUVAGE

ACTEURS

La COMTESSE.
L'INTENDANT *de la comteſſe.*
La VEUVE, *qui croît l'être de l'intendant.*
GUSMAND, *maître d'hôtel de la comteſſe.*
DORANTE, *neveu de l'intendant.*
THERESE, *nièce de l'intendant.*
Une SUIVANTE *de la comteſſe.*
FROSINE, *ſervante de la veuve.*
Le SUISSE *de la comteſſe.*
La SUISSESSE, *femme du ſuiſſe.*
Deux LAQUAIS.

La ſcene eſt dans un château de campagne qui eſt à la comteſſe.



LE DOUBLE VEUVAGE

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE

DORANTE, FROSINE

FROSINE

Je ſuis ravie de vous voir de retour, monſieur; il y a une heure que je vous cherche dans le château, dans les jardins; partout enfin.

DORANTE

Bon jour, Froſine, bon jour.

FROSINE

Vous êtes arrivé tout à propos. Madame la comteſſe, toute ſa maiſon & moi, monſieur, nous vous attendons avec impatience ; mais dites-moi vite des nouvelles de votre oncle; eſt-il mort ou en vie?

DORANTE

Je n'en ſçai rien.

FROSINE

Nous ſommes dans la même incertitude. Il n'y a que ma maîtreſſe qui en ſoit certaine ; nous lui avons confirmé cette mort, pour la faire tomber dans le panneau que nous lui tendons ; elle ſe croit veuve, & c'eſt là-deſſus que nous fondons le projet de votre mariage... m'entendez-vous, monſieur ?

DORANTE

Hé ! plaît-il ?

FROSINE

Je vous dis, que pour faciliter votre mariage avec Thereſe, Madame la comteſſe, qui vous protege tous deux, a fait joüer mille reſſorts pour certifier à ma maîtreſſe, que votre oncle eſt mort elle eſt ſi ſûre d'être

veuve, qu'elle a pris le deuil dès hier... Monſieur !

DORANTE

Que me contes-tu donc là ?

FROSINE

Je vous conte vos affaires & les miennes ; car les trente louis d'or que vous m'avez promis, ont autant d'appas pour moi, que Thereſe en a pour vous : Ecoutez-moi donc. Pour nous ſeconder, vous devez cacher à la veuve l'amour que vous avez pour ſa nièce ; car ſi...

DORANTE

Hé ! je ſçai tout cela, je viens d'entretenir Madame la comteſſe.

FROSINE

Pardon, Monſieur, de mes diſcours inutiles, je devois m'étendre d'abord ſur les appas de cette jeune beauté, qui...

DORANTE

Qu'elle a de charmes, Froſine, qu'elle a de charmes !

FROSINE

Ce ſont les plus jolis petits charmes ; ils n'ont que quinze ans, ces charmes-là : il lui en vient de nouveaux tous les jours, & vous épouſerez bientôt tout cela.

DORANTE

C'eſt le plus grand malheur qui me puiſſe arriver.

FROSINE

Un malheur, de poſſeder ce que vous aimez tant ? Voici quelques-unes de vos delicateſſes bizares : Vous êtes le gentilhomme de France le plus raiſonnable, mais votre amour n'a pas le ſens commun. Parlez-moi raiſonnablement, ſouhaitez-vous d'épouſer ?...

DORANTE

Si je le ſouhaite !

FROSINE

Puiſque vous ſouhaitez ardemment ce mariage, travaillons-y donc de concert, & j'eſpere que Thereſe ſera votre femme dès aujourd'hui.

DORANTE

Hélas ! c'eſt ce que je crains.

FROSINE

Encore ! ô vous extravaguez : de grace, Monſieur, eſt-ce folie amoureuſe, ou folie folle ?

DORANTE

Non, Froſine, non ; ce n'eſt ni caprice ni extravagance ; je crains avec raiſon ce que je ſouhaite avec ardeur. Je ſens bien que je ne puis vivre ſans l'aimable Thereſe, mais je prévois que nous ſerons malheureux enſemble ; en un mot, nous ne nous convenons point.

FROSINE

Eſt-ce qu'il faut ſe convenir pour s'épouſer ?

DORANTE

Si tu ſçavois la reception qu'elle vient de me faire !

FROSINE

Elle a tort.

DORANTE

Elle m'a reçu d'un air...

FROSINE

Eſt-il poſſible !

DORANTE

Après huit jours d'abſence...

FROSINE

Elle vous reçoit froidement ?

DORANTE

Elle me reçoit en ſautant, danſant, je la vois accourir d'une gayeté...

FROSINE

Par ma foi, vous n'êtes pas ſage; quoi! vous vous déſeſperez de ce qu'elle eſt ravie de vous voir ?

DORANTE

Ravie de me voir! Ah ! je ne confonds point cette gayeté diſſipée, avec le plaiſir ſenſible & paſſionné que doit cauſer la vûë de ce qu'on aime; moi, par exemple, que ſon abord a penetré, je ſuis reſté immobile; un ſaiſiſſement... une langueur... mon cœur palpite... ma vûë ſe trouble... Ah ! c'eſt ainſi que devroit s'exprimer ſa paſſion ; mais elle eſt incapable de cet amour ſolide & ſenſible, qui peut ſeul contenter le mien.

FROSINE

Si j'étois homme, je choiſirois pour mon

repos une femme qui fût toujours gaye, & jamais ſenſible.

DORANTE

Je veux de la ſenſibilité.

FROSINE

J'en voudrois dans une maîtreſſe, mais dans une épouſe... hon!

DORANTE

C'en eſt tout l'agrément.

FROSINE

C'eſt un agrément bien dangereux pour le mari.

DORANTE

On peut être ſenſible, & avoir de la vertu.

FROSINE

La vertu ne rend pas toujours une épouſe vertueuſe. Et j'aimerois mieux une femme qui n'eût point de paſſions, qu'une femme qui les ſçût vaincre.

SCENE II

DORANTE, FROSINE, THERESE

THERESE *derrière le theâtre chante.*

La là, là. Là, là. Là, là, là, là, là.

DORANTE

Entends-tu, Frofine, entends-tu ?

FROSINE

Elle a la voix jolie, n'eft-ce pas ?

DORANTE

Après m'avoir vu contre elle dans un chagrin...

THERESE

Là, là, là, Là, là. Là, là, là.

DORANTE *fe tient à côté du theâtre.*

Je fuis outré d'entendre cela.

THERESE

Hé! vous voilà auffi vous, on ne vous voit

quafi pas là ; vous êtes enveloppé dans votre humeur fombre.

DORANTE

Mon chagrin n'eft que trop bien fondé.

THERESE

Vous êtes fâché de me voir rire, & moi je ris de vous voir fâché.

DORANTE

Eft-ce ainfi que parle l'amour ?

THERESE

A propos d'amour, le vôtre fera-t-il toujours affligé ?

DORANTE

Si j'avois moins de delicateffe...

THERESE

Vous feriez plus raifonnable.

DORANTE

Eft-il rien de plus raifonnable que mes plaintes ?

THERESE

Oh ! vos extravagances font toujours pleines

de raiſon, mais elles ne ſont pas rejouiſſantes.

DORANTE

Quels diſcours, helas! que votre caractere eſt éloigné du mien!

THERESE

Le mariage r'approchera tout cela.

DORANTE

Ça, Froſine, je te fais juge.

FROSINE

Je n'ai pas le loiſir de juger ; accommodez-vous à l'amiable, je vais lever ma maîtreſſe.

THERESE

Preſſe-la de s'habiller, car Madame la comteſſe veut la voir tout à l'heure.

FROSINE

Votre tante n'eſt encore qu'éveillée, & entre le réveil & la ſortie d'une demi-vieille, il y a bien des ceremonies de toilette.

SCENE III

DORANTE, THERESE

THERESE

Il faut tirer de l'argent de ma tante, c'eſt l'eſſentiel.

DORANTE

L'eſſentiel eſt de ſçavoir ſi nous nous convenons l'un à l'autre.

THERESE

Belle demande! à l'humeur près, nous nous convenons à merveille, & je vous corrigerai de vos bizarreries.

DORANTE

Je ne ſuis point bizarre, lorſqu'après des raiſonnements ſolides, je conclus que votre gayeté...

THERESE

Oh! ma gayeté, ma gayeté; je conclus, moi, que ma gayeté vous doit prouver ma tendreſſe; & voici comme je raiſonne, car vous

m'avez appris à faire des raiſonnements ; vous ſçavez avec quelle frayeur j'ai toujours enviſagé le mariage, parce qu'il eſt triſte ; je crains donc le mariage naturellement ; je vois qu'on me veut marier avec vous, & je n'en ſuis pas plus chagrine. Hé bien ! être gaye en cette occaſion-là, n'eſt-ce pas vous aimer ?

DORANTE

C'eſt ne me pas haïr.

THERESE

Et ne me point fâcher du ton dont vous le prenez là ; il me ſemble que c'eſt vous aimer aſſez paſſablement !

DORANTE

Paſſablement eſt une expreſſion bien touchante... paſſablement.

THERESE

O je veux que vous me teniez compte de la joie que j'ai.

DORANTE

Cette joie ſeroit à ſa place, ſi vous étiez ſûre que notre mariage réuſſît ; mais dans la ſituation où nous ſommes, vous devriez trembler ; & ſi vous aimiez, on vous verroit,

comme moi, inquiete, agitée, &, dans l'horreur d'une incertitude cruelle, languir, soupirer, gemir...

SCENE IV

THERESE, DORANTE, LA COMTESSE, LA SUIVANTE

LA COMTESSE

Hé bien! Therese, je travaille à vous marier; n'êtes-vous pas ravie?

THERESE, *contrefaisant Dorante.*

Au contraire, Madame, je suis inquiete, agitée; & dans l'horreur d'une incertitude cruelle, je languis, je soupire. (*A Dorante.*) Est-ce comme cela que l'on aime, Monsieur?

LA COMTESSE

Fort bien, Therese, fort bien; c'est moi, Dorante, qui lui ai dit de vous railler un peu de votre humeur chagrine. Ce n'est pas que je ne vous estime beaucoup, l'intérêt que je prens à votre mariage vous le prouve assez; mais j'ai resolu de rire aujourd'hui du ridicule de tous ceux qui sont ici autour de moi;

je n'ai plus qu'un jour ennuyeux à paſſer à ma campagne, je veux me deſennuyer de tout ce qui ſe preſentera : notre veuve ſera le principal ſujet de mon divertiſſement; & la maniere dont je m'y prens pour tirer de l'argent d'elle, eſt une eſpece de comedie que je veux me donner.

THERESE

Madame, ſi vous pouviez tirer beaucoup d'argent de ma tante, & ne vous gueres moquer d'elle : il faut avoir pitié des affligées.

LA COMTESSE

Quand on lui annonça la mort de ſon mari, je m'aperçus que cette mort n'affligeoit que ſon viſage.

DORANTE

Quoi qu'il en ſoit, je vous prie de l'épargner; car enfin, ſi ſon affliction eſt fauſſe, la mort de mon oncle eſt peut-être veritable, & mon oncle avoit l'honneur d'être votre intendant.

LA COMTESSE

Oh! s'il s'eſt enrichi à mes dépens, je veux rire aux dépens de ſa veuve; après tout, c'eſt

une extravagance, elle veut desheriter ſa niéce, qui eſt ma filleule; en un mot, elle hayt celle que vous aimez; pourquoi la ménager, feroit-ce parce qu'elle a de l'amour pour vous?

DORANTE

Si elle a de l'amour pour moi, c'eſt un ridicule inexcuſable.

LA COMTESSE

Un ridicule moins excuſable, c'eſt l'empreſſement qu'elle eut hier de prendre le deüil. Mademoiſelle, dites-moi un peu comment elle a pû trouver ici à la campagne tout le crêpe dont elle s'eſt chargée?

LA SUIVANTE

J'ai ſçû ce matin de Froſine, qu'elle gardoit dans ſa caſſette un habit de deüil tout prêt pour la mort de ſon mari. Elle dit qu'une femme réguliere doit en uſer ainſi, pour pouvoir célebrer ſa douleur dès le premier moment du veuvage.

LA COMTESSE

Et vous ne voulez pas que je me moque d'une telle viſion? Ça, Dorante, allez prendre

le deüil auſſi, pour lui prouver que vous êtes ſûr de la mort de votre oncle.

THERESE

Je vais auſſi prendre le noir pour rendre la choſe plus touchante.

SCENE V

LA COMTESSE, LA SUIVANTE

LA COMTESSE

Mademoiselle, il faudra que vous chantiez quelque petit air dans l'opera que Guſmand me prepare. Il eſt juſte que mon domeſtique contribuë aujourd'hui à me réjoüir.

LA SUIVANTE

Je voudrois que votre ſuiſſe fût ici, car il chante plaiſamment : ſa femme eſt d'aſſez bonne humeur, & danſe aſſez bien pour une ſuiſſeſſe.

LA COMTESSE

La voici : que vient-elle m'annoncer ?

SCENE VI

LA COMTESSE, LA SUIVANTE, LA SUISSESSE

LA SUISSESSE

Réjouissez-vous, Madame, mon mari vient d'arriver des eaux.

LA COMTESSE

J'en ſuis ravie; il va nous apprendre ſi mon intendant eſt mort ou en vie : ne te l'a-t-il point déja dit?

LA SUISSESSE

Mon mari ne me dit jamais ſes ſecrets; il a raiſon, car je ſuis trop babillarde, & je n'aime point non plus qu'il me conte rien, car il eſt ſi landore, il a la parole ſi longue, ſi longue, que j'aurois plûtôt écouté cent douceurs d'un autre, qu'il ne m'en auroit dit une.

LA COMTESSE

Que ne paroît-il donc?



LA SUISSESSE

Madame, pour paroître devant vous en courier poli, il eſt allé ſe friſer, ſe poudrer.

LA SUIVANTE

Il ſe fardera auſſi ; car il étoit allé aux eaux pour s'éclaircir le tein.

LA SUISSESSE

Ne vous moquez point de lui, Madame, il étoit allé aux eaux pour ſe bien porter & pour me plaire ; car comme il m'aime beaucoup, j'aime ſa ſanté.

LA COMTESSE

Je ſuis ravie de vous voir de bonne humeur.

LA SUISSESSE

J'y ſuis, parce que mon mari eſt revenu, & auſſi parce que vous avez commandé à votre officier de nous faire boire tous à diſcretion ; les femmes de mon païs ſont nées pour le vin, comme les Françoiſes pour l'amour; chacune a ſon uſage, & ſouvent l'un n'empêche pas l'autre.

LA SUIVANTE

Voici votre ſuiſſe, Madame. Il vous va faire un beau diſcours; car il a de l'érudition, votre ſuiſſe.

SCENE VII

LA COMTESSE, LE SUISSE, LA SUIVANTE

LE SUISSE, *friſé, poudré, paré, fait pluſieurs révérences.*

Mondeme, Mondeme.

LA COMTESSE

Ne perdons point de tems en reverence, dites-moi ſi mon intendant eſt mort ?

LE SUISSE

Je ſçavoir tous ces chouſes-la dans l'extrême exaltitude.

LA COMTESSE

Toutes ces choſes-là conſiſtent en un mot : eſt-il mort ou ne l'eſt-il pas ?

LE SUISSE

Fau que moi conte ça par ordonnance, car quand je vous quitta... vous m'ordonnîtes... que je vous aporta... toutes les circonvenances de notre voyage en arangement par écriture.

LA COMTESSE *riant.*

Fort bien, ce que je veux ſçavoir eſt écrit ſur votre journal.

LE SUISSE

Ma jornale, c'eſt de la parole ſans papier, car je l'écriva dans mon jugement, par trois petites chapitres ; ce que nous partâmes, ce que nous ſejournîmes, & ce que nous revenâmes.

LA COMTESSE

Voilà une relation dans un bel ordre !

LE SUISSE

A l'égard de, premierement, Monſieur notre intendant, l'être fort ridicule, fort ridicule ; il dit qu'il y a dix ans que ſa femme a du mariage, & qu'elle n'a point de generation ; & que c'eſt pour cela qu'il alloit querir

des enfans aux eaux, vla de quoi il m'entretena tant qu'il arrivit.

LA COMTESSE

Si ce recit ne me rejouiſſoit pas, il m'impatienteroit beaucoup.

LE SUISSE

A l'égard de ſecondement, Monſieur l'intendant eſt encor pu ridicule, car j'aime le bon vin, moi, & lui fut aux eaux pour boire de l'eau, & dans cette eau-là, au lieu d'enfans, il y trouvit tant de maladie, tant de maladie, qu'il en étoit mort quand il en reſſuſcitit.

LA COMTESSE

Nous voilà au fait. Il a penſé mourir, & n'en eſt pas mort. Ecoutez, ſuiſſe, il faut dire à la veuve que, quand ſon mari fut mort, il en mourut tout-à-fait.

LE SUISSE

Ha, ha, ha, quand a ne ſe trouvera veuve que d'un homme en vie, nous rirons bien.

LA COMTESSE

Quand arrivera mon intendant? où l'avez-vous laiſſé ?

LE SUISSE

Je paſſimes hier par trente lieuës d'ici, & tou contre-là ſon petit caleche romput; va-t'en donc devant, me dit-il, car j'ai envie d'être malade ici tant qui ſera dimanche, pour qu'on refaſſe mon caleche lundi, & je m'en vas mardi tout bellement.

LA COMTESSE

A ce compte-là il n'arrivera que demain & ne viendra point troubler aujourd'hui notre projet. C'a, Mademoiſelle, que celles de mes femmes qui ſçavent danſer ſe preparent pour la nôce que je pretens faire.

LA SUIVANTE

Nous ferons de notre mieux pour vous plaire; & moi, qui chante fort mal, je ne laiſſerai pas de chanter quelqu'airs ſur le veuvage.

LA COMTESSE

C'eſt mon maître d'hôtel qui les a faits : il ſe pique d'être maître de muſique, mon maître d'hôtel.

LA SUIVANTE

C'eſt encore un autre original. Le voici : je

crois qu'il compofe, car il marche de mefure; tenez, tenez, Madame, de la force dont il fe tourmente, il eſt poſſedé du demon de la mufique.

LA COMTESSE

Chut, il ne vous voit pas: je veux m'en donner le plaifir.

SCENE VIII

LA COMTESSE, LA SUIVANTE, GUSMAND

GUSMAND *compofant & ne voyant pas la comteffe, entre en marchant de mefure & la bat avec fes mains.*

La, la, la, la, cela ne vaut rien, morbleu; ne trouverai-je point quelque idée toute neuve... (*Lentement*) : la, la, la, la, la; non, ce debut-là eſt dans Lulli... La, la, la, la, la, la... Lulli encore... La, la, la, la... encore Lulli, quoi, Lulli partout; de quelque côté que je me tourne... Je fuis bien malheureux de n'être venu qu'après lui; car, par ce que j'ai dans la tête tout ce qu'il a fait de beau, on dit que je le pille... La, la, la, la, la. Fort

bien cela. La, la, la, la, la, la. Admirable. La, la, la merveilleux. (*Il chante ces derniers mots.*) Et le fecond deffus : la, la, & la baffe : ton, ton ; quelle fecondité ! (*L'octave de haut en bas très-vîte*) : la, la, la, la, la, la, la, la ; quel reflus de genie ! (*L'octave de bas en haut*) : la, la, la, la, la, la, la, la. (*Sur le même ton.*) Les notes me gagnent, notons vîte.

(*Il tire des lignes, & ne dit plus rien, mais notte fur fon genou, un genou en terre ; il jette les yeux du côté de la comteffe &, l'apercevant, met fon chapeau par terre & continuē toujours.*

(*Il chante.*) Pardon, Madame, pardon... hon, hon, hon, (*Il notte toûjours.*) Je crains de perdre une idée. Hon, hon, hon... dont vous ferez enchantée. Hon, hon, hon... Je notte le dernier ton. (*Il fe releve & faluē la comteffe.*) C'eft un duo, pour un air de veuvage, que vous m'avez commandé. (*Il donne à la fuivante le papier fur lequel il a écrit*) : Tenez, Mademoifelle, vous fçavez chanter à livre ouvert.

LA COMTESSE

J'aperçois la veuve dans la galerie, je vais au-devant d'elle.

GUSMAND

Chantons toûjours, cela nous ſervira de repetition.

SCENE IX

GUSMAND, LA SUIVANTE

GUSMAND

C'EST vous qui repreſentez la veuve, imitez bien l'affliction des veuves : pleurez depuis les yeux juſqu'au menton.

LA SUIVANTE *chante le rôle de la veuve.*

Pleurons, pleurons les malheurs du veuvage,
Sur un lugubre habit un crêpe à triple étage
Efarouchera les amans :
L'horreur d'un linge uni qui me bat le viſage !
Ni pretentailles, ni rubans,
Pendant deux ans !
Pleurons, pleurons les malheurs du veuvage.

GUSMAND *chante.*

Chantons, chantons les douceurs du veuvage.
Une fille craint le couroux
D'une mere un peu trop ſage ;
Une femme craint ſon epoux ;

Mais la veuve hors d'esclavage
Ne craint ni mere ni jaloux.
Chantons, les douceurs du veuvage.

LA SUIVANTE

Je pers un cher epoux qui m'aima conſtamment.
Juſques au jour charmant
De notre mariage.
Il me tenoit ſans ceſſe un ſi tendre langage,
Sa complaiſance, ſa douceur,

GUSMAND

Cachoit toūjours quelque infidèle ardeur
A votre jalouſe fureur.

LA SUIVANTE

Ah ! qu'il étoit d'une agréable humeur,

GUSMAND

Quand il ſoupoit chez ſa voiſine.

LA SUIVANTE

Quelle union fut pareille à la nôtre,
Nous n'avions entre nous que le oui & le non.

GUSMAND

Mais quand vous diſiez l'un, il diſoit toūjours l'autre.

LA SUIVANTE

Il étoit bien-faiſant,

GUSMAND

En ville liberal,

LA SUIVANTE

Et de tous les maris enfin

GUSMAND

Le plus brutal.

ENSEMBLE

Que de vertus il avoit en } *partage.*
Que de défauts il avoit en }

ENSEMBLE

Pleurons les malheurs } *du veuvage.*
Chantons les malheurs }

SCENE X

LA SUIVANTE, FROSINE, GUSMAND

FROSINE *à la suivante.*

RETIREZ-VOUS, ma maîtreſſe s'approche. (*A Guſmand.*) Elle vient pleurer ici chemin faiſant.

GUSMAND

On en tirera plûtôt de fauſſes larmes que de bon argent.

FROSINE

Ne plaiſantes point : je crains bien que tout ceci ne ſoit perilleux pour elle.

GUSMAND

Comment donc ?

FROSINE

Elle m'a fait pitié : quand Madame la comteſſe lui a certifié ſon veuvage, c'eſt un coup de poignard qu'elle lui a enfoncé dans le cœur.

GUSMAND

Quoi ! elle a ſenti le coup !

FROSINE

Ce qui la fera mourir, ce n'eſt pas le coup, c'eſt le contre-coup : car ce moment, qui la détrompera d'un veuvage ſi doux, la fera mourir de douleur.

GUSMAND

Venons au fait ; dis-moi : eſt-il bien vrai

qu'elle ſoit amoureuſe de Dorante, & qu'elle penſe à l'épouſer, auſſi-tôt qu'elle croit ſon mari mort?

FROSINE

Elle y penſoit bien dès ſon vivant, & je me ſuis toûjours doutée qu'elle deſtinoit au neveu la ſurvivance de ſon oncle.

GUSMAND

Par les confidences que le mari m'a faites, j'ai jugé qu'il deſtinoit auſſi à la niéce le poſte de la tante; il me dit ſouvent que Thereſe n'eſt niéce de ſa femme qu'au troiſiéme degré.

FROSINE

Ma maîtreſſe veut que Dorante ne ſoit quaſi pas neveu de ſon oncle.

GUSMAND

Ces ſentimens m'étonnent dans une femme qui ſe pique d'une regularité de mœurs...

FROSINE

Elle eſt reguliere dans ſes mœurs de parade; mais chez certaines femmes les mœurs de parade & les mœurs negligées ſont auſſi differentes que coëffure de jour & coëffure de nuit.

GUSMAND

Tout bien confideré, je conclus que le mari & la femme excellent également dans l'hypocrifie conjugale.

FROSINE

Ils s'embraffent à proportion des biens qu'ils efperent l'un de l'autre.

GUSMAND

Oui, l'intérêt, lui feul, produit dans certaines familles plus d'embraffades fauffes que l'amour & l'amitié en produifent de finceres dans tout Paris.

FROSINE

La tendreffe affectée de ces deux époux me réjouit; car, en certains momens, tel des deux qui a envie de dévifager l'autre careffe la fucceffion qu'il en efpere.

GUSMAND

J'admire la fageffe des loix de notre province, qui permet aux époux de s'entre-donner leurs biens; car l'efpérance d'heriter l'un de l'autre, eft la feule digue qu'on peut oppofer au torrent des querelles domestiques.

FROSINE

Retire-toi, voici ma maîtreſſe. Pour gagner ſa confiance, je vais lui aider à contre-faire l'affligée.

SCENE XI

LA COMTESSE, LA VEUVE, FROSINE

LA COMTESSE

MÉNAGEZ votre poitrine, madame, ménagez votre poitrine : gemir, ſoupirer, ſangloter, toutes ces démonſtrations de douleur vous feroient plus de mal, que la douleur même.

LA VEUVE

Helas !

LA COMTESSE

Ça, madame, n'éludez point la propoſition que je vous fais ; répondez-moi préciſément : vous n'aimez point à voir votre niéce, je veux l'éloigner de vous, & la marier en province : ne voulez-vous pas bien lui faire quelque preſent ?

LA VEUVE

Voici le quatrième jour de mon veuvage : le quatrième, n'eſt-ce pas Froſine ?

FROSINE, *ſur le même ton.*

Le quatrième, oui.

LA VEUVE *à la comteſſe.*

Hé bien ! madame, depuis ce temps-là je n'ai pris aucune nourriture.

FROSINE

Nous ne nous nourriſſons que d'affliction & d'orge mondée.

LA VEUVE

Tout ce que je mange me reſte ſur l'eſtomach comme un plomb.

FROSINE

Nous ne mangeons point, & ce que nous mangeons nous étouffe.

LA COMTESSE

Répondez-moi donc, madame, conſentez-vous...

LA VEUVE, *pleurant.*

Non, je ne ferai pas en vie dans quatre jours.

LA COMTESSE

Vivez & ne pleurez plus.

LA VEUVE

Ah! je pleurerai encore dans trente ans.

FROSINE

Mourir bien-tôt & pleurer long-temps, c'eſt notre derniere reſolution.

LA VEUVE

Je ne ſçais ce que je dis, Froſine.

FROSINE

Je le vois bien.

LA VEUVE

J'ai l'esprit troublé, madame, je ne ſuis pas en état de parler d'affaires, je ſuis ſi foible.

FROSINE

Nous n'avons pas la force de marier Thereſe.

LA COMTESSE

Tant que votre mari a vêcu, vous m'alleguiez pour excuſe, que vous eſperiez avoir des enfans; mais vos eſpérances & vos excuſes ſont mortes avec votre époux, vous êtes maîtreſſe de vos volontez, il faut ou marier Thereſe, ou me dire que vous ne le voulez pas.

LA VEUVE

Je ne puis me réſoudre à marier ma nièce. Helas! je ne lui veux pas aſſez de mal pour l'expoſer au mariage.

LA COMTESSE

A vous entendre parler ainſi du mariage, on croiroit que vous vous en feriez mal trouvée.

LA VEUVE

Au contraire, c'eſt parce que mon bonheur étoit parfait, que je ne veux pas marier ma nièce.

LA COMTESSE

C'eſt une raiſon pour la marier.

LA VEUVE

J'ai eu un mari trop aimable, je ne veux pas qu'elle en ait de ſa vie.

LA COMTESSE

Expliquez-vous mieux.

LA VEUVE

Elle feroit trop affligée de le perdre ; la marier, ce feroit l'expofer à être veuve & malheureufe comme moi : Ah ! madame, dans l'abîme d'affliction où je me vois, la retraite & la folitude... c'eft le parti que ma nièce doit prendre.

LA COMTESSE

Ce n'eft pas à votre nièce que la retraite convient.

LA VEUVE

Ne m'en parlez plus, je fuis trop affligée.

LA COMTESSE

En un mot, votre nièce...

LA VEUVE

Non, non, je fuis trop affligée; je veux qu'elle paffe fa vie dans un couvent.

LA COMTESSE

Par les mauvaiſes raiſons que vous me dites, je comprends les bonnes que vous ne me dites pas : vous voulez garder votre argent pour vous remarier.

LA VEUVE

Moi ! me remarier ?

LA COMTESSE

Ecoutez, pour parvenir à un ſecond mariage, vous avez beſoin des grands biens que votre époux vous laiſſe, & ces grands biens ayant été gagnez d'une certaine façon dans mes affaires... je pourrois... (car je n'avois pas encore ſigné les comptes de votre mari)... c'eſt pourquoi je vous prie de ne me point refuſer dix mille écus que vous avez dans votre caſſette ; je vous en prie au moins, je vous en prie.

SCENE XII

LA VEUVE, FROSINE

LA VEUVE, *d'un air acariâtre.*

Je vous en prie, dit-elle, je vous en prie.

FROSINE

Elle vous prie d'un air...

LA VEUVE

Ces gens de qualité...

FROSINE

Le prennent ſur un ton...

LA VEUVE

Croyent que leurs prieres...

FROSINE

Sont des commandemens. Un grand ſeigneur qui prie un bourgeois de lui faire une grace, c'eſt comme un ſergent qui prie de payer une lettre de change.

LA VEUVE

Elle parle comme ſi on la craignoit beaucoup.

FROSINE

Vous la craindriez moins ſi votre mari vivoit; car il étoit auſſi habile à défendre ſa proie, qu'il étoit fin pour l'attraper.

LA VEUVE

Helas! j'ai bien perdu.

FROSINE

Madame la comteſſe pourroit bien vous chicaner, oüi... vous me direz, qu'elle ne peut faire que de mauvaiſes chicanes à la veuve d'un honnête intendant, qui s'eſt enrichi comme les autres à embroüiller des affaires; mais enfin, ſi elle alloit vous faire rendre par injuſtice ce que votre mari a gagné équitablement.

LA VEUVE

C'eſt ce que je crains, Froſine.

FROSINE

On opprime les veuves, parce qu'elles ont perdu leur appui.

LA VEUVE

Leur appui, c'eſt bien dit. Helas! je ſuis ſans appui.

FROSINE

Sans appui! c'eſt pourquoi vous devez contenter madame la comteſſe, afin que, poſſedant paiſiblement de grands biens, vous trouviez quelque jeune homme qui ſoit votre appui.

LA VEUVE

Ah! Froſine, ſi je penſe à m'accommoder avec madame la comteſſe, ce n'eſt que pour avoir du repos : mais avant que de lui rien donner, je veux conſulter quelque homme d'eſprit.

FROSINE

(*Bas.*) Comme Dorante. (*Haut.*) Quelque homme d'eſprit, oui...

LA VEUVE

Quelque homme de bon conſeil.

FROSINE

Fort bien.

LA VEUVE

Quelque homme de tête.

FROSINE

A propos, madame, Dorante eſt arrivé ce matin.

LA VEUVE

Dorante eſt arrivé?

FROSINE

Oui, madame, il eſt homme d'eſprit, Dorante.

LA VEUVE

Aſſurément.

FROSINE

Homme de bon conſeil.

LA VEUVE

Sans doute.

FROSINE

Homme de tête; ſi vous lui communiquiez vos petites inquiétudes.

LA VEUVE

Il ſçavoit les affaires de mon mari.

FROSINE

Les vôtres feront bien entre ſes mains.

LA VEUVE

Va lui dire qu'il vienne me trouver dans le jardin.

FROSINE

Tout à l'heure, madame.

LA VEUVE

Une perſonne ſage doit prendre conſeil.

FROSINE

Vous ſuivrez celui de Dorante. Quelle ſageſſe, quelle ſageſſe !

FIN DU PREMIER ACTE



ACTE II

SCENE PREMIERE

DORANTE, THERESE

THERESE

Dites-moi donc vîte ce qu'a produit votre converſation avec ma tante.

DORANTE

J'ai tourné ſon eſprit de façon qu'elle me laiſſe arbitre entre elle & madame la comteſſe !

THERESE

La plaiſante choſe !

DORANTE

Je la vois diſpoſée à vous donner tout ce que je jugerai à propos ; en un mot, elle facilitera notre union ſans le ſçavoir.

THERESE

Sans le ſçavoir ! c'eſt ce qui me réjouit.

DORANTE

Comprenez-vous quel eſt notre bonheur ?

THERESE

Vous prendre pour juge contre elle-même ! rien n'eſt plus plaiſant, cela me charme.

DORANTE

Vous êtes charmée du plaiſant, c'eſt le plaiſant ſeul qui vous touche d'abord. Hé! votre premier mouvement ne devroit-il pas être un ſentiment vif & paſſionné du bonheur...

THERESE

Ce bonheur-là me touche auſſi.

DORANTE

Auſſi, auſſi ! non elle a des expreſſions...

THERESE

Oh ! ne me chicanez point ! je vais bien faire rire madame la comteſſe.

DORANTE

Quoi ! me quitter ſans me témoigner...

THERESE

Je vous témoignerai des merveilles.

SCENE II

THERESE, DORANTE, FROSINE

THERESE

Ah! Frofine, tout va le mieux du monde, tu me vois dans une joïe... mais, en recompenfe, Dorante eft bien chagrin ; je crois qu'il fouhaiteroit quafi que notre mariage ne fe fît point, & qu'il furvînt quelque obftacle.

FROSINE

Il peut fe réjouir, car l'obftacle eft furvenu; votre oncle eft arrivé, monfieur.

DORANTE

Mon oncle! Ah! ciel! je fuis au defefpoir.

THERESE

Voilà tous nos projets renverfez. Ah! Dorante! pourquoi m'aimez-vous tant? Que vous allez être malheureux. Hélas! j'aurai autant de chagrin que vous : plus d'efperance, je fuis défolée.

DORANTE

Défolée, dites-vous ?

THERESE

Défolée, défefperée.

DORANTE

Quoi ! vous reffentez ?...

THERESE

Que je fuis malheureufe !

DORANTE

Ah ! quelle joïe pour moi ! Vous êtes fenfible, je fuis aimé, je ne fouhaite plus rien au monde, je ne voulois que votre cœur.

FROSINE

Vous n'aurez que cela auffi.

DORANTE

Mais, Frofine, eft-il bien vrai que mon oncle foit ici ? Quoi ! dans le moment que je fuis convaincu, que je ferois heureux ! Ah ciel ! eft-il un malheur égal au mien ?

SCENE III

FROSINE, DORANTE, THERESE, GUSMAND

GUSMAND

L'INTENDANT de retour ! Quel contre-temps ! Prendre la pofte pour venir nous defoler ! La rage de fa femme va retomber fur nous. Fût-elle déja où elle croit fon mari.

FROSINE

Pour moi, je leur fouhaite à tous deux ce qu'ils defirent : à la femme, la mort du mari, & au mari, la mort de la femme. A moins que leurs defirs ne s'accompliffent fubitement, vous ne ferez jamais marié.

DORANTE

Voici mon oncle.

THERESE

Que lui dirons-nous ?

FROSINE

Quel parti prendre ?

GUSMAND

Je n'en ſçai rien.

SCENE IV

L'INTENDANT, FROSINE, DORANTE, THERESE, GUSMAND

L'INTENDANT

Ouais! que ſignifie donc tout ceci? J'ai beau queſtionner tous nos gens, chacun me tourne le dos ſans me repondre... Que vois-je, tous trois en deuil! Mon neveu, de qui portez-vous ce deuil-là?

DORANTE

Monſieur... (*Il fait une révérence & s'en va*).

L'INTENDANT

Autre muet qui me fuit; & vous, Thereſe, me direz-vous?...

THERESE, *autre réverence.*

Je n'en ſçai rien, monſieur.

L'INTENDANT

Encore. Hé, je te prie, Frofine, tire-moi d'inquiétude! pourquoi ce grand deuil ?

FROSINE *s'en allant auffi.*

C'eft pour courir le bal.

SCENE V

L'INTENDANT, GUSMAND

L'INTENDANT

Et vous, Gufmand, m'expliquerez-vous ce que je commence à foupçonner? car enfin ce n'eft pas madame la comteffe qui eft morte, tous fes gens feroient auffi en deuil ? Mon cher Gufmand, ne me cachez rien, vous êtes mon confident unique.

GUSMAND

Eh mais... (*A part.*) que diantre lui dirai-je ?

L'INTENDANT

Que dois-je penfer en voyant cela ?

GUSMAND

En voyant... leurs habits. . noirs... vous devez penfer... qu'ils font en deuil.

L'INTENDANT

Hom, je me doute...

GUSMAND

Dites-moi de quoi vous vous doutez; je verrai bien fi c'eft la verité.

L'INTENDANT

C'eft affurément... mais je n'ofe le croire.

GUSMAND

Ni moi le dire.

L'INTENDANT

Mon cœur me le dit affez... (*Il met fes mains fur fes yeux.*) Ma femme eft morte.

GUSMAND, *à part.*

Il me vient une idée : laifons-lui croire... ; il eft amoureux de Therefe, & cela fera que... cela eft bon. (*Haut.*) Oui ma foi, monfieur, on devine toûjours d'abord ce qu'on craint, ou ce qu'on fouhaite le plus ; vous l'avez deviné, votre femme eft morte.

L'INTENDANT

J'ai bien vû que perſonne n'oſoit m'apprendre la nouvelle...

GUSMAND

Cela ſaute aux yeux; je n'oſois vous le dire non plus, moi; je me ſuis reſſouvenu que vous avez l'eſprit fort.

L'INTENDANT

Il faut s'attendre à tout dans la vie.

GUSMAND

Vous ſoutenez cela comme un Ceſar.

L'INTENDANT

Je gagerois qu'elle eſt morte la nuit du lundi au mardi.

GUSMAND

Juſtement.

L'INTENDANT

Car je me réveillai en ſurſaut.

GUSMAND

Voyez la ſimpathie quand on s'aime.

L'INTENDANT

Je ſentis une main froide.

GUSMAND

Elle vous diſoit adieu.

L'INTENDANT

Je vis un fantôme inviſible... là... qui diſparoiſſoit : mais comment cette mort eſt-elle arrivée ?

GUSMAND

Je vais vous le dire, monſieur. Vous ſçaurez que... la nuit du lundi au mardi...

L'INTENDANT

Oui.

GUSMAND

Dans le moment qu'elle vous apparut... il lui prit... mais le fantôme vous aura dit tout cela.

L'INTENDANT

Mais encore ?

GUSMAND

Il lui prit... Je n'aime point à faire des recits douloureux.

L'INTENDANT

Dites-moi quelque circonftance.

GUSMAND

Si vous voulez abfolument fçavoir les circonftances de fa maladie, je vous dirai que d'abord elle eft morte fubitement.

L'INTENDANT

D'apoplexie ?

GUSMAND

Non, monfieur, de chagrin. On vint lui dire chez elle que vous étiez mort aux eaux; tout d'un coup un faififfement la faifit... elle tombe évanouie, l'évanouiffement prit racine & vous voilà veuf.

L'INTENDANT, *tirant fon mouchoir.*

S'il eft vrai qu'elle foit morte de douleur, je fuis bien obligé de la pleurer... hon...

GUSMAND

Ne pleurez pas encore, j'ai à vous parler d'affaires importantes.

L'INTENDANT

Helas! j'ai fait une perte irreparable... hon.

GUSMAND

Cela ſe reparera, monſieur, car...

L'INTENDANT

C'étoit la meilleure femme... hon, hon...

GUSMAND

Ecoutez-moi, de grace.

L'INTENDANT

Une complaiſance, une douceur... hon...

GUSMAND

Ecoutez-moi donc!

L'INTENDANT

Une tendreſſe... hon... ſincere... deſintereſſée... hon... c'étoit le meilleur cœur, le meilleur cœur... hon, hon, hon...

GUSMAND

Il va pleurer ici une heure, cela romproit mes meſures. (*Il le tire par le bras.*) Monſieur, vous me faites compaſſion, & je fais conſcience de vous laiſſer pleurer une femme qui n'eſt point morte de douleur ; je vous ai dit cela d'abord pour vous conſoler ; mais la

verité, c'eſt que tous les medecins convinrent que... on a vû des femmes mourir de joye.

L'INTENDANT

Je ne puis croire qu'elle ſouhaitât ma mort.

GUSMAND

Pour ſouhaiter votre mort, non ; mais elle craignoit que vous ne vêcuſſiez plus qu'elle.

L'INTENDANT

Oh ! pour cela, je le croirois bien.

GUSMAND

Elle vouloit heriter de vous.

L'INTENDANT

Oui... l'interêt ..

GUSMAND

L'interêt la rendoit careſſante; mais dans le fond elle avoit une dureté pour vous.

L'INTENDANT

Ah ! c'étoit un mauvais cœur.

GUSMAND

Vous ſouvient-il qu'un jour, enragée contre

vous, elle ſe contraignit tant pour vous aller embraſſer, qu'elle en eût crevé ; mais elle s'aviſa de dire à ſon petit laquais toutes les injures qu'elle n'oſoit vous dire, & penſa l'étrangler à votre intention.

L'INTENDANT

C'étoit une méchante femme.

GUSMAND

Une malice...

L'INTENDANT

Cachée.

GUSMAND

Noire.

L'INTENDANT

J'en étois ſi indigné...

GUSMAND

Une malignité...

L'INTENDANT

Si outrée...

GUSMAND

De demon.

L'INTENDANT

Si excedé...

GUSMAND

C'étoit un diable.

L'INTENDANT

Que ſi elle n'étoit morte, j'en ſerois mort.

GUSMAND

A preſent que vous ne pleurez plus, ſouvenez-vous de la tendreſſe que vous aviez pour Thereſe, lorſque vous me fites confidence que vous vivriez plus long-temps que votre femme. Si vous aimez encore cette petite Thereſe, je vous plains, car madame la comteſſe la marie aujourd'hui.

L'INTENDANT

Aujourd'hui !

GUSMAND

C'eſt de quoi j'ai voulu vous avertir en ami ; mais avant que d'entrer en matière, il eſt eſſentiel que vous évitiez madame la comteſſe juſqu'à ce que nous ayons pris certaines meſures avec Thereſe ; mais cachez-vous vîte

au fond de cet appartement, pendant que j'irai avertir Therefe.

L'INTENDANT

Tu m'inquiètes, &...

GUSMAND

Entrez vîte, & pour caufe, je vous amenerai Therefe à l'inftant : entrez vîte.

SCENE VI

GUSMAND

Mon idée eft bonne; il donnera dans le paneau; c'eft un petit genie foible, habile dans les affaires, & fot partout ailleurs. On en voit tant comme cela. Courons avertir... Mais fi quelqu'un venoit le détromper. (*Il va.*) Il faut pourtant que j'aille. (*Il revient.*) Il faut que je refte. Auffi par où commencer ? Appellons quelqu'un de nos gens.

SCENE VII

GUSMAND, LE SUISSE, LA SUISSESSE, DEUX LAQUAIS

LA SUISSESSE

Ah! monſieur le maître, notre intendant eſt revenu, quel malheur !

LE SUISSE

Y revenir en poſte, & vlà le malheur.

LA SUISSESSE ET UN LAQUAIS

Vlà le malheur !

LE SUISSE

Drès que ſon femme l'aura vû, a ſe doutera bien qu'il n'eſt plus mort.

LA SUISSESSE

Plus de mariage.

LE SUISSE

On ne boira point; pû de nôce. Nous ne boirons plus.

LA SUISSESSE ET LES LAQUAIS.

Plus.

GUSMAND

Ecoutez-moi. Si vous voulez boire, il faut lui faire croire que ſa femme eſt morte.

LE SUISSE

Ho, ho, les vlà donc mort tous deux !

LA SUISSESSE

Et les voilà tous deux veufs !

GUSMAND

S'il vous queſtionne, ne repondez autre choſe que : Elle eſt morte. Mais quand cela ? mais comment ? mais pourquoi ?

LE SUISSE

Elle eſt morte.

GUSMAND

Fort bien, mais ce n'eſt pas le tour, il faut l'empêcher de ſortir de ces deux ſalles-ci ; & pour cela, il faut contrefaire les yvrognes.

LA SUISSESSE

Je conduirai tout cela ; nous le ferons boire malgré lui.

GUSMAND

Oui, gardez-le moi jufqu'à ce que je revienne.

SCENE VIII

LE SUISSE, LA SUISSESSE, DEUX LAQUAIS

LE SUISSE

FAUT ly dire pour toute guialogue : Votre femme eft morte & buvons.

LA SUISSESSE

A propos de fa femme morte, il nous écoute. Chante-lui cette chanfon que tu fçais.

LE SUISSE

Ah! ah! ce chanfon de confolation à boire : la vlà... hem...

CHANSON

Chagrin, chagrin contre la noir fifage,
Moi fçavoir prendre un joyeux trinquement;
Poire un pti coup, pour un pti chagrinage.
Pour un pu grand, poire pu grandement.

Mais si chè nou mon fame fait tapage,
En enrageant avalir tout, avalir tout. (Il boit.
Moi craindre point sti rage.

Si pour mourir mon fame étoit partie,
Moi consolir par un pti trinquement,
Pour consolir de ce qu'al est en vie,
Me faut trinquer beaucoup pu grandement.
Quand son galant veut que moi ne voir goutte.
Par tremblement avalir tout, avalir tout
Sans ly perdre un pti goute.

SCENE IX

LE SUISSE, LA SUISSESSE, DEUX LAQUAIS, L'INTENDANT

L'INTENDANT

Qu'est-ce à dire donc, se réjoüir ainsi de mon affliction ?

LE SUISSE *faisant l'yvrogne.*

Votre femme est morte, & buvons.

LA SUISSESSE ET CHAMPAGNE

Et buvons.

L'INTENDANT

Ces marauts-là sont yvres.

LE SUISSE *l'arrêtant.*

Il faut boire l'affliction.

L'INTENDANT *veut paffer.*

Qu'eft-ce à dire donc ?

CHAMPAGNE *apporte un banc.*

Confolez-vous dans ce fauteüil.

L'INTENDANT

Morbleu.

LA SUISSESSE *l'arrêtant.*

Votre femme eft partie ; il faut boire jufqu'à ce qu'elle revienne.

LE SUISSE

Quand ma fame... fera morte je m'enyvrerai fur l'epitaphe.

L'INTENDANT

Je ne gagnerai rien avec ces yvrognes-ci ; rentrons pour attendre Gufmand.

LA SUISSESSE

En attendant que Gufmand vienne, chantons une petite chanfon à boire.

Ma voisine est très-jolie,
Mais ce qui me déplaît fort.
Elle est toûjours endormie,
Son mari jamais ne dort.
Quand leur humeur me chagrine,
Je porte chez eux d'un vin
Qui réveille la voisine
Et fait dormir le voisin.

LE SUISSE

Mon voisin me dit sans cesse
Qu'il me veut fournir de vin.
Je connois bien sa finesse,
Mais moi l'être encore pu fin.
Fais semblant d'être facile,
Moi ferai semblant de rien,
Pendant qu'il fera le gile,
Je lui boirai tout son bien.

LA SUISSESSE

Mon mari, je suis très-sage,
Mais mon cœur simple & benin
N'aura jamais le courage
De tromper un bon voisin.
Et s'il faisoit la dépense
D'apporter du vin chez nous.
Je croirois en conscience
Devoir le payer pour vous.

SCENE X

L'INTENDANT, GUSMAND, THERESE

GUSMAND *faiſant retirer les yvrognes.*

CHUT ! retirez-vous tous. C'a, mademoiſelle, entrez là dedans.

THERESE

Le voici : je vais joüer mon rôle à merveille.

L'INTENDANT

Ah ! les voilà partis, allons joindre Guſmand.

THERESE

Je viens implorer votre bonté, monſieur, je ſuis déſolée.

L'INTENDANT

Conſolez-vous, ma chère enfant, j'empêcherai bien que madame la comteſſe ne vous marie.

THERESE

Elle veut me marier à un homme qui n'a pas un ſol, c'eſt ce qui me déſole.

GUSMAND

Pas un ſol ! Monſieur, vous ſçavez qu'elle n'a rien, & quand rien ſe marie avec rien, cela fait des enfants ſi triſtes... Madame la comteſſe dit que cet homme-là fera fortune.

THERESE

Je ne me connois en fortunes que quand je les vois toutes faites.

GUSMAND

Elle dit qu'il eſt jeune.

THERESE

Il en ſera plus inconſtant.

GUSMAND

Plus un homme eſt âgé, plus il y a d'apparence qu'il vous aimera le reſte de ſa vie.

THERESE

J'ai toûjours ſouhaité un mari dont l'humeur fut éprouvée.

GUSMAND

Qui eût déjà été marié.

THERESE

Qui ait toûjours eû pour ſa femme mille complaiſances.

GUSMAND

Comme vous, par exemple.

THERESE

Helas! je ne ſerai jamais ſi heureuſe que ma tante l'étoit.

L'INTENDANT

J'admire la prudence, la ſageſſe & le bon goût de cette petite perſonne-là.

THERESE

C'eſt mon goût naturel ; vous ſçavez, monſieur, que je ſuis incapable de ces amours de jeuneſſe ; mais, en recompenſe, je ſuis capable d'une bonne petite amitié naturelle pour ceux qui me font du bien.

L'INTENDANT

Les beaux ſentimens! les beaux ſentimens... J'en ſuis charmé, ſi tranſporté, que

je vais de ce pas trouver madame la comteſſe. Ah! la voilà dans la galerie. Je vais lui parler de bonne ſorte.

SCENE XI

THERESE, GUSMAND

THERESE

Cela ne va pas mal; mais ſi ma tante alloit rentrer.

GUSMAND

Ne craignez rien, nos deux défunts ne ſçauroient ſe rencontrer ſi-tôt, car Dorante s'eſt emparé de la femme dans le jardin, & nous tenons ici le mari; madame la comteſſe a le mot, & elle va le ramener dans ſon appartement.

THERESE

Tâchons donc de faire auſſi bien de notre côté que Dorante a fait du ſien.

GUSMAND

Il faut que vous mettiez à contribution l'amour du vieillard veuf, pendant que Dorante fait conſigner ſa vieille veuve.

SCENE XII

GUSMAND, THERESE, LA COMTESSE, FROSINE, L'INTENDANT

LA COMTESSE

L'amour ne ſe cache point, monſieur, & vous m'avez abordé d'une maniere à me perſuader que vous en avez beaucoup pour Thereſe.

L'INTENDANT

Point du tout, madame, mais enfin...

LA COMTESSE

Je n'ai qu'un mot à vous dire là-deſſus ; ſi vous voulez que je ne marie point Thereſe, & que je vous la garde, pour vous conſoler de votre veuvage, dans quelque temps d'ici, il faut que vous faſſiez du bien à votre neveu. Vous ſçavez que je l'eſtime; je vous ai parlé cent fois inutilement pour lui, je me ſers de l'occaſion, le notaire eſt là-dedans, je vais marier Thereſe à vos yeux, ſi vous n'aſſurez quelque bien à votre neveu.

L'INTENDANT

Je fuis raifonnable, madame.

LA COMTESSE

Nous allons voir : mais pour convenir de nos faits, entrons dans mon appartement ; fuivez-nous, Therefe, votre prefence facilitera cet accommodement-ci.

SCENE XIII

FROSINE, DORANTE

DORANTE

Hé bien, Frofine !

FROSINE

Ils font après à taxer votre oncle, qu'avez-vous fait pour hâter la liberalité de la veuve ?

DORANTE

Je la preffe vivement ; mais elle me preffe vivement auffi.

FROSINE

C'eft que fon amour la preffe de même.

DORANTE

Je feins de ne rien comprendre à ſes diſcours paſſionnez ; mais moins je lui parois intelligent, plus elle ſe rend intelligible, je n'y pouvois plus tenir ; je l'ai laiſſée ſeule dans le jardin, où elle eſt reſtée pour cacher ſon trouble : elle ſoupire, elle s'agite.

FROSINE

C'eſt la declaration qui opere, cela veut ſortir, elle en aura le cœur net... La voici, voyez ſi ces portes ſont bien fermées, de peur d'accident. Elle médite quelque declaration, qui ſoit obſcure & intelligible.

SCENE XIV

FROSINE, LA VEUVE, DORANTE *un peu éloigné.*

LA VEUVE

Ah, Froſine, que j'ai de honte de t'avoir avoüé là-bas, les vûës éloignées que j'ai pour Dorante.

FROSINE

Pourvû que ces vûës éloignées ne s'approchent point trop-tôt, je les approuve.

LA VEUVE

Serai-je donc moins vertueuſe que ces femmes anciennes, qui n'enviſageoient d'autre conſolation que d'avaler les cendres de leurs époux.

FROSINE

Vous voyez dans un neveu les cendres vivantes de ſon oncle : une priſe de ces cendres-là vous guérira de vos ſcrupules.

LA VEUVE

Froſine, dis-moi, Dorante ne ſe doute-t-il point de mes ſentimens ?

FROSINE

Non vraiment; mais ſoyez diſcrette, car un homme entend les veuves à demi-mot.

LA VEUVE

Je viens de l'entretenir avec une indifference, une froideur...

FROSINE

Voilà ce que fait la vertu.

LA VEUVE

J'ai éloigné toutes les idées de tendreſſe avec une circonſpection, mais finement, delicatement. Helas! avec toutes ces precautions, je ne laiſſe pas d'avoir des remords continuels ; je m'imagine ſans ceſſe que l'ame du défunt me reproche... oui, dans ce moment même, j'entens ſes plaintes, le ſon de ſa voix eſt actuellement dans mes oreilles.

DORANTE, *à qui Froſine a fait ſigne de ſ'approcher.*

Madame.

LA VEUVE, *ayant peur.*

Ah! ciel! ah! c'eſt vous Dorante? vous m'avez fait une peur... j'ai cru entendre la voix de mon mari.

DORANTE

J'ai en effet le ſon de la voix tout ſemblable à celui qu'avoit mon oncle, tout le monde ſ'y méprenoit.

LA VEUVE

Il avoit le ſon de la voix fort agréable, mon mari.

DORANTE

Parlons de vos affaires.

LA VEUVE

C'eft une chofe merveilleufe que la reffemblance dans les familles. Vous avez toutes les manieres de votre oncle ; & fes manieres me charmoient.

DORANTE

Suivant les confeils que je vous ai donnez...

LA VEUVE

Vous avez fon gefte, fa démarche, fon air de vifage ; j'aimois tant votre air de vifage.

DORANTE

Penfons à terminer...

LA VEUVE

Ce qui me charmoit encore dans mon époux, c'eft votre douceur, votre efprit, toute votre perfonne enfin.

DORANTE

Madame, je vous ai dit de quelle confequence il eft pour vous de contenter au plus

vîte madame la comteſſe; vous ne m'honorez point de votre attention.

LA VEUVE

De l'attention! c'eſt vous qui n'en avez gueres. Vous me preſſez de donner tout mon bien, vous ne ſçavez pas que plus j'en aurai... mieux ce ſera pour vous... n'eſt-ce pas Froſine... car dans la ſuite... vous entendez bien, monſieur... je pourrois bien vous... n'eſt-ce pas Froſine... je ne m'explique point... vous entendez bien, monſieur .. car la bienſéance me défend de vous dire...

FROSINE

Tout ce que vous lui avez déja dit.

LA VEUVE

Je vous dirai ſeulement, qu'ayant fait réflexion ſur ce que madame la comteſſe ne veut point me dire quel eſt le mari qu'elle deſtine à ma niéce, je crains que ce ne ſoit vous.

DORANTE

Moi, madame!

FROSINE

Monſieur eſt trop ſage pour ne pas aller droit à la ſource du bien.

LA VEUVE

Je le crois; mais de peur que madame la comteſſe ne vous donne malgré vous à ma niéce, j'ai reſolu de ne donner mon argent qu'en ſignant le contrat de ma niéce avec un autre mari que vous, avec un autre... & j'ai mille bonnes raiſons à vous communiquer là-deſſus. Suivez-moi tous deux.

DORANTE

Froſine.

FROSINE

Monſieur.

SCENE XV

FROSINE, DORANTE, GUSMAND

FROSINE

Ah! Guſmand, tout va mal de ce côté-ci.

GUSMAND

Ah ! Frofine, tout va encore plus mal de l'autre.

FROSINE

Elle veut bien donner à la verité.

GUSMAND

A la verité, il veut bien donner auffi.

FROSINE

Mais Gufmand.

GUSMAND

Mais Frofine.

FROSINE

Elle veut s'affurer Dorante.

GUSMAND

Il veut être nanti de Therefe; il donnera en fignant le contrat, dit-il.

FROSINE

En fignant le contrat, dit-elle.

DORANTE

C'eft-à-dire que mon malheur eft fans reffource.

GUSMAND

Je n'y en vois nulle.

FROSINE

Mon genie eſt épuiſé.

GUSMAND

Notre intrigue tombe d'elle-même.

DORANTE

Juſte ciel, que deviendrai-je ! *(Il s'en va.)*

GUSMAND

Froſine, donnons-nous au moins à nous deux le plaiſir de voir finir ce double veuvage.

FROSINE

Que veux-tu que je voye, nous n'en pouvons tirer nulle utilité, & je n'ai pas le courage d'en rire. *(Elle s'en va.)*

GUSMAND, *ſeul.*

Moi, j'ai toûjours le courage de me réjoüir. Voyons ce que deviendra tout ceci : le mari eſt reſté ſeul dans cet appartement-là, ſa femme eſt ſeule dans celui-ci, ils ont tous deux la bride ſur le col. Voyons qui ſortira le premier. Bon, voici le mari ; j'aperçois auſſi la

femme : eteignons les lumieres, pour faire durer plus long-temps le double veuvage.

SCENE XVI

GUSMAND, L'INTENDANT

L'INTENDANT

Madame la comteſſe croyoit avoir trouvé ſa dupe & tirer de l'argent de moi ſans me donner Thereſe : elle veut la marier de force à un autre; mais Thereſe feroit au déſeſpoir de ne me pas épouſer. Elle m'a promis qu'elle ne feroit jamais à d'autre qu'à moi ; je lui ai dit tout bas de me venir retrouver pour prendre des meſures; elle y viendra ; attendons-la ici.

SCENE XVII

GUSMAND *caché*, L'INTENDANT, LA VEUVE

LA VEUVE, *bas à part.*

Dorante ne m'a point ſuivie, il eſt reſté ici, & on a éteint les lumieres : ne feroit-ce

point un rendez-vous qu'il auroit donné à Therefe ?

L'INTENDANT, *bas à part.*

Si Therefe y confent, je l'épouferai malgré la comteffe... Je n'ai qu'à l'emmener fecretement, qu'en arrivera-t-il ?

LA VEUVE, *bas à part.*

J'attens quelqu'un, c'eft Dorante qui attend Therefe.

L'INTENDANT, *bas à part.*

Oui, Therefe me fuivra ; car elle m'a promis de m'époufer : que je ferai aife !
Ah ! (*Il éleve fa voix.*)

LA VEUVE, *bas.*

Comme il foûpire... (*Elevant auffi fa voix.*) le petit traître.

L'INTENDANT

C'eft Therefe qui me cherche : me voici.

LA VEUVE

Cette reffemblance de voix me furprend toûjours.

L'INTENDANT

Eſt-ce moi que vous venez chercher ici ?

LA VEUVE

Ce ſon de voix me fait fremir... mais je ſuis folle, c'eſt la voix de Dorante qui a ce ſon-là. Pour découvrir ſes ſentimens, contrefaiſons la voix de Thereſe... Je viens au rendez-vous, mon cher Dorante.

L'INTENDANT

Dorante... Quoi, c'eſt Dorante que vous cherchez, après m'avoir promis de n'être jamais qu'à moi.

LA VEUVE

Ah ! c'eſt la vraye voix de feu mon mari.

L'INTENDANT

Ingrate, perfide.

LA VEUVE

Son ame... me reproche...

L'INTENDANT

Me trahir ainſi.

LA VEUVE

C'eſt ſon ame qui revient. Fuyons... (*Elle tombe dans un fauteuil.*)
Les jambes me manquent, crions!... ma voix s'éteint.

L'INTENDANT

Vouloir épouſer Dorante!

LA VEUVE

Je ne dis pas cela.

L'INTENDANT

Quoi, j'ai mal entendu, ce n'eſt pas Dorante?

LA VEUVE

Eh non!... je ne ſerai jamais à d'autre qu'à vous.

L'INTENDANT

Jamais à d'autre qu'à moi!

LA VEUVE

Non, mon mari, non.

L'INTENDANT

Elle tremble en m'appelant ſon mari, elle

craint madame la comteſſe. Il n'y a que moi ici, ne tremblez plus, ſuivez-moi.

LA VEUVE

Ha... a, a, a.

L'INTENDANT

Où êtes-vous donc? (*Il rencontre ſa main qu'il prend.*)

LA VEUVE

Ah! (*Elle s'évanoüit.*)

L'INTENDANT

N'ayez pas de peur, c'eſt moi qui vous tiens! Oui, puiſque vous m'appellez votre mari, vous ſerez ma femme; vous m'aimerez un peu, c'eſt-ce pas? Hé plaît-il, la pudeur vous rend muette... Hon... Que cette main-là eſt bien meilleure à baiſer que celle de ma femme: la ſienne étoit rude, celle-ci eſt douce... Mais ne perdons point de temps, venez avec moi. (*Il la tire.*) Qu'eſt-ce donc, vous trouvez-vous mal? Hé! (*Il la tire.*)

LA VEUVE

Ah! Dorante.

L'INTENDANT

Qu'entens-je?

GUSMAND, *accourant avec une bougie.*

L'INTENDANT, *fuyant.*

Ah!

LA VEUVE, *fuyant.*

Ah!

GUSMAND

Je tourne la chofe en raillerie, car il me vient une idée qu'il faut communiquer à Frofine.

FIN DU SECOND ACTE



ACTE III

SCENE PREMIERE

FROSINE, THERESE

FROSINE

Notre intendant eſt outré de n'être plus veuf : il peſte contre madame la comteſſe qui lui a donné cette fauſſe joye ; mais il n'oſe rompre avec Guſmand, il craint qu'il n'apprenne à ſa chere épouſe ſon infidelité. Il vous aime, mais il eſt encore plus amoureux de la ſucceſſion de ſa femme : enfin, Guſmand fera de ſon mieux pour ramener cet eſprit-là.

THERESE

Helas ! que pourra produire tout ceci ?

FROSINE

Cela pourroit peut-être... par hazard...

ſuppoſé que.. mais franchement, je crois que cela ne produira pas grand'choſe ; ils viennent, retirez-vous : je vais voir en quel état eſt ma maîtreſſe.

SCENE II

GUSMAND, L'INTENDANT

GUSMAND

Oui, monſieur, c'eſt la diſſimulation qui maintient parmi les hommes la ſociété civile & matrimoniale.

L'INTENDANT

Ouf!

GUSMAND

A l'abri de la diſſimulation, les courtiſans s'embraſſent, les femmes ſe complimentent & les auteurs ſe ſaluent de loin ; la diſſimulation farde les amitiez nouvelles & recrépit les vieilles haines.

L'INTENDANT

Ouf!

GUSMAND

Sans la diſſimulation, que de ſéparations ſecretes s'érigeroient en divorces publics; mais la diſſimulation tient lieu de ſageſſe aux femmes, de bonté aux maris ; c'eſt ce qui fait tant de bons ménages qu'on voit à preſent.

L'INTENDANT

Ah! mon cher Guſmand !

GUSMAND

Vous commencez à diſſimuler, vous me careſſez de peur que je ne diſe à votre femme... Ne craignez rien, je ſuis diſcret, & elle ne peut pas s'être apperçûë que vous la preniez pour Thereſe ; car vous parliez bas, & elle étoit évanoüie.

L'INTENDANT

Je ſuis outré quand je penſe...

GUSMAND

Qu'elle n'étoit qu'évanoüie.

L'INTENDANT

La perfide !

GUSMAND

C'eſt avec cette perfide que vous avez interêt de diſſimuler.

L'INTENDANT

Quoi ! toutes les careſſes qu'elle m'a faites pendant dix ans, ce n'étoit que pour avoir mon bien ?

GUSMAND

C'eſt ce qui vous autoriſoit à la careſſer auſſi pour avoir le ſien.

L'INTENDANT

Une femme eſperer vivre plus long-tems que ſon mari ! cela eſt bien dénaturé.

GUSMAND

Qu'un mari ſouhaite vivre plus que ſa femme, cela eſt dans la nature, cela.

L'INTENDANT

Avoir pour mon neveu un amour criminel !

GUSMAND

Vous n'avez pour ſa niéce qu'une tendreſſe innocente.

L'INTENDANT

Le ciel la punira, & ceux qui ſouhaitent la mort des autres meurent toûjours les premiers.

GUSMAND

Sur ce pied-là vous mourrez tous deux enſemble d'un coup fouré.

L'INTENDANT

Enfin, je diſſimulerai, pour conſerver la paix chez moi & mon honneur dans le monde.

GUSMAND

Fort bien ; mais ſouvenez-vous de l'eſſentiel, c'eſt d'envoyer votre neveu aux Indes.

L'INTENDANT

Aux Indes ; oui, je n'épargnerai rien pour l'établir là.

GUSMAND

Ç'a, commencez votre diſſimulation par madame la comteſſe : allez rire avec elle du tour qu'elle vous a joué, & plaiſantez-en à la barbe des gens, afin qu'ils n'en rient point à la vôtre.

L'INTENDANT

C'eſt le parti que je vais prendre.

SCENE III

GUSMAND, FROSINE

FROSINE

Hé bien, Guſmand !

GUSMAND

Je l'ai amené à notre but... il diſſimulera... j'ai bien eu de la peine à calmer ſes tranſports.

FROSINE

Les tranſports de ma maîtreſſe ſont encore plus violens : pour les adoucir, elle s'eſt évanouie deux fois.

GUSMAND

C'eſt la force du ſexe que d'avoir ces foibleſſes à commandement; car dans les grands accidens, quand l'attaque eſt trop forte, une femme ſe ſauve dans l'évanouiſſement.

FROSINE

Elle ſe retranche là contre les reflexions, & quand la force lui revient, ce ſont des tirades d'injures contre ſon mari; mais elle met le nom en blanc.

GUSMAND

Finiſſons. Eſt-il temps de ménager l'entrevue ?

FROSINE

Oui. Voici la femme, fais venir le mari.

GUSMAND

Je vais te l'amener.

SCENE IV

FROSINE, LA VEUVE

LA VEUVE

Ou es-tu donc, Froſine ? Tu m'abandonnes dans ma colere, je ſuis outrée... contre madame la comteſſe.

FROSINE

C'eſt-à-dire contre votre mari.

LA VEUVE

Me tromper, me trahir! Il ſouhaite ma mort, le cruel, le traître!

FROSINE

Oui, c'eſt un traître que cette madame la comteſſe; mais votre mari merite auſſi votre colere; premierement, parce qu'il eſt en vie, & de plus parce qu'il eſt infidele; mais de peur qu'il ne s'apperçoive que vous l'êtes auſſi, feignez, comme je vous ai dit, d'être ravie de le revoir.

LA VEUVE

Je tremble de peur qu'il ne me ſoupçonne; j'aurai peut-être dans mon trouble nommé Dorante innocemment.

FROSINE

Innocemment, d'accord; mais enfin la vertu veut que vous changiez en un clin d'œil votre amour en eſtime; &, dès que votre mari deviendra mort, vous rechangerez en un autre clin d'œil votre eſtime en amour.

LA VEUVE

Tes conſeils ſont ſi ſages... je ſuivrai celui que tu m'as donné, d'envoyer ma niéce à cent lieues d'ici.

FROSINE

Ç'à, allons embraffer votre epoux comme fi de rien n'étoit.

LA VEUVE

J'aurai bien de la peine à cacher mon reffentiment.

SCENE V

FROSINE, LA VEUVE, GUSMAND, L'INTENDANT

FROSINE

Le voici; rappelez toute la tendreffe que vous aviez le jour de vos nôces.

LA VEUVE

Je friffonne... mon fang fe glace.

FROSINE

C'eft la tendreffe conjugale qui rentre.

L'INTENDANT, *à Gufmand.*

Plus j'approche d'elle, plus mon indignation redouble.

GUSMAND, *à l'intendant.*

Contraignez-vous. Point de rancune ſur votre viſage.

FROSINE, *à la veuve.*

Courage, madame.

GUSMAND, *à l'intendant.*

Faites un effort, monſieur.

FROSINE

Ferme.

GUSMAND

Allons donc. (*Ils s'aperçoivent l'un l'autre, & courent s'embraſſer avec une grimace de joye outrée.*)

L'INTENDANT

Je revois ma chere femme.

LA VEUVE

Voilà mon cher mari. (*Ils s'embraſſent plusieurs fois, & ſe retournent tous deux de l'autre côté pour reprendre haleine.*)

L'INTENDANT

Aye.

LA VEUVE

Ouf.

L'INTENDANT *ſe retourne vers ſa femme avec une ſeconde grimace de joye.*

Ma joye eſt ſi grande que... aye.

LA VEUVE

Je ſuis ſi ravie que... ouf.

L'INTENDANT

Qu'eſt-ce donc, votre joye paroît troublée.

LA VEUVE

Cela eſt vrai, il me vient des mouvemens de colere... contre madame la comteſſe... car enfin, en vous faiſant croire que j'étois morte, elle vous expoſoit à quelque ſaiſiſſement...

L'INTENDANT

Elle ſe jouoit à me faire mourir.

LA VEUVE

Dieu merci, vous avez bon viſage, vous paroiſſez avoir une ſanté... je ſuis outrée... contre madame la comteſſe.

L'INTENDANT

Tout ceci n'a fait que redoubler ma tendreſſe.

LA VEUVE

Je ſens auſſi que mon amour... Hon que je haïs madame la comteſſe.

L'INTENDANT

Enfin, ceci eſt un renouvellement d'union.

LA VEUVE

Oui, une eſpece de ſecond mariage.

GUSMAND

Un mariage poſthume.

L'INTENDANT

En renouvellant mon amour, je veux renouveler auſſi les petites précautions, qui vous aſſurent mon bien après ma mort.

LA VEUVE

Je ſouhaite que vous me ſurviviez, pour jouir du mien.

L'INTENDANT

Afin de n'avoir plus autour de moi per-

ſonne qui puiſſe eſperer ma ſucceſſion à votre préjudice, j'ai reſolu d'envoyer mon neveu aux Indes.

LA VEUVE, *avec ſurpriſe & aigreur.*

Et moi, je marie ma niece à cent lieues d'ici.

L'INTENDANT

Vous me dites cela avec un peu d'aigreur! c'eſt innocemment que je vous parle d'éloigner mon neveu.

LA VEUVE

Moi je n'entens point fineſſe en eloignant Thereſe.

SCENE VI

GUSMAND, L'INTENDANT, LA SUIVANTE, LA VEUVE, FROSINE

LA SUIVANTE

Voici madame la comteſſe qui vient ſe réjouir, nous allons chanter & danſer toute la nuit, & ce n'eſt pas trop pour trois mariages que je vois ſur le tapis. Proviſions de nôces, comme vous voyez.

L'INTENDANT

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que ces trois mariages ?

LA SUIVANTE

Le vôtre premierement : car madame la comteſſe regarde cela comme un mariage tout neuf.

LA VEUVE

Elle a raiſon.

L'INTENDANT

Et les deux autres ?

LA SUIVANTE

Ne les ſçavez-vous pas ? la plaiſanterie qu'on vous a faite, n'étoit-ce pas pour tirer de votre bourſe de quoi marier votre neveu en Gaſcogne ? Et vous, madame, vous avez bien compris que l'argent qu'on vous demandoit c'étoit pour marier votre niece en baſſe-Normandie; comme vous n'avez rien voulu donner, madame la comteſſe fait ces deux mariages à ſes dépens.

LA VEUVE, *bas à Froſine.*

Dorante en Gaſcogne !

FROSINE

Faites bonne contenance ; la vertu...

L'INTENDANT, *à Gusmand.*

Therese en basse-Normandie !

GUSMAND

Taisez-vous, monsieur; la dissimulation...

SCENE VII

L'INTENDANT, LA SUIVANTE, THERESE, LA COMTESSE, DORANTE, LA SUISSESSE, LA VEUVE, FROSINE.

LA COMTESSE

Je viens prendre part à la joye que vous avez de vous revoir; prenez part aussi aux deux mariages que je fais. Allons, réjouissons-nous.

On danse.

LA SUISSESSE

Rien n'est si gai que la tristesse
Ou d'une fille, ou d'une niéce,
Qui, pour suivre un mari, va quitter ses parens;
Son cœur sensible à la tendresse,
Le fait pleurer & rire en même temps.

LA SUIVANTE *à Therefe.*

C'eft grand dommage
D'envoyer aux Normands une fille fi fage;
Car fille fage apparemment
Sera fidele en mariage,
Et femme fi fidele avec mari Normand,
C'eft grand dommage.

LA COMTESSE

Sufpendez vos chanfons pour un moment. Je crois m'appercevoir qu'au lieu de vous réjoüir, ceci vous attrifte, il y a quelque chofe là que je ne comprens point; quand je marie à mes dépens un neveu qui vous déplaît afin de l'éloigner de vous...

L'INTENDANT

Eloignez-le, madame, c'eft ce que je fouhaite.

LA COMTESSE

Et quand je vous débaraffe de votre niéce...

LA VEUVE

Vous me faites plaifir, madame.

LA COMTESSE

Votre niéce partira demain pour la baffe-Normandie.

LA VEUVE

J'y consens, mais...

LA COMTESSE

Et votre neveu pour la Gascogne...

L'INTENDANT

C'est ce que je souhaite, mais...

LA COMTESSE

Pourquoi donc êtes-vous fâchés tous deux de ce que je vous contente tous deux ?

FROSINE

Madame voudroit bien qu'on n'éloignât point... sa niéce unique.

GUSMAND

Monsieur voudroit bien voir toûjours auprès de lui... son cher neveu.

LA COMTESSE

Je ne croyois pas que vous les aimassiez tant ; votre tendresse pour eux me feroit venir une idée, ce seroit de les garder dans ma maison & de les marier ensemble, si vous y consentez.

GUSMAND *bas à l'intendant.*

Ce mariage fera enrager votre femme, & Therefe reftera auprès de vous.

FROSINE *bas à la veuve.*

Ce mariage punira votre mari, & vous verrez toûjours Dorante.

LA COMTESSE

Vous hefitez encore à cette feconde propofition, cela me feroit foupçonner que...

LA VEUVE

Point du tout, madame.

L'INTENDANT

Vous vous trompez.

LA COMTESSE

Qui peut donc vous arrêter ?

LA VEUVE

Madame, c'eft qu'ayant deftiné mon bien à un époux que j'aime...

L'INTENDANT

Oüi, madame, & je veux garder auffi tout le mien à mon époufe.

LA COMTESSE

Ah ! je ſuis ravie de m'être trompée dans mes ſoupçons ; puiſque je vois le ſeul point qui vous arrête, je ne vous demande rien pour eux, vous heriterez l'un de l'autre ; mais ils heriteront du dernier vivant, & vous leur aſſurerez tous vos biens.

DORANTE

Madame, empêchez qu'on ne m'éloigne.

THERESE

Monſieur, ſouffrirez-vous qu'on me marie en province ?

L'INTENDANT

Ce qui me détermine, c'eſt la peur de... de déplaire à ma femme.

LA VEUVE

La crainte que j'ai de... de fâcher mon mari.

LA COMTESSE

C'eſt donc un mariage fait ; donnez-vous la main.

GUSMAND

Un ſi joli mariage meriteroit un divertiſſement complet; mais nous n'avons dans ce château ni muſiciens, ni danſeurs, & il nous eſt défendu d'en prendre en ville; contentez-vous donc d'une petite danſe, que je vous donnerai tantôt. Nous allons la repeter en votre preſence.

On danſe.

LA SUIVANTE *à Thereſe.*

L'excès de votre enjoüement
Chagrine votre amant.
L'excès de ſa tendreſſe
Vous bleſſe :
L'hymen va vous guérir, l'hymen en moins d'un jour
Sçait corriger l'excès d'enjoüement & d'amour.

LA SUISSESSE

Quand un galand bien fait, de bonne mine,
Me conte ſleurette, croit-on
Que j'en ſois chagrine ?
Non, non, non; ma foi, non :
Je voudrois même en quelque ſorte
Recompenſer ſon joli jargon ;
Mais ma vertu n'entend non plus raiſon.
Qu'un Suiſſe qui garde ſa porte.

GUSMAND

Puiſque nous manquons de muſiciens, je vais chanter moi ſeul une eſpece d'Opera en racourci.

La la la la : je vais chanter, la la la la,
Mon Opera, la la la.
Donnez-moi le ton. Je n'y ſuis pas.
Trop haut, trop bas.
Ha! ha!
M'y voilà.
D'abord une ouverture,
La, la, la, d'une beauté,
D'une gravité.
Chant naturel, d'après nature.
La repriſe eſt d'un goût
Fantaſque & bizarre, ta ri ta tou.
Voici la piece ; écoutez juſqu'au bout.
Une ritournelle tendre,
Vous prépare au recit que vous allez entendre.

La lire,
La, la ri ta ri ta tire,
La li ta ra,
Et cætera.
J'admire
La ſcience
De mes chœurs
Et la magnificence

De mes clameurs.
Quelles horreurs!
Des fureurs!
Ce qui m'étonne,
C'eſt ma chaconne :
Où puis-je prendre un feu ſi beau!
Ma paſſacaille eſt encore un morceau;
Hon. je m'égare
En becare,
Rentrons vîte en bemol, pour chanter mon rondeau.
Duo, trio, ſourdine, écho,
Echo, écho, écho.
Pour ma gigue, elle n'eſt pas ſi belle,
Mais elle eſt nouvelle.
Voici le beau;
Mais il n'eſt pas nouveau,
C'eſt un tombeau.
Je deſcends aux enfers,
De là je monte aux cieux, &, parcourant les airs.
Je dors; & mon ſommeil eſt un enchantement.
Je fais le tout en badinant;
Mais la ſaillie
Et l'effort d'un grand genie,
C'eſt mon petit menuet & ma loure,
Loure,
Et mon rigodon,
Diguedon.
Dans mes chanſonnettes,
De tendres ſornettes
Charment les grands cœurs.
On y voit des chaînes ſi belles,
Des nouvelles ardeurs,
Et des ardeurs nouvelles.

J'ai mis par tout des coulez, murmurez,
Des regnez,
Courez, volez,
Des triomphes, victoires & gloires immortelles.
Que vous dirais-je enfin; tous les traits les plus beau[x]
Des Opera nouveaux.



LA COQUETTE
DE VILLAGE

OU

LE LOT SUPOSÉ

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la premiere fois le 27 may 1715



PRÉFACE DE L'AUTEUR

Depuis que l'on joüe le Lot Supofé, je me fuis attaché à fçavoir au vrai les difcours qu'on en tient dans le monde ; en voici quelques-uns des plus marquez.

Le premier, qui par bonheur eft affez général, c'eft celui-ci : *Cette comédie m'a plû, m'a réjoüi;* c'eft ce témoignagne qui prouve la réuffite de ma piece ; il met la critique en défaut, il abrege la differtation.

Par les autres difcours qui font plus variez, j'ai connu le fort & le foible de mon ouvrage, & le caractere de mes juges. Une décifion trop favorable me fera reconnoître un ami zélé, s'il dit : *La piece eft bonne, mais il y a des défauts.* Au contraire, *la piece ne vaut rien*, dit un autre, *mais il y a d'affez jolies choses.*

Je vous entens; vous faites enfuite l'éloge de *quelque faillie brillante*, je vous reconnois, vous êtes auteur, monfieur *Vadius.*

J'apperçois dans les Tuileries un docte cen-

ſeur ; il eſt de la clique d'*Ariſtophane,* il a l'air ennuyé & dégoûté, car il ſort de ma comédie : il me voit, il prend un autre viſage, & me dit gracieuſement : *Je vous félicite, il y a de l'eſprit dans tout ce que vous faites.* Je vous connois, maſque ; vous me vendez cher cet eſprit-là, quand vous faites mon éloge à d'autres qu'à moi.

Il y en a qui n'ont ni entêtement, ni fiel ; mais avant que de ſe déclarer, ils veulent ſçavoir à qui ils ont à faire. Parmi ceux-là, voici la déciſion regnante : *J'ai vû la piece, il y a du bon & du mauvais.* Quelqu'un ſe déchaîne-t-il contre tout l'ouvrage, celui-ci devient ſon écho, il blâme tout auſſi ; le mauvais aneantit le bon, elle eſt toute déteſtable. Vient-il un homme qui en eſt charmé, le même écho ſe tourne à bien ; c'eſt ce que je vous diſois, conclut-il, la piece eſt excellente!

Ces cameleons de critique ne hazardent pas beaucoup ; mais voici un juge important qui riſque encore moins, c'eſt un cenſeur muet. Le ſomme-t-on de détailler ſon jugement ſur le fond du poëme, ſur l'action, les ſituations, les caracteres ; un ſourire dédaigneux condamne tout cela, mais à jeu ſûr ; car dès qu'il a hauſſé les épaules, & qu'il vous a tourné le dos, ſa cenſure eſt ſans replique.

Je garde pour une autre occaſion la critique

des *Critiqueurs,* cela nous meneroit trop loin dans la petite préface d'une petite piece ; *car au fonds, une piece en trois actes n'eſt qu'une petite piece,* diſent avec mépris quelques autres, qui, pour tout éloge d'une piece en cinq actes, m'en demanderoient une en huit.

On m'accuſera peut-être d'avoir fait paſſer en revûë ces critiques ſuſpectes, pour inſinuer que les autres approuvent ma comedie. Je me défendrois mal de cette accuſation, c'eſt plûtôt fait d'avoüer que je ſerois homme à dire moi-même de ma piece une partie du bien que mes amis en diſent. C'eſt trop de vanité! s'écriera quelqu'un. J'en conviens; la vanité ſied mal à un auteur, mais elle ne laiſſe pas de m'être utile dans un ſiècle où la malignité des cenſeurs iroit juſqu'à convenir avec moi que mon poëme ne vaut rien, ſi j'étois aſſez modeſte pour le dire : à Dieu ne plaiſe, je n'outrerai point la modeſtie; mais auſſi je borne ma vanité à l'unique eſpece de loüange qu'un auteur peut & doit même ſe donner, qui eſt de ſçavoir les regles de ſon art. Il ſeroit ridicule, par exemple, à un architecte, de dire, par modeſtie, qu'il ne ſçait pas les regles de l'architecture ; ce ſeroit dire qu'il eſt un ſot, car il doit ſçavoir ſon métier.

Plus ſot encore ſeroit celui qui diroit : J'ai

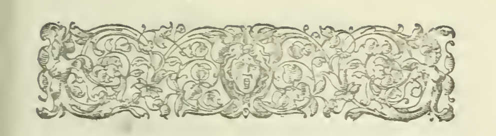
du génie, j'ai du goût, j'ai le don des graces; ainſi, mon architecture doit vous plaire. On ne ſçauroit prouver qu'on doit plaire, & ſe vanter de ce qu'on ne peut prouver, c'eſt ſotiſe; mais à l'égard des regles, la diſpute étant fondée entre l'architecte & le critique, le ſot feroit celui des deux qui prouveroit mal la régularité ou l'irrégularité de l'édifice.

Ce que je dis-là de l'architecture ſe peut appliquer aux ouvrages de théâtre; ils ont cela de commun avec les grands édifices, que le plus parfait ne laiſſe pas d'avoir quantité de defauts; ainſi, la critique a toûjours beau jeu contre un poëme comique, qui a des difficultez infinies, & dont la plûpart ſont inſurmontables; c'eſt ce que je ferai voir dans un traité de la comédie, que j'eſpere donner bien-tôt au public.

LA COQUETTE
DE VILLAGE
OU
LE LOT SUPOSÉ

ACTEURS

LE BARON, *ſeigneur du château.*
LA VEUVE, *voiſine du baron.*
ARGAN, *voiſin du baron.*
GIRARD, *receveur du village.*
LUCAS, *fermier du baron.*
LISETTE, *fille du fermier.*



LA COQUETTE DE VILLAGE OU LE LOT SUPOSÉ

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE

GIRARD, LA VEUVE

GIRARD *tient deux lettres, & lit le deſſus d'une des deux.*

De Paris. A monſieur le baron du hameau.
Gardons-lui cette lettre ; il n'eſt pas au château.
(Il met dans ſa poche la lettre du baron, & ouvre l'autre.)
Et l'autre à moi, Girard. J'oſe bien me promettre
Que la liſte des lots me vient dans cette lettre.

Juftement : mon coufin, imprimeur à Paris,
Favorife par-là le parti que j'ai pris.
L'amour qui m'a guidé dans cette fourberie,
Fera qu'à la faveur de cette loterie
Et de vous, j'obtiendrai la fille de Lucas.

LA VEUVE

J'attens monfieur Argan, pourquoi ne vient-il pas ?

GIRARD *lit la lettre.*

De Paris. Mon cher coufin, avant que d'avoir diftribué les liftes que j'imprime pour la grande loterie, je vous envoye deux liftes fauffes & faites exprès, où j'ai mis en gros caracteres : le gros lot pour Lucas, cent mille francs, *avec la devife & le numero; c'eft ce que vous m'avez demandé pour plaifanter dans votre village, en faifant croire à votre émule, le fermier Lucas, qu'il a le gros lot de cent mille francs.*

Avec ceci, j'efpere obtenir ma Lifette.
Lucas, par ce gros lot, croyant fortune faite,
Des fermes du pays me cedera les baux :
Il eft homme à donner dans de pareils panaux.
Au fond, c'eft pour fon bien; je vous ai fait comprendre
Que cela l'obligeant à me faire fon gendre,
Il y gagnera. Mais, qui vous fait tant rêver ?

LA VEUVE

C'eft que monfieur Argan me doit venir trouver.

GIRARD

Bientôt dans le château ce voifin va fe rendre.

LA VEUVE

J'ai de l'impatience.

GIRARD

Eh ! devez-vous en prendre ?
Vous ne vous piquez pas de l'aimer tendrement ;
C'eſt un vieux épouſeur qu'on attend froidement.

LA VEUVE

Tais-toi, Girard, tais-toi ; tu ſçais que je l'eſtime.

GIRARD

Croire vieux un vieillard, ce n'eſt pas un grand crime ;
Je l'honore de plus, étant ſon receveur ;
La recette eſt petite, & pour vous, de bon cœur,
Je voudrois lui payer cent mille écus de rente.

LA VEUVE

Ce feroit trop pour moi, demoiſelle ſuivante,
Car c'étoit mon état quand j'étois à Paris,
Mais ici j'ai de plus un grade que j'ai pris
Avec feu mon mari, doyen de ce baillage.
C'eſt ainſi que je vins m'annoblir au village ;
Bonne nobleſſe au fond, & qui vaut prix pour prix
Celle que du village on va prendre à Paris.

GIRARD

Reparlons de Liſette & reprenons querelle :
Se peut-il qu'ayant pris tant d'empire ſur elle,

Par droit de voiſinage & droit de parenté,
Au lieu de *l'affagir* par votre autorité,
Vous travailliez encore à la rendre coquette ?

LA VEUVE

Langage de Paris ; c'eſt la rendre parfaite.

GIRARD

Belle perfection ! helas ! bien mal lui prit
Quand vous vintes ici lui rafiner l'eſprit,
Et lui rendre le cœur plus faux & plus ſuperbe.

LA VEUVE

A neuf ans, elle étoit déjà coquette en herbe ;
Je n'ai fait que tourner ſon naturel en bien,
Afin que ſa beauté ne tournât pas à rien,
Qu'elle lui profitât par un bon mariage.
Je veux que Liſette ait le moyen d'être ſage.
Elle a pour la fortune un naturel exquis,
J'ai joint à ſes talens tout ce que j'ai d'acquis.

GIRARD

Tant de perfections en ont fait un prodige,
Mais en coquetterie.

LA VEUVE

Eh ! c'eſt tant mieux, te dis-je.
C'eſt ce qui fait valoir l'eſprit & la beauté ;
Nous avons là deſſus tant de fois diſputé.
Par coquette, j'entens une fille très ſage,

Qui du foible d'autrui fçait tirer avantage,
Qui toûjours de fang froid, au milieu du danger,
Profite du moment qu'elle a fçû ménager,
Et fauve fa raifon, où nous perdons la nôtre.
Une coquette fage eft plus fage qu'une autre,
Puifqu'étant expofée elle a plus combattu.
On ne le peut nier; la plus forte vertu
C'eft celle qui foutient l'épreuve la plus rude.
La coquette a des droits bien plus beaux que la prude:
Le beau droit, que celui de faire des heureux!
Une prude en fa vie époufe un homme, ou deux;
Mais l'habile coquette, en n'époufant perfonne,
Flate, fait efpérer, promet, jamais ne donne,
Et laiffant à chacun l'amour & fes defirs,
Par fa fageffe enfin fait durer les plaifirs.

GIRARD

Lifette, à mon avis, fait trop durer ma peine;
J'ai beau m'en plaindre au pere; helas! ma plainte eft vaine.
Il me méprife.

LA VEUVE

Oüi, car tu fors de ton état;
Tu brigues ma parente, & tu n'es qu'un pied plat.

GIRARD

Et très-plat, d'accord; mais c'eft fans fe méconnoître.
Dois-je à Lucas refpect? il m'en devroit peut-être;
Mais, non; chacun de nous prime fur fon palier.
Et qu'un receveur foit le gendre d'un fermier,
C'eft le droit du jeu.

LA VEUVE

Bon ! c'eſt le vieux jeu, ſans doute ?
Je vois avec regret ton projet en déroute ;
Liſette ſe repent d'avoir eu des égards,
Et n'en veut plus, dit-elle, avoir pour des Girards ;
Enfin, le pere fier, & la fille cruelle,
Trouvent que ta fortune eſt encor trop nouvelle ;
Tu dois en tout pays trouver des cœurs ingrats :
Maltotier de village, encor dans les regrats :
Mais pendant quelque tems, agiote, grapille,
Contrôle, taille, rogne, en plain pille & repille ;
A force d'enquaiſſer, de compter, d'eſcompter,
Tu pourras parvenir à te faire écouter.

GIRARD

Mon amour aujourd'huy vous paroît temeraire ;
Vous blâmez mon projet, oüais quel eſt ce myſtere ?
J'ai, depuis près d'un mois, rôdé, tourné, couru ;
En mon abſence, helas ! qu'eſt-il donc ſurvenu ?
J'ouvre les yeux enfin. Lucas vient, je vous laiſſe.
Juſqu'au revoir, madame.

LA VEUVE

Allons à ce qui preſſe.

SCENE II

LA VEUVE, LUCAS

LUCAS

O Forteune, ô forteune, eſt-c' baintôt que j't'aurai?
Tu t'enfuis toûjours d'moi, quand eſt-c'que j't'atraperai?

LA VEUVE

Toûjours fortune en tête?

LUCAS

Oüi; c'eſt qu'a m'fait envie.
Je ſis ſi las, ſi las, de labourer ma vie!
Labourer pour ſtici, labourer pour ſtila!
J'ai labouré trente ans; après trente ans, me vla.
Labourer pour autrui, c'eſt un ptit labourage.
Faut labourer pour ſoi, c'eſt ça qui donn' courage.
Pour égaliſer tout, faudroit-il pas, morgoi,
Que les autre' à leur tour labouriſſent pour moi?

LA VEUVE

Lucas voudroit d'abord monter ſur le pinacle.

LUCAS

Tout d'un coup, oüi, m'trouver tout vnu comme un miracle.
J'ai l'principal pour ça, piſque j'ſis hazardeux:
C'eſt pu d'à moiqué fait, il n'faut pu qu'être heureux.

A quite ou double auſſi j'ai joüé, car ça m'ennuye,
J'ai quarante billets à cette loterie.

LA VEUVE

C'eſt placer de l'argent très-prudemment.

LUCAS

Oüi da.
Car j'aime les gros lots, j'frai ma forteun' par-là.

LA VEUVE

Vous la ferez bientôt, Lucas, par votre fille,
Et l'amour du baron augmente.

LUCAS

Il en petille,
Mais ma fill' n'aura pas l'adreſſe de l'épouſer.

LA VEUVE

Elle eſt maligne & fine.

LUCAS

A cmence à s'éguiſer.

LA VEUVE

Et le baron, qui n'eſt qu'un baron de village,
N'a pas, comme tu ſçais, grand eſprit en partage.

SCENE III

LA VEUVE, LUCAS, LISETTE

LUCAS

N'FAUT pas dir' c'eſt un ſot, car tout l'mond' el'ſçait bien :
Mais Liſett' nous écoute. Eh vien, ma fille, eh vien.
Madame m'diſoit là, q'ton eſprit la contente,
A dit q'tes ſi ſubtile, a dit q'tes ſi ſçavante...

LISETTE

Mon pere, je ne ſçais que ce qu'elle m'apprend.

LUCAS

Tant pis, ma fill', tant pis. Car quand la terr'ne rend
Pas pu que c'que j'y ſ'mons ; ça n'vaut pas la culture.

LA VEUVE

Vous avez aujourd'hui joint un peu de parure
A la ſimplicité de ce champêtre habit.

LISETTE

C'eſt pour plaire au baron comme vous m'avez dit.
Je m'en ſuis fait aimer, je ſuis obéiſſante,
Et je voudrois, afin que vous fuſſiez contente,
Qu'il m'épouſât bien vîte. Ainſi c'eſt pour cela,
Que j'ai pris aujourd'hui cette parure-là.

LA VEUVE

Vous l'avez fait aimer, c'eſt déjà quelque choſe :
Mais pour faire épouſer il faut doubler la doze
De regards, de ſoupirs, de petites façons ;
Mettez en œuvre enfin mes dernieres leçons.
Par de ſimples appas, d'abord tâchons de plaire,
Peu d'affectation, baiſſer les yeux, ſe taire,
Paroître embarraſſée ; un homme de ſang froid
Voyant trop minauder en croit moins qu'il n'en voit.
Il ſoupçonne, examine, & reconnoît la feinte ;
Mais quand la dupe eſt priſe, affectez tout ſans crainte ;
Les traits les plus groſſiers de l'affectation
Loin de le rebuter charment ſa paſſion,
Et l'art eſt pris par lui pour la belle nature.

LUCAS

Je n'comprens qu'à moitié vot' bell' prédicature ;
Faut que c' qu'on dit ſoit bau, car vous m'ébahiſſez.

LA VEUVE

Liſette m'entend bien.

LISETTE

Pas tant que vous penſez :
Vous m'avez bien appris, me parlant de ces mines,
Que celles qui les font, ſont des femmes bien fines ;
Mais moi, qui ne ſuis pas fine comme elles ſont,
Je ne pourrois jamais faire comme elles font.

LA VEUVE

Ah ! que vous irez loin ; vous ſçavez plaire & feindre.

LISETTE

Vous vous trompez; en rien je ne puis me contraindre.
Si je plais au baron, fans feindre je lui plais;
S'il le falloit le tromper, je ne pourrois jamais.
Quand je veux dire un mot, contraire à ma penfée,
On le voit à mon air, je fuis embarraffée.

LA VEUVE

Si le baron pouvoit, par un tendre retour,
Reparler du contrat qu'il promit l'autre jour;
Il eft journalier, quinteux dans fa tendreffe,
On penfa profiter de fon jour de foibleffe.
Vous a-t-il aujourd'huy repromis?

LISETTE

Helas! non.

LA VEUVE

Il aura réfléchi; c'eft fon jour de raifon,
Son bon jour: mais l'accès pourra bien lui reprendre;
Pour le faire figner, c'eft ce qu'il faut attendre.
Si quelque chofe peut hâter cet heureux jour,
C'eft la feinte; feignez un violent amour.

LISETTE

Helas! je feindrois mal.

LA VEUVE

C'a, je fuis inquiette.
Je veux me marier auffi-bien que Lifette.

Monfieur Argan m'occupe, & je vais voir chez lui,
Si, comme il m'a promis, il termine aujourd'hui.

SCENE IV

LUCAS, LISETTE

LUCAS

Faut feindre, a dit la veuve, & toi t'as la fotife
De n'fçavoir pas encore ben feindre d'la feintife.
Tu dis trop c'que tu penfe. & c'eft un défaut qu'çà;
Faut avoir la vartu d'mentir par-ci par-là.
Tu n'l'as guer', ça m'fâche.

LISETTE

Oh! confolez-vous, mon pere.
Si je fuis fotte encor, je ne le fuis plus guere.
Je fçai feindre bien mieux que la veuve ne croit,
J'ai de la rufe encor, bien plus qu'elle n'en voit;
Si je lui dis toujours que je fuis innocente,
Que malgré ses leçons je fuis une ignorante,
C'eft tout exprès, afin qu'elle fe fie à moi.

LUCAS

Oh! tu fais ben c' qu'a t' dit, & je ne m' plains pu d' toi.

LISETTE

Vous allez voir comment je veux faire fortune.

LUCAS

La forteun' c'eſt not' maître.

LISETTE

Il eſt vrai, c'en eſt une ;
Mais s'il m'alloit manquer.

LUCAS

Ha, ha, j'voi ben qu' tu veux,
Afin qu'un n' te manque pas, en avoir putôt deux.

LISETTE

Oũi, tout au moins, mon pere, & c'eſt à quoi je tâche :
Mais l'autre a moins de bien, c'eſt là ce qui me fâche.
Pour monſieur le baron, voici ce que je crains.
Quoique la veuve diſe : ah ! j'ai bien des chagrins !
Des diſcours, qu'il me tient, je ne ſuis point contente ;
Je l'ai tant fait parler en faiſant l'innocente...
Non, pour le mariage il n'entend point raiſon ;
Il dit qu'il veut reſter encore dix ans garçon.

LUCAS

Reſter garçon encor, garçon ! oh ! oh ! queux drille !
Il voudroit t'épouſer ! q' tu reſtiſſe auſſi fille !

LISETTE

A l'entendre parler, les amours d'un ſeigneur,
Aux filles comme moi, font encor trop d'honneur.

LUCAS

Non, non, d'ces ſigneurs-là, l'amour ſans épouſaille
Ote aux filles toujours pu d'honneur qui n'en baille.

LISETTE

L'un a beaucoup de bien, mais il me trompera;
L'autre n'en a pas tant, mais il m'épouſera.

LUCAS

L'autre amoureux, c'eſt donc monſieur Girard peut-être

LISETTE

Fi!

LUCAS

Je l'y dirai donc: fi! drès qu' j' le verrai paroître?
Je l' chaſſerai.

LISETTE

Le chaſſer? ah! gardez-vous en bien.
Laiſſez-le être amoureux, cela ne gâte rien;
Si les autres manquoient & lui qu'il fit fortune,
Que ſçait-on?

LUCAS

C'eſt ben dit; en vla donc tras pour une?
Mais qu'eſt donc c' nouveau-la q' tu dis qu'eſt l' pu certain

LISETTE

S'il m'épouſe, la veuve aura bien du chagrin.

LUCAS

Diantre!

LISETTE

J'empêcherai par-là ſon avantage.

LUCAS

Morgué!

LISETTE

Car je romprai par-là ſon mariage.

LUCAS

Tatigué!

LISETTE

Ce qui va bien plus vous étonner,
Par-là j'aurai les biens qu'on vouloit lui donner :
J'épouſe ſon amant.

LUCAS, *s'écriant.*

Ah! jarni ventre bille!
Tu la ruine, ell' qui t'aim' comme ſi t'étois ſa fille.

LISETTE

Puis-je faire autrement ? j'avois dit non d'abord,
Et j'aurois bien voulu ne lui point faire tort;
Mais elle m'a donné mes leçons de fortune,
Qu'il faut bien profiter de ma jeuneſſe ; & d'une.
L'autre leçon qu'encor hier elle me fit ;

C'eſt que l'on doit aimer d'abord pour ſon profit.
J'aime la veuve, mais...

LUCAS

Mais, t'aim' plu c' qui profite.
Ces leçons-là, c'eſt ſa faute, a n'a que c' qu'a mérite.

LISETTE

J'en ſuis au déſespoir; au fond, j'ai le cœur bon.
J'aimerois mieux pour elle épouſer le baron.

LUCAS

Oũi, car il eſt pu riche, & tu gagnerois au change;
En cas des tras amans, v'la c'ment l'trio s'arrange.
L'baron vaut mieux qu'Argan, il a ſix fois pu d'bien.
Argan vaut mieux qu'Girard; Girard vaut mieux qu

LISETTE

C'eſt comme rien, oũi; mais à l'égard des deux autres,
Il faut tenir ſecrets mes deſſeins & les vôtres.

LUCAS

Faut bien du s'gret, oũi, car d'ces deux bons épouſeux,
Gni'en auroit pu pas un, s'ils ſçavoient qu'ils ſont deux.

LISETTE

Monſieur le baron rentre.

LUCAS

Oũi, ç'à j'm'en vas donc faire
C'que tu m'as dit.

LISETTE

Feignez d'être bien en colere.
Il faut voir s'il m'époufe.

SCENE V

LUCAS, LISETTE, LE BARON

LUCAS *à Lifette.*

Oh, c'eft l'définitif.
Il t'époul'ra morgué, car le v'la tout penfif.

LE BARON, *à part.*

Lucas veut me quitter ! ouf, cela m'inquiete :
Pourrai-je me réfoudre à ne plus voir Lifette ?

LISETTE, *bas à fon pere.*

Criez bien fort, & puis fortez fans lui parler.

LUCAS

Oüi, j'veux quitter not'maître, & j'm'en vas m'en aller.

LISETTE

Eh, ne le quittez pas.

LUCAS

J'ly ai dit, je n'fis point traître.
J'ly ai dit tantôt, j'm'en vas.

LISETTE

Quitter un fi bon maître

LUCAS

Auffi ben te v'la grande, & c'eft eun' cruauté ;
Dans un villag' tu pars ton tems & ta biauté :
A Paris en mariage on vend mieux fa jeuneffe;
Oüi, j't'enmene à Paris, & drès demain, car ça preffe.
Tanquia qu'un vartigo m'a fàché tout-à-fait,
Et j'n'entends pu raifon, drès qu'j'ai là mon toupet.
(*Enfonçant fon chapeau dans fa tête & paffant devant le baron.*)
J'fis fâché de l'quitter, mais morgué j'm'en confole

SCENE VI

LISETTE, LE BARON

LE BARON

Il m'a tantôt brufqué fur un fujet frivole;
Eft-il devenu fou ? que peut-il donc vouloir ?

LISETTE *tire fon mouchoir.*

Je ne vous verrai plus, j'en fuis au defefpoir.

LE BARON

Toujours ſur la fortune il a quelque chimere.

LISETTE

Il a tort... car, monſieur, je vois ce qu'il eſpere.

LE BARON

Il voudroit tout d'un coup devenir grand ſeigneur.

LISETTE *regardant tendrement le baron.*

Oüi; me voir grande dame, & c'eſt là mon malheur.
Il s'imagine... mais... c'eſt ce qui ne peut être,
La fille d'un fermier n'eſt pas tant que ſon maître.

LE BARON

Vous ſerez avec moi comme mon propre enfant.

LISETTE

Oh! que ce n'eſt pas là, monſieur, ce qu'il entend.

LE BARON

Il veut me payer moins de la ferme je penſe?

LISETTE

Il veut bien autre choſe.

LE BARON

Oüi, quelque recompenſe?

LISETTE *commençant à pleurer.*

Non, ce n'eſt point cela que vous diſiez un jour;
Là ce jour, que pour moi vous aviez tant d'amour:
Vous vouliez, diſiez-vous, écrire une promeſſe,
Vous ne m'aimez plus tant.
(*Elle pleure.*)

LE BARON

Ce jour-là ma tendreſſe
Etoit comme aujourd'hui, pour vous pleine d'égards,
Je vous aime, Liſette.

LISETTE

Et ſi pourtant je pars.

LE BARON

De mon amour enfin vous aurez un ſûr gage.
Un contrat...

LISETTE *ſuſpendant ſes pleurs.*

Aujourd'hui?

LE BARON

Contrat de mariage.
Il eſt écrit déjà, j'ai fait le premier pas;
Signer, c'eſt le ſecond.

LISETTE

Vous ne ſignerez pas!

LE BARON

Je fignerai.

LISETTE

Mais quand ? car mon pere m'emmene.
Il eft fi méfiant !

LE BARON

Ma parole eft certaine.

LISETTE

Je vous crois ; mais mon pere...

LE BARON

Oüi, je vous fais ferment.

LISETTE *pleurant.*

Ne jurez pas pour moi, je vous croi bonnement:
Mais mon pere...

LE BARON

Je vais l'apaifer, je vous jure.

LISETTE *pleurant & l'arrêtant par le bras.*

Non, il va m'emmener, c'eft de quoi je fuis fûre.

LE BARON

Non, non. Je me fais fort de retenir Lucas.

LISETTE

C'eft moi qui veut partir, car vous ne m'aimez pas

SCENE VII

LISETTE

Non, ce n'eſt qu'un trompeur, qui me croit innocente.
Il faut prendre au plûtôt l'amant de ma parente;
Il n'a guere de bien; c'étoit mon pis aller:
Mais il vient du jardin encor me reparler.
Continuons; j'ai fait la naïve & la tendre,
Faiſons la rêveuſe.

SCENE VIII

LISETTE, ARGAN

ARGAN

Oui, Liſette va ſe rendre.
Qu'elle eſt belle en rêvant! que de charmes je voi!
Elle ſoupire!... Bon, je ſens que c'eſt pour moi.
A quoi rêvez-vous?

LISETTE

Ah! vous m'avez bien ſurpriſe.
Je rêvois... que je viens d'avoir trop de franchiſe,
Tout à l'heure au jardin...

ARGAN

C'eſt ce qui m'a charmé :
Vous m'avez preſque dit, non que je ſuis aimé,
Mais que vous m'aimerez bientôt.

LISETTE

Je ſuis confuſe
De ce que vous penſez, je vous demande excuſe ;
Vous aimer, ce ſeroit vous manquer de reſpect.

ARGAN

Manquez-en, je le veux ; l'amour trop circonſpect
N'obtient rien.

LISETTE

Mais je n oſe en dire davantage ;
Encouragez-moi donc !

ARGAN

Pour vous donner courage,
Je fais un contrat, mais comblez donc mes deſirs !

SCENE IX

ARGAN, LISETTE, LA VEUVE, *qui écoute.*

ARGAN

Accompagnez d'un mot, vos regards, vos ſoupirs.
Ce mot, c'eſt le grand mot ; dites-moi : je vous aime

LISETTE

Je vous l'ai dit cent fois, mille fois en moi-même.

ARGAN

En vous-même ?

LISETTE

Hélas! oüi.

ARGAN

Quelle naïveté!

LISETTE

Pourquoi vous le cacher, ſi c'eſt la vérité ?

ARGAN

Voilà l'amour, voilà la ſincérité pure,
Voilà ce qui s'appelle aimer comme nature :
C'a Liſette, voici le parti que j'ai pris :
Je veux vous emmener en ſecret à Paris,
Car d'abord en ſecret ici je vous épouſe :
Cachons tout à la veuve, elle en ſeroit jalouſe :
Je vous épouſerai ſans qu'elle en ſçache rien,
Au lieu d'elle, en un mot, vous aurez tout mon bien.

LISETTE

Ah! je ne veux que vous, rien que votre perſonne;
Donnez-lui votre bien.

ARGAN

Mais ſi je le lui donne,
Nous deux & nos enfans, de quoi donc vivrons-nous?

LISETTE

Je n'en veux point pour moi, mais il en faut pour vous.

ARGAN *lui prenant la main.*

Ça ſéparons-nous. Non... demeurez.

LISETTE

Je demeure.

ARGAN

Allez & trouvez-vous vers le bois dans une heure.
(*Il lui baiſe la main.*)
Allez vîte. Attendez, le mariage eſt fait.

LISETTE *appercevant la veuve.*

Ah! tout eſt découvert.
(*Elle ſort.*)

ARGAN

Je ſuis un indiſcret.

SCENE X

LA VEUVE, ARGAN, *interdit.*

LA VEUVE

Qu'ai-je entendu ! j'en fuis muette de furprife.

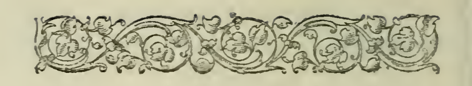
ARGAN

Et moi je fuis muet de honte... par franchife,
Je vais vous avoüer... ce que vous avez vû.
J'ai tort... mon mariage avec vous réfolu
Devoit bien m'empêcher d'en contracter un autre :
Mais comme l'amitié feule faifoit le nôtre,
L'amour eft le plus fort, il fera celui-ci :
Au fond j'ai tort pourtant de vous trahir ainfi
Mais fi vous compreniez combien Lifette m'aime,
Par amitié pour moi vous me diriez vous-même :
Epoufez-la, monfieur, de bon cœur j'y confens.
Quel plaifir, à mon âge, à cinquante & quatre ans,
D'être aimé pour moi-même ; oüi, là, pour ma perfonne
Car elle refufoit mon bien que je lui donne,
N'en voulant que pour moi... Mais j'ai tort doublement
Vous trahir, vous fâcher ! Je devois prudemment
Ne vous jamais parler de Lifette : oüi, madame,
J'ai tort, cent fois tort ; mais elle fera ma femme.
(Il fort.)

LA VEUVE

Je n'en puis revenir, ce coup eſt aſſommant :
J'excuſe Argan au fond, il aime aveuglément ;
Moi, j'ai bien mérité que Liſette me trompe :
Mais, pour ſon mariage, il faut que je le rompe ;
Le bon Argan dût-il jamais ne m'épouſer,
Par amitié tâchons de le déſabuſer.

FIN DU PREMIER ACTE



ACTE II

SCENE PREMIERE

LA VEUVE, GIRARD

GIRARD *tenant à ſa main un paquet de lettres pour le baron.*

Sans lever le cachet, & ſans me compromettre,
De monſieur le baron, j'entr'ouvre ainſi la lettre :
J'y mets l'imprimé faux à la place du vrai.
La main me tremble, car c'eſt-là mon coup d'eſſai
En fauſſeté.

LA VEUVE

Argan épouſeroit Liſette ?

GIRARD

Il n'épouſera point ma charmante coquette,
Ceci lui fera voir... ce que je vous ai dit.

LA VEUVE

Fort bien : mais laiffez-moi digérer mon dépit.
Celui qui m'époufoit, époufe la coquette;
Etoit-ce donc pour lui que j'élevois Lifette ?
Lifette impunement m'aura joüé ce tour ?
Lorfque je l'inftruifois à feindre de l'amour,
J'étois donc le joüet de fon apprentiffage ?
J'ai cru qu'elle n'avoit de malice en partage,
Que ce que j'en femois dans mon inftruction,
Quelque grain feulement pour la perfection.
Je devois par moi-même être bien informée,
Qu'en un cœur feminin la malice femée,
Profite, multiplie, & croît comme chiendent.

GIRARD

En malice Lifette eft fertile, & pourtant
Je l'aime, je l'adore, & j'en ferai ma femme.
Mais, que dis-je ? je dois me fouvenir, madame,
Que vous ne donnez pas *Lifette à des Girards;*
Je dois, ayant pour vous, pour elle, *des égards*,
Moi n'étant qu'un *platpied*, *maltotier de village*,
Lui laiffer époufer votre amant.

LA VEUVE

A fon âge,
Ménager fous mes yeux à la fois trois amans !
Coquettes de Paris, & coquettes des champs,
A quelque jargon près, quelque minauderie,
Ma foi tout eft égal pour la coquetterie.

GIRARD

Vous vouliez la donner à quelque grand ſeigneur ?

LA VEUVE

Ah ! je la donnerois au diable de bon cœur.

GIRARD

Sur lui je vous demande au moins la préférence.

LA VEUVE

Soit : mais acheve-moi du moins la confidence ?

GIRARD

Vous ſçavez tout : Il faut leurer par ce faut lot
Notre baron credule, avare, amoureux, ſot,
Afin qu'à ma Liſette il offre mariage :
Qu'elle accepte & qu'Argan voye qu'elle s'engage.

LA VEUVE

Liſette doit quitter Argan pour le baron.
Le baron eſt plus riche, ainſi le tout eſt bon.

GIRARD

Oüi : mais il ne faut pas que j'y perde Liſette.

LA VEUVE

Qu'Argan ſoit détrompé je ſerai ſatisfaite.

GIRARD

Qu'il la voye à demi mariée au baron.

LA VEUVE

Tout-à-fait s'il le faut.

GIRARD

Tout-à-fait! diable, non.

LA VEUVE

Il vient.

GIRARD

Ma ſeureté, je ſçaurai bien la prendre.

SCENE II

LE BARON, LA VEUVE, GIRARD

GIRARD *préſentant le paquet de lettres au baron.*

Je reviens de la poste, & j'ai l'honneur de rendre
A monſieur, ce qu'il m'a chargé d'en retirer.

SCENE III

LA VEUVE, LE BARON

LE BARON *ouvrant la lettre.*

Voisine, mon amour va me déſeſpérer;
Liſette veut partir.

LA VEUVE

Je lui tiens lieu de mere :
Je vous la garantis, tendre, ſage & ſincere,
Et vous ne connoiſſez que trop ce qu'elle vaut :
Elle veut un contrat, c'eſt-là son ſeul défaut,
Et vous avez celui de n'en vouloir point faire.

LE BARON

Je veux bien l'épouſer, qui vous dit le contraire ?
Mais pour faire un tel pas, le plus tard c'eſt le mieux.
Et je me marierai quand je ſerai plus vieux.

LA VEUVE

Eh, vous l'êtes assez, monſieur, pour une femme.

LE BARON

Je ſuis irréſolu, moi-même je m'en blâme.
Ha, ha ! bon, cette lettre eſt d'un de mes amis,
C'eſt pour la loterie où nous avons tous mis.

LA VEUVE

Elle eſt donc tirée ?

LE BARON

Oüi, juſtement, c'eſt la liſte.

LA VEUVE

Je ſuis ſûre d'un lot ; un phiſionomiſte
A vû, là, ſur mon front, groſſe ſomme d'argent,
Que je dois, m'a-t-il dit, gagner en un instant.

C'eſt un lot, à coup ſûr, que cet inſtant préſage :
C'eſt le gain le plus prompt pour une femme ſage.

LE BARON

Hon, hon... Je ſçais par cœur les rébus de chacun.
Les numéros, les noms ; & je n'en vois pas un.
Liſons... Ah !

LA VEUVE

Qu'avez-vous ?

LE BARON

Ce que je vois m'irrite.

LA VEUVE

Qu'eſt-ce donc ? d'où vous vient cette douleur ſubite ?

LE BARON

Lucas, cent mille francs.

LA VEUVE

Au fermier le gros lot !
Mais, voyons, reliſons ; eſt-ce bien-là ſon mot ?
Lucas...

LE BARON

De mon dépit je ne ſuis pas le maître.

LA VEUVE

Le gros lot à Lucas !... tu nous ruïnes, traitre.

LE BARON

A Lucas le gros lot !

LA VEUVE

Ne te laffes-tu pas,
O fort, injufte fort, d'enrichir des Lucas ?

LE BARON

Je n'en puis revenir, fon bonheur me défole.

LA VEUVE

Mais... réjouïffons-nous, rions.

LE BARON

Etes-vous folle ?

LA VEUVE

Non, nous avions d'abord tous deux l'efprit bouché.
C'eft la furprife.

LE BARON

Hé bien ?

LA VEUVE

Quoi, vous êtes fâché
De ce que le hafard vient d'enrichir Lifette ?
La fortune au contraire en favori vous traite :
Elle vous détermine à vouloir être heureux.

LE BARON

Ha, ha !

LA VEUVE

Pour de l'argent, & fans être amoureux
Aujourd'hui le plus noble époufe des Lifettes.

LE BARON

D'accord : cent mille francs acquitteroient mes dettes :
Ce motif & l'amour feront tout excufer.

LA VEUVE

Oüi, mais dans le moment il faudroit l'époufer
Avant qu'on fçût ce lot ; c'eft la délicateffe
Qu'elle croye devoir tout à votre tendreffe.
De plus, Lucas voudra partager le gros lot :
Mais pendant qu'il l'ignore, il faut brider le fot ;
Qu'il donne par contrat tous fes biens à Lifette,
Biens préfens, à venir.

LE BARON

Oüi : mais, foyez difcrete.
Je dirai que je prens Lifette fans un fou.

LA VEUVE

Le plaifant de ceci, c'eft qu'on vous croira fou.

SCENE IV

LA VEUVE, LE BARON, LISETTE

LE BARON

Ici, Lifette, ici.

LA VEUVE

Votre fortune eft faite.
C'eft moi qui la procure; embraffez-moi, Lifette.

LE BARON

Vos pleurs m'ont attendri, Lifette; je me rends;
Le parti du contrat eft celui que je prends;
Au plus vîte il faudroit avertir le notaire.

LISETTE *à part.*

Voudroient-ils me tromper, car je n'y comprend rien?

SCENE V

LA VEUVE, LE BARON, LISETTE, ARGAN

ARGAN *à part.*

Un éclairciffement ici fera fort bien.

LISETTE *à part.*

Ah! les voilà tous deux. Tout eſt perdu... que faire?

ARGAN *au baron.*

Que m'apprend donc Girard; mais c'eſt votre ordinaire
Et ſouvent ſur l'amour je vous ai vû gaſcon :
Vous croyez être aimé de Liſette, dit-on?

LE BARON

La preuve de cela, c'eſt que j'en fais ma femme.

ARGAN

Girard, en le diſant, ne m'a point troublé l'ame.
Par vos grands biens d'abord vous voulez l'éblouïr :
Mais ſon amour pour moi ne pourra ſe trahir.

LE BARON

Elle n'a point d'amour pour vous, je vous le jure.

ARGAN

C'eſt vous qui vous flattez à tort, je vous aſſure.

LE BARON

Je vous dis qu'elle n'a jamais aimé que moi.

ARGAN

Je ſuis ſûr de ſon cœur et de ſa bonne foi.
(*A Liſette.*)
Décidez entre nous pour finir la diſpute.

LE BARON

Qu'à mes yeux un mépris, un dédain le rebute.
Répétez-le cent fois, vous m'aimez tendrement.

LISETTE

Moi, vous dire cela ? je n'ai garde vraiment.
Monfieur, c'eft par refpect que je vous laiffois dire.
Je croyois que d'abord vous vous vantiez pour rire :
Mais fans vous offenfer, monfieur, je vous dirai
Que je n'ai point d'amour pour vous, ni n'en aurai.

LE BARON

Quoi ? comment ?

LA VEUVE *à part.*

Que dit-elle ? ah, quelle eft ma furprife !

LE BARON

Que dites-vous ?

ARGAN

Faut-il qu'elle vous le redife ?

LE BARON

Quoi, vous ne m'avez pas mille fois répété
Que vous m'aimiez ?

LISETTE

Moi ? non.

ARGAN

Quelle naïveté!

LA VEUVE

Qu'entens-je!

LE BARON

Quoi! vos pleurs, vos soupirs...

LISETTE

Quel mensonge!

ARGAN

Je connois mon voisin: sans doute c'est en songe
Qu'il vous a vûë en pleurs & pousser des soupirs.
A son âge, en dormant, on se fait des plaisirs.

LE BARON

Mais je n'ai pas rêvé que vous vouliez écrire.

LISETTE

C'est mon pere, & madame est là pour vous le dire.

LA VEUVE

J'enrage.

ARGAN

Je connois Lucas ambitieux.
Il préfere vos biens; pour lui vous valez mieux:
Mais d'ailleurs je la crois: au fond quelle apparence

Que Lisette qui dit toûjours ce qu'elle pense,
Vous ait parlé d'amour quand elle m'aime moi ?

LISETTE

Que dites-vous, monsieur ? J'ai crû de bonne foi
Que vous vouliez aussi dire par raillerie
Que je vous aime : mais cette plaisanterie
N'est pas vraye.

ARGAN

Eh! comment ?

LA VEUVE *à part.*

Quel est donc son dessein ?
Rêve-t-elle ? est-ce moi qui rêve?

ARGAN

C'est en vain
Que vous croyez encor le secret nécessaire.
(*Au baron.*)
C'est que de notre amour nous faisions un mystere.
(*A Lisette.*)
Parlez ; je vous permets de parler librement.

LISETTE

Si vous me permettez de parler franchement,
Je ne vous aime point.

LA VEUVE

Là-dessus elle est franche.

ARGAN

Que je fuis indigné !

LE BARON

Parbleu, j'ai ma revanche.

ARGAN

Mais je n'y comprens rien; parlez net, je le veux.
Dites qui vous voulez ménager de nous deux.

LISETTE

Je n'en veux ménager aucun, je vous affure,
Et vous le voyez-bien.

LA VEUVE

C'eft parler fans figure.

LISETTE

Car tenez, j'aime mieux cent fois ma liberté
Que tous vos grands honneurs & votre qualité.
D'un mari grand feigneur je ferois la fervante!
De vos bontez pourtant je fuis reconnoiffante,
Pardonnez-moi fi j'ofe ici les refufer.
En un mot, vous voulez tous les deux m'époufer :
Moi, je n'épouferai jamais ni l'un ni l'autre.

LE BARON

Voilà votre congé.

ARGAN

C'eſt bien auſſi le vôtre.

LE BARON

C'eſt bien dit : plus d'amour.

ARGAN

Oüi, mépriſons Liſette.

LE BARON, *à la veuve.*

Elle a cent mille francs pourtant que je regrette.

LA VEUVE *bas.*

Tenez-vous à l'écart, nous allons lui parler.

ARGAN *bas.*

Madame...

LA VEUVE *bas.*

Eh bien, monſieur ?

ARGAN

Voudriez-vous aller
Faire venir chez-vous tout à l'heure un notaire ?
Nous allons à l'inſtant terminer notre affaire.

LA VEUVE *au baron, bas.*

Il l'abandonne, & c'eſt pour vous le principal :
Je vais en terminant vous ôter un rival.

LE BARON

Non, je n'y comprens rien.

LA VEUVE

Ni moi ; mais la prudence
Veut qu'on aille d'abord au plus preſſé.

SCENE VI

LISETTE, ARGAN *qui revient par l'autre côté, regardant ſi la veuve ne le voit plus.*

LISETTE

Je penſe...
Oüi, ſur ce que j'ai vû, j'ai fort bien fait je croi ;
Quand ſeul à ſeul tantôt ils ſeront avec moi :
Pour les ravoir tous deux, je ſçai ce qu'il faut faire.

ARGAN *à part.*

La veuve eſt déjà loin, pénétrons ce myſtere.
(*A Liſette.*)
Par mépris... j'ai banni toute animoſité ;
Je reviens seulement par curioſité...
Pour voir quelles raiſons vous aurez à me dire.

LISETTE

En vous voyant fâché, permettez-moi de rire.
Quoi vous n'avez pas vû quel étoit mon deſſein ?

ARGAN

Je ne l'ai pas vû, non, & tout détour eſt vain.

LISETTE

A monſieur le baron, ſans détour & ſans ruſe,
J'ai dit la verité de peur qu'il ne s'abuſe.
Je ne veux point tromper.

ARGAN

J'entens bien; mais pourquoi
Me parler comme à lui. me rebuter, moi, moi ?

LISETTE

Parlons de lui d'abord : vous me voyez ravie !
J'ai puni ce menteur, j'en avois bien envie.

ARGAN

Mais, moi, moi ?

LISETTE

Patience. Il vouloit aujourd'hui
M'épouſer, & mon pere eſt contre vous, pour lui,
Et puis vous voudriez que la veuve jalouſe
Eût vû que je vous aime. & que je vous épouſe ?
S'ils ſçavoient tous les deux que je vous puſſe aimer,
Ils diroient au baron de me faire enfermer.

ARGAN

Ha, ha

LISETTE

Vraiment j'aurois tout gâté le myftere.
Vous m'avez dit tantôt vous-même de me taire.

ARGAN

Vous avez fort bien fait : oüi, vous avez raifon ;
C'eft moi qui fuis un fot. Pour tromper le baron,
Oüi, je voi que la feinte eft utile & prudente.

LISETTE

J'ai cru bien faire au moins.

ARGAN

Que Lifette eft charmante !
Je ne m'aveugle point, clairement je le voi,
Lifette me préfere à plus riche que moi.
Que d'amour ! que d'efprit !

LISETTE

D'efprit ? je n'en ai guere.
L'amour m'en a donné plus qu'à mon ordinaire.

ARGAN

Il faut fecretement...

LISETTE

Oüi, mais féparons-nous ;
J'irai feule en fecret dans un moment chez vous.

ARGAN

Sans votre pere...

LISETTE

Il vient ; laiffez-moi, car je tremble,
Que le baron & lui ne nous voyent enfemble.

SCENE VII

LISETTE, LE BARON, LUCAS

LISETTE

Me voilà fûre d'un, mais c'eft mon pis aller ;
Rattrapons l'autre encore, il revient me parler.

LUCAS

Faut qu'a fai d'venu folle, & c'qu'on dit'là m'étonne
Vous dir' qu'a n'vous aime' pas, & r'fufer d'être baronne

LE BARON *à Lifette.*

Vous venez d'encourir mon indignation.
Ah ! que je devrois bien vaincre ma paffion !
Comment donc à votre âge avoir déjà l'audace
De me démentir... moi, me foutenir en face
Que vous ne m'aimez point ?

LISETTE

Oui, je l'ai foûtenu,
Car il eft vrai.

LE BARON

Sans doute il vous eſt ſurvenu
Quelque vapeur qui trouble & bon ſens & memoire.
Car enfin, ſans cela, comment pourrois-je croire
Qu'après l'ardent amour que vous m'avez montré ?..

LISETTE

Je ne vous aime point.

LE BARON

Encor ? je ſuis outré.
Vous m'avez dit cent fois & devant votre pere...

LISETTE

Je ne vous l'ai point dit.

LE BARON

Elle me deſeſpere !

LISETTE

Non jamais... ou du moins...

LE BARON

Du moins ?

LISETTE

Si je l'ai dit,
Je m'en repens ſi fort, j'en ai tant de dépit,
Que, comme j'ai fait là, je dirai le contraire

Toujours, à tout le monde, à vous-même, à mon pere.
Quoi ! le monde ſçauroit que je vous aimerois,
Et que lorſque tantôt par amour je pleurois,
Vous n'avez point voulu de moi par mariage ?
Non, non, & contre vous j'ai repris du courage.
Moi, je vous aimerois ? j'aurois bien peu de cœur.
Mon amour feroit franc & le vôtre trompeur.

LUCAS, *triſtement.*

J'ai vû qu'al'a raiſon.

LE BARON

C'étoit donc par colere,
Soupçonnant mon amour de n'être pas ſincere,
Que vous m'avez dit, là, que vous ne m'aimiez pas ?

LISETTE

Oüi, vrayment ; ai-je tort ?

LE BARON

Vous m'aimez donc ?

LISETTE

Helas !

LE BARON

Oublions tout, Liſette ; allons, vîte, un notaire.
Qu'un contrat ſoit le prix de votre amour ſincere :
Hâtons-nous.

SCENE VIII

LUCAS, LISETTE

LUCAS

Vite, vîte.

LISETTE

Allons tout doucement

LUCAS

Me vla pere d'un' bàronne !

LISETTE

Oh! j'en doute.

LUCAS

Comment?

Il t'fait ſa femme, & l'dit.

LISETTE

Non, j'ai vû du myſtere.

LUCAS

Il t'épouſe, v'la qu'eſt fait.

LISETTE

Je n'en crois rien, mon pere.

LUCAS

A n'croira point la nôc', tant qu' l' lendemain ſai v'nu.

LISETTE

On me trompe, je croi. Premierement j'ai vû
La veuve, quand Argan a déclaré l'affaire,
Peſter avec Girard, mais, dans une colere...
Au deſeſpoir ; & puis elle vient m'embraſſer,
Sçait que je la trompois, & vient me careſſer !

LUCAS

Oüi, c'eſt la trahiſon.

LISETTE

Le baron me refuſe,
Puis tout d'un coup il change & me veut.

LUCAS

C'eſt la ruſe.

LISETTE

Si la veuve & Girard, qui ſçavent bien ruſer,
Avoient dit au baron : feignez de l'épouſer,
Afin qu'elle y conſente, & qu'Argan s'en dégoûte ?

LUCAS

Oh, vla l'hic, j'y vois clair.

LISETTE

Pour moi, je n'y voi goute :
Car, d'un autre côté, peut-être le baron

Voudroit-il par amour m'époufer tout de bon.
Tout cela m'embarraffe : oüi, car plus j'examine..
Que n'ai-je affez d'efprit, que ne fuis-je affez fine !

LUCAS

Ecout' mes bons confeils, j'ai l'promptus merveilleux
Pour dans les embarras où li a du périlleux.
T'as d'l'efprit, mais en cas d'affaire de famille,
Un pere a, comme on dit, pu d'âge que fa fille.
Vla donc mes tras confeils. Allons trouver l'baron.
C'eft l'premier.

LISETTE

Non.

LUCAS

Non ?

LISETTE

Non.

LUCAS

C'eft donc l'fecond qu'eft l'bon.
Allons trouver Argan.

LISETTE

Non.

LUCAS

Je n'fis donc qu'un bête ?
Oh, mon troifiém' confeil c'eft qu't'en fasse à ta tête.

LISETTE

Allez trouver tout ſeul le baron.

LUCAS

Oüi, j'enten.

LISETTE

Et moi ſeule je vais trouver monſieur Argan.
Finiſſez d'un côté, je finirai de l'autre.

LUCAS

Tatigué! ça fra ben. J'épouſrons chacun l'nôtre.

LISETTE

Moi, quand les deux contrats ſeront faits, je verrai;
Sur le premier ſigné, d'abord je ſignerai.

LUCAS

Tu prendras l'pu hâtif; c'eſt hazard à la blanque.
Signons les deux contrats pûtôt, peur qu'unn'nous man

LISETTE

Monſieur Argan m'attend; j'y cours.

LUCAS

Va vîte, va.

(*Seul.*)

Mais, qu'ment d'un ſeul cerveau peut-ell' tirer tou-ça?
Je croi, moi, qu'al n'a deux, car, par la mornombille,
Ç'a m'ébahit toujours: oüi, quoiqu'a n'ſoit qu'ma fille,
Mornongoi ſon eſprit s'roit déja l'per' du mien.

SCENE IX

LUCAS, GIRARD

GIRARD *à part.*

Emparons-nous du pere & je ne risque rien ;
Car sans lui le baron ne sçauroit rien conclure.
De cette fausse liste, en faisant la lecture,
Troublons-lui la cervelle, & joüons notre jeu.
(*Contrefaisant les gazetiers.*)
Liste, liste des lots.

LUCAS

Des lots ? voyons un peu.
Quêqu'tu dis là ?

GIRARD

Voyons, si cette loterie
Rendra bien.

LUCAS

Que j'voy' donc ? n'vois-j' pas là d'l'imprim'rie ?

GIRARD

D'ingenieux dictons êtes-vous curieux ?
(*Mettant la liste du côté où Lucas n'est pas.*)
Lisez ceci.

LUCAS

Fort ben ! mais montrez-moi donc mieux.

GIRARD

Pour un lecteur avare, ô la belle penſée,
Qu'une ſotiſe heureuſe avec un lot placée !

LUCAS

Ha, ha ! c'eſt donc...

GIRARD

Oüi. c'eſt... hon, hon.

LUCAS

Voyons cela.

GIRARD *tourne la liſte de l'autre côté.*

Très-volontiers, voyons.

LUCAS

Eh ! j'n'y voi rien par là.

GIRARD *tourne de l'autre côté encore plus mal.*

Liſons, liſons... je voi...
(*Il s'écrie en baiſſant le papier en ſorte que Lucas ne voit plus rien.*)

LUCAS *avec un peu de joye.*

Qu'eſt-c'? montrez donc compere ?

GIRARD

Non. Je me ſuis trompé. Mais, hon, hon, hon, j'eſpere...
(Il lui fait voir le lot.)
Morbleu ! je ne voi rien.

LUCAS

Ah ! morgué j'apperçoi,
Liſons vit' ça Girard, j'ai vû du noir pour moi.

GIRARD *cachant la liſte.*

Non, ce n'eſt rien du tout.

LUCAS

Et moi j'ai vû paraître,
Mon nom y eſt.

GIRARD

Compoſons, vous n'avez rien peut-être.
Je vous donne cent francs, à tout hazard.

LUCAS

Non, non.
J'ai vû qu'ous avez vû Lucas, c'eſt mon dicton.

GIRARD

Si vous avez, du moins, je veux qu'on me rembourſe.
Retirer mon argent c'eſt ma ſeule reſſource.

LUCAS

Top'à ça, montrez vîte.

GIRARD

Ah! c'eſt un des bons lots;
C'eſt au moins mille francs, j'ai vu plufieurs zeros.

LUCAS

Des zeros? j'en voudrois voir là tant que d'grains d'fabl

GIRARD

Vous êtes de zeros un homme infatiable,

LUCAS

Ah! c'eſt dix mille francs.

GIRARD

Malpeſte, oũi; je voi...
Mais, ſi ce n'étoit pas le numero?

LUCAS

Morgoi,

(*Tirant le numéro.*)
J'ai ben peur.

GIRARD

Confrontons.

LUCAS *tranſporté.*

Oũi, le vla, c'eſt l'quantiéme.

GIRARD *lui donnant la liſte.*

Relifez donc l'article, & calculez vous-même.

LUCAS *prenant la liſte.*

Le cœur me bat... me bat... je ſis tout tranſporté;
J'ai peur d'avoir vû troubie, & d'avoir trop compté.
Un',.. deux... trois... quatre & cinq...

GIRARD

Diſons, nombre, dixaine.

LUCAS

Un', deux... quatre... ai-j' dit trois?

GIRARD

Oüi, dixaine, centaine.

LUCAS

Ah! j'voi l'mot qu'eſt moulé.

GIRARD

Oüi, je voi le grand mot.

LUCAS

J'n'en peu d'joye.

GIRARD

En marge, à Lucas le gros lot.

LUCAS

Ouf.

GIRARD *le déboutonnant.*

Déboutonnez-vous.

LUCAS

Le gros lot !

GIRARD

A la marge.

Dès qu'on eſt riche, il faut un habit bien plus large.

LUCAS

Cent mille francs !

GIRARD

Comptans ; je ne vous les plains pas.

LUCAS

Cent mille francs!

GIRARD

Combien nous boirons chez Lucas!

LUCAS

Allons vite à Paris.

GIRARD

Je vous donne une chaiſe

Et des chevaux.

LUCAS

Girard, ah! j'croi qu'j'en mourai d'aiſe.

Voyons vît' la lotri : qu'on m'voy'là tout l'premier.

GIRARD

A propos, voulez-vous être encore fermier?

LUCAS *d'un ton fâché.*

Moi, farmier !

GIRARD

Pardonnez ſi j'ai dit la parole.
Je vois bien qu'en effet la queſtion eſt folle.
Ainſi, de votre bail rendez-moi poſſeſſeur :
Il ne vous convient plus, vous ſerez grand ſeigneur,
Je ſuis un pauvre diable, & votre ami fidelle,
Vous me le céderez pour la bonne nouvelle.

LUCAS

Oũida. Fait'moi trouvé ſur l'champ des chaiſes, des ch'vaux,
Qu'aillent bian vît', bian vite.

GIRARD

Oũi, comme des oiſeaux.
Mais d'abord en paſſant entrons chez le notaire
Pour me céder ce bail, entendez-vous compere ?

LUCAS

Oũi, j'n'en veux pu pour moi, j'vous laiſrai tous mes baux.
J'm'en vas bian à Paris en avoir de pu biaux.

FIN DU SECOND ACTE.



ACTE III

SCENE PREMIERE

LA VEUVE, ARGAN

LA VEUVE

Je vous prouverai tout, pouvez-vous en douter ?
Mais reſtez un moment du moins pour m'écouter.

ARGAN

Le tems preſſe ; j'ai là Liſette & le notaire.
Si Lucas paroiſſoit, je conclurois l'affaire.
En amour les momens ſont chers pour un vieillard.

LA VEUVE

Quand vous vous marierez un quart d'heure plus tard,
Vous aurez tout le tems d'être las de Liſette,
Et de vous repentir d'une ſottiſe faite :
Pardonnez-moi ce mot, c'eſt amitié pour vous ;
Mon zele n'eſt mêlé d'aucun tranſport jaloux ;
Puſſiez-vous n'épouſer ni moi, ni la coquette ;
Soyez déſabuſé, je ſerai ſatisfaite.

Eh ! pouvez-vous refter dans votre aveuglement.
Je vous prouve qu'ici tantôt en un moment
Au baron comme à vous elle a tendu le piege,
En fe raccommodant, par le même manége.
Simplicité traîtreffe, & menfonges naïfs ;
Par les tours les plus fins, par les traits les plus vifs,
Elle a fçû lui donner de l'amour fans en prendre,
Elle fait de fang froid le difcours le plus tendre,
Et feint effrontément un timide embarras,
Pleurs qui vont droit au cœur, & qui n'en partent pas.
Elle abufe en un mot de fon foible & du vôtre,
Vous offrant une main elle lui donne l'autre ;
Ainfi coquette franche & marquée au vrai coin,
Prife par les deux mains, la perfide au befoin
En trouveroit encore une pour un troifiéme.

ARGAN

Vous l'avez dit vingt fois, mais après la centiéme
Il vous faudroit encor les preuves...

LA VEUVE

Parlez bas ;
J'apperçoi juftement le baron & Lucas :
Tenez-vous à l'écart ; vous pourrez voir peut-être
Non feulement Lucas vous préférer fon maître,
Mais Lifette...

ARGAN

Voyons ; je ferois détrompé.

SCENE II

LA VEUVE, GIRARD

LA VEUVE

Eh bien ?

GIRARD

De ſon faux lot Lucas eſt occupé.

LA VEUVE

Mais, le baron veut-il épouſer ?

GIRARD

Patience.
Je me ſuis fait céder tous les baux par avance :
Car c'eſt pour moi, *primo*, que j'ai tout diſpoſé.
Lucas en grand ſeigneur eſt métamorphoſé.
Dès qu'il a vû le lot, ſa ſubite richeſſe
Lui troublant le cerveau l'a fait changer d'eſpece.
Il n'a plus rien d'humain que la forme & l'orguëil ;
Grave, myſtérieux, décidant d'un clin d'œil,
Dédaignant de parler ou parlant par ſentence,
Il croit qu'on applaudit juſques à ſon ſilence ;
Saluant de la tête, enfin, boufi, gonflé,
Lucas eſt devenu ſubitement enflé
D'un mal contagieux qu'on appelle finance.
Deux grands pas avant lui l'on voit marcher ſa panſe.

LA VEUVE

Ç'a, Girard, il faut... mais Lifette court là-bas:
Monfieur Argan la fuit. Ceci ne tourne pas
Comme il faut.

GIRARD

Non.

LA VEUVE

Je vais joindre Argan au plus vîte.
Amufez ces deux-ci.

GIRARD

Tout ce que l'on médite
Ne réüffit pas.

SCENE III

GIRARD, LUCAS *marchant à pas grave,* LE BARON *le chapeau à la main fuit Lucas, qui remet fon chapeau le premier.*

LE BARON

Oui, j'apprends avec plaifir
Que fortune propice a comblé ton defir.

LUCAS

Quoyqu'ma forteune afteur foit bian pu haut qu'la vôt
J'frons pere à compagnon toûjours l'un avec l'autre;
(*Il lui frappe fur l'épaule.*)
Car je n' fuis pas glorieux.

LE BARON

Je le vois bien, Lucas.

GIRARD

Vous voyez que monfieur ne fe méconnoît pas;
Il mérite par-là d'occuper un grand pofte.

LUCAS

N'ma-t-on pas fait ret'nir eun' bonn' place à la pofte?
Car faut qu'j'aille à Paris.

GIRARD

Je vous l'ai déja dit;
On vous cherche une chaife auffi douce qu'un lit.

LUCAS

Mais qu'a vien' donc, fte chais', j'n'aim' point qu'on m'fa
attendre.

GIRARD

A vos ordres bien-tôt les chevaux vont fe rendre.
Attendons-les ici. Hola, laquais, hola,
Des fiéges.

LUCAS, *il fait des façons avec le baron & ſe met le premier dans le fauteüil.*

Allons donc ſans façon piſqu'mi v'la

LE BARON

Parlons de notre affaire.

LUCAS

Il m'vient d'bel'choſe en tête.

LE BARON

Raiſonnons.

LUCAS

En m'voyant tout Paris va m'faire fête,
V'la ſtila qu'a l' gros lot.

LE BARON

Avant que de partir...

LUCAS

Tout l'mond' fra pu gueux qu'moi, ça m'va bain divertir.
Pendant que j'frai dans l'grain, j'verai crier famine,
Queu plaiſir!

LE BARON

Ç'a Lucas, voulez-vous qu'on termine ?
Car mon ardent amour...

LUCAS

On m'va v'nir propofer
D'bel' charges, d'bel' maifons, d'bel'fam' pour époufer,
D'afaire à bain gagner : j'ach'trai tout c'qu'eft à vendre.

GIRARD

Mais pour vous anoblir, il faut monfieur pour gendre.

LE BARON

Lifette nous attend.

LUCAS

J'aurai d'tou ça très-bain,
Car quand on eft bain riche, on atrap'tout pour rain.

LE BARON

Vous m'avez promis ?

LUCAS *d'un air important.*

Hain !

LE BARON

De finir.

LUCAS

Quoi !

LE BARON

L'affaire.

LUCAS

Quelle affaire ?

LE BARON

La nôtre, & j'ai-là le notaire,
Pour régler un article il n'attendoit que vous,
Nous en sommes déjà convenus entre nous.

LUCAS

Ah ! j'croi que j'm'en fouviens.

LE BARON

Vraiment c'eft tout à l'heure.

LUCAS

Dame on a tant d'affair', qu'on fonge à la meilleure :
Oüi, nous parlions d'mariag', mais c'eft que c'n'eft pu ça,
Ç'a n'eft pu but à but.

LE BARON

Comment !

GIRARD

Qu'entens-je-là !
Quoi donc vous voudriez déjà nous méconnoître ?

LE BARON

Souvenez-vous, Lucas, que je fus votre maître.

GIRARD

Lucas, fouvenez-vous que c'eft bien de l'honneur,
Belle alliance, avoir pour gendre fon feigneur.

LUCAS

Oh! c'eft l'argent qui fait les pu biaux aliages.

LE BARON

Quoi vous ne voulez pas?..

LUCAS

J'veux rien qu'vos héritages.

LE BARON

Quoi!..

LUCAS

Mais, faut m'écouter: j'fis natif du hamiau.
Ç'a fait q'j'aim' d'amitié... vot' terre & vot' châtiau;
Ç'a n'ferai pas tout à moi, fi vous étais mon gendre;
Métavis qu'vaudroit mieux, qu'ou vouliffiais me l'vendr

LE BARON

Vous vous moquez je croi! vous vendre mon château?

LUCAS

Il eft tout délabré, j'en ferai faire un pu biau.

LE BARON

Il eft devenu fol!

GIRARD *bas au baron.*

Ce maraut vous méprife.

LUCAS

La terr' m'ennoblira, c'eft ell' qu'eft à ma guife.
Vou... tandis qu'à Paris, j'frai groffir mon argent,
Vous frais valoir la terr', toujours en attendant.

GIRARD

Vous ferez fon fermier.

LE BARON *fe lève.*

Ah! c'eft trop d'infolence.

GIRARD

Monfieur, modérez-vous, je vous promets vengeance.

LUCAS *à part s'étant levé auffi.*

Ce pti gentilhomiau, comm' ça fait l'entendu,
Ç'a doit d'l'argent partout, & ça croit qu'tout l'eft du;
Mais j'aurai fon châtiau, faudra qu'il déguerpiffe;
Il a des créanciers, j'aurai ça par juftice.

GIRARD *après avoir parlé bas au baron.*

Nous avons fait le tout, monfieur, pour votre bien.
Mais pour vous mieux venger ne dites encor rien.

SCENE IV

LUCAS, LE BARON, GIRARD, LISETTE

LISETTE

Je vous cherche partout, ouf! Je ſuis hors d'haleine.
A vous trouver mon pere, on a bien de la peine,
J'ai couru... car on dit... mais je ne le crois pas,
J'entens crier partout, le gros lot à Lucas ;
Ce ſont des complimens que chacun me vient faire ;
On dit cent mille francs, ſeroit-il vrai, mon pere?

LUCAS

Bain vrai.

LISETTE

Cent mille francs !

LUCAS

Comptans, ils ſont moulez.

LISETTE

Cent mille francs !

SCENE V

LUCAS, LE BARON, GIRARD, LISETTE, ARGAN, LA VEUVE

ARGAN

He bien, me fuyez-vous? parlez?
Si tôt que du gros lot, vous fçavez la nouvelle,
Vous me méprifez.

LISETTE

Oüi!

ARGAN

Cette fortune eft belle:
Mais elle ne doit pas m'attirer vos mépris.
Répondez-moi du moins, reprenez vos efprits,
Voulez-vous m'époufer?

LISETTE

J'obéis à mon pere,
Il m'a dit qu'il vouloit différer cette affaire.
(*Bas à Lucas.*)
Dites-lui que c'eft vous qui refufez.

LUCAS

Bon, bon.

LISETTE *bas à Lucas.*

Cela ne coûte rien, débarraffez-moi.

LUCAS

Non.

LISETTE *bas à Lucas.*

Dites-leur quelque mot du moins qui me dégage.

LUCAS

Eh! tu t'fouci bain d'eux, laifs'-là ton clignotage;
N'faut pu tant finaffer, t'as de quoi t'marier tout franc.

LA VEUVE

Son pere la démafque, et le fot opulant
Aux fotifes qu'il fait, ne cherche point d'excufe.

ARGAN

Par fa faute elle-même, elle me défabufe;
Moi, pour ne point rifquer un amoureux retour,
Je m'engage avec vous.

LA VEUVE

L'amitié fans amour,
C'eft ce qui nous convient pour un bon mariage;
L'amour eft inquiet, & s'ennuye en ménage.

LE BARON

Vous auriez eu nos biens, vous ferez confondus.

LUCAS

Laiſs'-les dir', t'en auras trois fois pus, quat' fois pus.

LISETTE

Allons vîte à Paris être dans l'abondance.

LUCAS

D'leux terre à not'argent, tiens vla la différence ;
Leux terre & leux châtiaux, ça n'fait qu'un pti ploton,
Ca n'grandira jamais, non pu qu'un avorton ;
Mais mon argent bouté dans la grande avanture,
Ca renflera d'abord, & pi comme un enflure
Ca va gagner.

LISETTE

Gagner.

LUCAS

Gagner... ça gagnera.

LISETTE

Ah ! que j'aurai d'amans, qu'on me reſpectera !
Quel plaiſir ! Je verrai des fortunes brillantes ;
Quel train je vais avoir ! des laquais, des ſuivantes.

GIRARD

Et des valets de chambre, un page, & c'eſt Girard.

LUCAS

Qu'on m'amen' donc mes ch'vaux ?

LA VEUVE

On vous atelle un char.

GIRARD

Allez à pied de peur que votre char ne rompe;
De votre train, ceci va réformer la pompe.
(*Donnant la liſte à Liſette.*)
C'eſt la véritable.

LA VEUVE

Oüi. Retour très-affligeant:
Mais vous avez aſſez brillé pour votre argent;
Cent mille francs en l'air.

LE BARON

Cent mille francs pour rire.

LISETTE

Que diſent-ils? comment!

LUCAS *cherchant l'endroit où le lot étoit dans l'autre liſte.*

Eh! va, va, laiſs'-les dire.
Tien, tien, lis... c'eſt ici... pour Lucas le gros lot.

LE BARON

Vous n'acheterez pas mon château, maître ſot.

LUCAS

C'étoit-là.

GIRARD

Les zeros font reftez.

LISETTE

Ah! mon pere,
On s'eft moqué de vous.

ARGAN

Oüi, voilà le myftere.

LA VEUVE

Vous n'avez rien.

GIRARD

Mais rien, ce qui s'appelle rien.
J'ai fait la fauffe lifte, & je m'en trouve bien;
J'ai tiré de Lucas fes reffources uniques,
Mon amour vous en fait les offres héroïques:
Je vous rens tout Lifette.

ARGAN

Allons fouper chez moi.

LE BARON

Allons.

GIRARD

Oüi, j'ai pitié du trouble où je vous voi,
Ces meffieurs hors des rangs, mon offre doit vous plaire;
Ils ont fortune faite, & moi fortune à faire :
Mais je fuis en un jour moi feul plus amoureux,
Qu'ils ne le peuvent être en un mois tous les deux.
Ils n'auroient pû fans doute acquerir la jeuneffe.

LISETTE *à la veuve.*

Que je vous veux de mal, madame! car c'eft vous
Qui mettiez mon efprit tout fans deffus deffous,
En me difant qu'il faut de la coquetterie.

LA VEUVE

De mes mauvais confeils la peur m'a bien punie,
J'en conviens, j'avois tort.

LISETTE *à Girard.*

J'écoutois ses difcours :
Il vous faut un baron, difoit-elle toujours.
Non, je n'aurois jamais penfé qu'à vous fans elle;
Et fi j'avois fuivi ma pente naturelle
Par tendreffe d'abord, je vous aurois choifi.

GIRARD

Eh ! choififfez-moi donc ? Lucas confentez-y.

LUCAS *s'en allant.*

Ouf.

GIRARD

Parlez.

LUCAS

Ouf.

GIRARD

Deux fois... ouf, en langue muette,
Valent un oüi.

LA VEUVE

Voilà le fort d'une coquette.
Après de haut projets, on la voit tôt ou tard,
Confuſe, confonduë, & réduite à Girard.

FIN DU TROISIEME ET DERNIER ACTE



LE MARIAGE
FAIT ET ROMPU

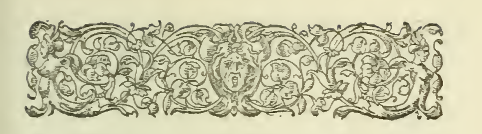
COMÉDIE EN TROIS ACTES

Repréſentée pour la premiere fois
le 14 février 1721

ACTEURS

LE PRESIDENT.
LA PRESIDENTE, *ſa femme.*
LA TANTE, *ſœur du preſident.*
LA VEUVE, *niece de la tante.*
VALERE, *amant de la veuve.*
LIGOURNOIS, *frere de la préſidente.*
L'HOTESSE.
LE FAUX DAMIS.
GLACIGNAC.
UN NOTAIRE.

La ſcene eſt dans une hôtellerie de Marſeille.



LE MARIAGE

FAIT ET ROMPU

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE

VALERE

Quelle nouvelle, ô ciel! quel affreux contretems!
Quand mon amour se flatte, en arrivant j'apprens
Que l'adorable veuve ici fe remarie,
Que fes noces fe font dans cette hôtellerie!
Que deviendrai-je?.. où vais-je! j'ai l'efprit troublé.
Mon mariage à moi, dont j'étois accablé,
Se rompt; j'accours; je crois qu'il fera tems encore;
Je viens me déclarer à celle que j'adore.
J'euffe fait confentir la tante & fon tuteur;
Mais ce contrat figné m'accable de douleur.

SCENE II

L'HOTESSE *à la cantonade.*

ATTENDEZ-MOI tous là, je vous donne audiance,
Après quelqu'un par où je veux qu'elle commence.
(*A Valere.*)
Ah! c'eſt vous que je cherche, aimable cavalier,
Et c'eſt vous que je veux ſervir tout le premier;
Venez, monſieur, venez, je vous traite à merveille;
Par excellence on dit l'hôteſſe de Marſeille,
Hôteſſe jeune & ſage; oiſeau rare ma foi:
Oüi, par mer & par terre on vient loger chez moi:
J'y regale par tête, & l'Aſie, & l'Affrique;
L'Europe y vient auſſi boire avec l'Amérique.
Mon vin a la vertu d'aſſortir les humeurs,
D'accorder les eſprits, de rapprocher les mœurs;
De trente nations il n'en fait qu'une à table.
Je vous donne d'abord une chambre agréable,
Monſieur, & d'où l'on voit les rochers & la mer,
Trés-bonne pour rêver; & vous m'avez tout l'air
D'aimer un peu la douce & tendre rêverie;
C'eſt la plus belle, enfin, de mon hôtellerie.
La voulez-vous?

VALERE *en rêvant.*

Eſt-il rien plus cruel? non...

L'HÔTESSE

Non ?
Il faut vous en donner une, dont le balcon
Eſt vis-à-vis celui d'une jeune perſonne...

VALERE

Non jamais...

L'HÔTESSE

Non encor ? que faut-il qu'on vous donne ?
Car celle auprès de qui je voudrois vous loger,
Viendroit ſur ſon balcon ſe plaindre, s'affliger;
Vous la conſoleriez. C'eſt une jeune veuve.

VALERE

Veuve ?

L'HÔTESSE

Oüi, mais veuve jeune, & comme toute neuve,
Veuve, qui va mourir aujourd'huy de chagrin.
Un ſot époux pourtant l'embarquera demain ;
Car il veut l'embarquer morte ou vive.

VALERE

L'hôteſſe,
A quoy tend ce diſcours ?

L'HÔTESSE

Mais s'il vous intereſſe,
Je le continuerai. De loin je vous ai vû
Vous déſoler avec la tante, & j'ai connu

Par l'air, dont vous fuyoit la niéce effarouchée,
Qu'en vous fuyant, de fuir elle étoit bien fâchée.
Et vous, qui l'autre jour vintes loger ici,
De repartir pour Aix vous fûtes trifte auffi.
Troubles, foupirs, mettons ces indices enfemble;
Aimeriez-vous un peu cette veuve ? j'en tremble.
Elle eft remariée à fi peu que rien près.
Si l'on pouvoit, monfieur, adoucir vos regrets ;
Car enfin, que fçait-on ? du moins je fuis difcrette.
Puifque j'ai deviné, la confidence eft faite.
N'hefitez plus, monfieur, car pour vous parler net,
L'aimable veuve m'a confié fon fecret.

VALERE

Elle t'a confié...

L'HÔTESSE

Non pas qu'elle vous aime ;
Je vois qu'elle le cache avec un foin extrême :
Mais par l'excez d'horreur qu'elle a pour fon époux,
J'ai conclu qu'elle avoit un amant. Eft-ce vous ?

VALERE

Cette veuve, dis-tu, t'a confié fa haine ?

L'HÔTESSE

Pour ce fot époux. oüi ; je la vis à la gêne,
Trembler. pâlir, fremir, en fignant le contrat,
Je la furpris après dans un cruel état,
Maudiffant fon mari tout haut (cela foulage);
De lui, plus qu'elle encor, auffi-tôt je dis rage.

C'étoit le ſeul moyen d'adoucir ſes douleurs.
Lors, moitié par pitié de la voir fondre en pleurs,
Moitié par interêt (car elle eſt liberale),
Je fis d'abord une offre étonnante & brutale :
Voulez-vous que demain je rompe ce contrat,
Lui dis-je ?

VALERE

Quoi tu peux ? Je ſuis dans un état,
Où l'indiſcretion doit être pardonnable.
Si tu peux délivrer cette veuve adorable
Du mariage affreux qui fait mon deſeſpoir,
Je n'épargnerai rien.

L'HÔTESSE

J'eſpere que ce ſoir...

VALERE

Ce ſoir qu'eſperes-tu ?

L'HÔTESSE

Du ſecours que j'eſpere.
Et que je leur promets, je leur ai fait myſtere.

VALERE

Que leur as-tu promis ?

L'HÔTESSE

Point d'explication.
Elles ont cependant de la diſcretion

Beaucoup toutes deux; mais à deux femmes difcrette:
L'on ne doit confier que des affaires faites.

VALERE

Tu me vas dire à moi?...

L'HÔTESSE

Non. Vif, impetueux,
Vous feriez indifcret, vous feul, plus qu'elles deux.

VALERE

Mais, l'hôteffe?...

L'HÔTESSE

Non.

VALERE

Mais...

L'HÔTESSE

Curiofité vaine!
De me queftionner ne prenez pas la peine.
Quand ce fecret pourroit vous être confié,
Il ne vous convient pas d'en être de moitié;
Un homme comme vous en s'intriguant déroge :
En m'intriguant bien, moi, je mérite un éloge.

VALERE

Tu me ferme la bouche; apprens-moi feulement
Qui peut avoir conclu ceci fi promptement;
Car je n'en fçais encor aucune circonftance.

L'HÔTESSE

Celui qui regle tout, eſt homme d'importance,
Homme d'un grand credit : c'eſt un preſident d'Aix :
Mais un préſident fait comme ils ne ſont plus faits.
Morgue de magiſtrat, rebarbatif, ſevere,
Qui ne dément jamais ſon grave caractere,
Et régulier... Je fus bien étonnée un ſoir,
De le voir arriver en poſte en manteau noir.
Le fat! pardon du mot, mais je ſuis en colere
De la fatuité qu'il a dans cette affaire,
Comme en tout autre : un air, un ton d'autorité,
Avec une foibleſſe, une timidité;
Lorſque voulant ſur tout préſider, il décide,
Sa prude preſidente en ſecret le préſide.
C'eſt par elle qu'il fait ce mariage-cy.
Il domine par tout, hors chez lui. C'eſt ainſi
Que, tout homme qui prend une prude pour femme,
Devient un ſot monſieur, gouverné par madame.

VALERE

Et voilà l'aſcendant qui nous perd aujourd'huy;
Comme il l'a ſur ſa ſœur, ſa femme l'a ſur lui.

L'HÔTESSE

Juſtement. Pour finir hier ce mariage,
Ce préſident tenoit à ſa femme un langage
Martial, mais pourtant poliment abſolu;
Car il ne veut jamais qu'après qu'elle a voulu.
Elle, de ſon côté, veut avec politeſſe;
C'eſt par ſoûmiſſion qu'elle ſe rend maîtreſſe,

Sitôt qu'elle lui fait humblement entrevoir
Qu'elle voudroit, d'abord c'eſt lui qui croit vouloir.

VALERE

Ah! je vois à preſent le nœud de cette affaire :
La préſidente aura ménagé pour ſon frere
La pupile & les biens.

L'HÔTESSE

D'accord; c'eſt là-deſſus
Que je ferai trembler... Je n'en dirai pas plus,
Sur un ſeul point fondant le projet que je tente,
Je ferai déguerpir, morbleu, la préſidente.
Le préſident revêre en elle la vertu,
A quarante ans, dit-il, en avoir toûjours eû!
Sa vertu cependant eſt bien plus jeune qu'elle.

SCENE III

LA TANTE, L'HOTESSE, VALERE

LA TANTE

Vous cauſez à ma niéce une peine cruelle,
Valere, éloignez-vous. Je vous l'ai déjà dit,
Ni la diſcrétion, ni la force d'eſprit
Ne pouroient empêcher votre amour de paroître.

VALERE

D'accord. De ma douleur je ne fuis pas le maître,
Et dans mon défefpoir, je les brufquerois tous.
Que je vous veux de mal, à vous, madame, à vous
D'avoir confenti...

LA TANTE

Mais vous fçavez bien, Valere,
L'afcendant, qu'a fur moi le préfident mon frere.

L'HÔTESSE

Inutiles regrets ! comptez fur mon projet.

LA TANTE

Oüi, mais explique-toi. Mets nous la chofe au net.

L'HÔTESSE

A ne m'expliquer point, vous dis-je, on m'a contrainte,
Mais féparons-nous, car je fuis toûjours en crainte.
Ç'à jufqu'à nouvel ordre, il faut premiérement
(*A Valere.*)
Que vous entriez, vous, dans cet appartement.

VALERE

Je vais m'y défoler.

SCENE IV

LA TANTE, L'HOTESSE

LA TANTE

Que je ferai contente,
Si tu peux me vanger de notre préſidente !
Quelle feroit confuſe en cette occaſion !
Sans blâme on peut joüir de ſa confuſion.
Elle eſt vindicative, injuſte, mépriſante,
Hypocrite, ſans foy.

L'HÔTESSE

Fiére, prude & pédante;
J'acheve le portrait, joignons-y la fadeur;
C'eſt elle-même.
(*Elle s'en va.*)

LA TANTE

Et c'eſt ma bête, mon horreur.
Voir ma niéce à ſon frere et par force liée,
La voir à dix-huit ans deux fois mal mariée.
Que je la plains !

SCENE V

LA TANTE, LA VEUVE

LA VEUVE *accourant.*

QU'ENTENS-JE ? ah ! je ſuis hors de moi,
Quel bonheur !

LA TANTE

Qu'eſt-ce donc ?

LA VEUVE

Ma tante...

LA TANTE

Explique-toi.

LA VEUVE

Je vais ſûrement voir rompre mon mariage.

LA TANTE

Tu te flatte trop tôt.

LA VEUVE

Non, non.

LA TANTE

Tu n'es pas ſage,
Car l'hôteſſe elle-même...

LA VEUVE

Eh ! ce n'eſt pas cela ;
C'eſt d'un autre côté que mon bonheur viendra.

LA TANTE

Tu rêve ! ton amour & ta douleur te troublent.

LA VEUVE

Non ; ma joye eſt ſenſée, & mes tranſports redoublent :
Car c'eſt un homme ſage & ſenſé qui le dit.
Monſieur de Glacignac.

LA TANTE

Oüi, c'eſt un bon eſprit.

LA VEUVE

Ce parent au notaire a dit en ma préſence,
Mais d'un ſang froid qui marque une pleine aſſurance,
Le notaire lui-même a parû confondu :
Oüi, diſoit Glacignac, mariage rompu.

LA TANTÈ

Tu te flatte, ma niéce, & Glacignac ſe trompe.
Non, il ne ſe peut pas qu'un tel contrat ſe rompe.
Mon frere & le notaire habiles gens tous deux...

LA VEUVE

Monſieur de Glacignac eſt plus habile qu'eux.
Mariage rompu.

LA TANTE

Tu dis une chimere.

LA VEUVE

Non, je n'ai plus d'époux, je puis revoir Valere.

LA TANTE

Mais, ſi ce qu'on te dit enfin ſe trouve faux?

LA VEUVE

J'en frémis. Ce ſera le comble de mes maux.
Plus je vois cet époux, plus je ſuis à la gêne,
Mon amour pour Valere augmente cette haine;
Et cette haine, hélas ! par un fâcheux retour,
Semble encor pour Valere augmenter mon amour.

LA TANTE

Dans cette extrêmité l'effort que je puis faire,
C'eſt de te retenir icy malgré mon frere.

LA VEUVE

Je ne m'embarque point ma tante aſſûrément.

LA TANTE

Ils viennent tous; je vais leur parler fortement.
Mais j'ai beau leur vouloir tenir tête, je n'oſe;
C'eſt un foible que j'ai, leur préſence m'impoſe.

SCENE VI

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE

LA PRESIDENTE *à la cantonnade.*

MONSIEUR le préſident me cherche, attendez tous.
(Au préſident.)
Icy, préſident.

LE PRESIDENT

Ah ! préſidente, c'eſt vous ?

LA PRESIDENTE

J'ai dit que vous vouliez qu'on dinât chez ſa tante ;
Ai-je tort, préſident ?

LE PRESIDENT

Non, jamais, préſidente.

LA PRESIDENTE

L'on a toujours raiſon quand on penſe après vous.
On doit étudier les deſirs d'un époux.
Jeune épouſe, aprenés que dans la moindre idée
Il faut par un époux être toûjours guidée.
Mon exemple en cela vous eſt d'un grand ſecours.

LE PRESIDENT

En cela comme en tout.

LA PRESIDENTE

Pour monſieur, j'eus toûjours
Déférence, reſpect, ſoumiſſion entiere.

LE PRESIDENT

La femme à ſon mari doit reſpect la premiére
Comme au chef; mais reſpect qui doit être rendu.
Oüi, je reſpecte en vous & prudence & vertu.

LA PRESIDENTE

Reſpecter, c'eſt trop dire. Aimez-la.

LE PRESIDENT

Je l'honore;
C'eſt le mot.

LA PRESIDENTE

C'eſt le mot. Je le répete encore,
Jeune épouſe, il faut vivre avecque votre époux,
Comme monſieur & moi nous vivons entre-nous:
Ne le jamais quitter il vous mene à Ligourne.

LA VEUVE

Non, je reſte à Marſeille où ma tante ſéjourne;
C'eſt une complaiſance au moins que je lui dois
Pour toutes les bontez qu'elle eut toûjours pour moi.
J'y reſte quelques jours.

LA TANTE

Quelques jours rien ne preſſe,
Encore faut-il bien qu'elle ſe reconnoiſſe.
A peine eſt-elle encor mariée.

LA PRESIDENTE *au préſident.*

Eſt-il vrai ?
Croirai-je qu'on propoſe un blâmable délai,
Quand le devoir... au fond je ne ſuis point gênante ;
Mais pour ſuivre un mari l'on doit quitter ſa tante.
Je ne l'exige point... & monſieur ſçait fort bien
Que je n'ai ni deſir, ni volonté ſur rien.

LE PRESIDENT *d'un ton d'autorité.*

Il eſt vrai ; mais c'eſt moi, moi, qui veux qu'elle ſuive...

LA PRESIDENTE

Monſieur veut.

LE PRESIDENT

Oüi, je veux.

LA PRESIDENTE

Volonté déciſive.

LA TANTE

Mais il faut voir...

LE PRESIDENT

Ma ſœur, l'arrêt eſt prononcé.

LA VEUVE

Il faut attendre.

LA PRESIDENTE

Au fond j'ai toûjours bien penſé,
Que vous n'auriez jamais une vive tendreſſe
Pour mon frere. Il n'eſt pas d'une extrême jeuneſſe ;
Mais c'eſt ce qui convient. Il eſt d'âge à former
Ces nœuds où l'on ne peut trouver rien à blâmer :
Car il faut qu'une veuve épouſe un homme d'âge ;
Homme, qui juſtifie un ſecond mariage ;
En ôtant tout ſoupçon qu'un amour exceſſif
D'un ſecond mariage ait été le motif.

SCENE VII

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, LIGOURNOIS

LIGOURNOIS

Oh ! je viens d'inventer un ſouper de genie,
Un repas pour la noce, où la cérémonie
Soit joyeuſe malgré le cérémonial :
Ma ſœur la préſidente en veut ; cela fait mal
Dans un bon repas ; mais comme j'ai de la tête,
J'ai mêlé tout enſemble, au feſtin qu'on aprête,
Et du grave & du gai.

LA TANTE *bas.*

Le ſot !

LA PRESIDENTE

C'eſt un repas
Superbe, mais modeſte.

LIGOURNOIS

Oh ! ne voilà-t-il pas ?
Vous allez tout gâter par votre modeſtie.
J'y voulois du galant, c'eſt votre antipathie,
Ma ſœur, car vous voulez par vertu de l'ennui.

LA PRESIDENTE

Mon frere, vous avez moins d'eſprit aujourd'huy
Qu'à l'ordinaire.

LIGOURNOIS

Oh ! point, c'eſt toûjours tout de même.
Mais c'eſt que le tranſport de mon amour extrême
Me trouble en m'animant.

LA PRESIDENTE

Paix donc, ou parlez bas ;
Car de ſi vifs tranſports ne vous conviennent pas.

LIGOURNOIS

Quand on eſt poſſeſſeur...

LA PRESIDENTE

Mais ſoyez donc plus ſage;
Ces folâtres diſcours ne ſont plus de votre âge.
Mêlez à votre joye un peu plus de raiſon ;
Sous le nom d'amitié, fruit d'arriere ſaiſon,
Il faut maſquer l'amour, en joüir, & ſe taire.

LIGOURNOIS

Je fais l'amour tout haut.

LE PRESIDENT

Que nous veut le notaire ?

SCENE VIII

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, LIGOURNOIS, LE NOTAIRE

LE NOTAIRE *en colere.*

On vient de m'exceder, je n'y puis plus tenir,
Ces manques de reſpect ſe devroient bien punir.
On en manque pour vous, pour votre caractere,
Monſieur, & pour le mien, corriger un notaire,
Et vouloir reformer un contrat fait par moi,
Qui par la forme ſçait regler, fixer la loi !
On dit notre contrat fautif, nul, invalide.

LE PRESIDENT

Qui dit cela ?

LA PRESIDENTE

Quoi ?

LIGOURNOIS

Qu'eſt-ce ?

LE NOTAIRE

Un homme qui décide,
Qui croit qu'un oüi, qu'un non froidement prononcé,
Que parler peu, ſuffit pour être bien ſenſé :
Qui croit en dédaignant ma feconde ſcience,
Arrêter d'un ſeul mot un torrent d'éloquence :
C'eſt un gaſcon nommé Glacignac.

LA VEUVE *à part.*

Ecoutons.

LA TANTE *à la veuve.*

C'eſt donc là la rupture ?

LA VEUVE *à la tante.*

Oüi, ſur quoi nous comptons.

LE PRESIDENT

Ce Glacignac toûjours zelé pour ſa parente,
Diſputoit l'autre jour pour la clauſe importante.

Pour la dot: mais nous tous l'emportâmes ſur lui.
(*Il tire un portefeuille.*)
Je l'ai miſe en billets que je livre aujourd'hui,
Même dès à preſent la voilà toute prête.

LA PRESIDENTE

Eh ! ce n'eſt pas cela, monſieur, qui nous arrête.

LIGOURNOIS

Mais qu'il avance donc, il marche à pas comptez.

SCENE IX

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, LIGOURNOIS, LE NOTAIRE. GLACIGNAC *vient les ſaluer tous froidement ſans rien dire.*

LE NOTAIRE

Ah ! nous allons donc voir ici ces nullitez ;
S'il en connoît quelqu'une au moins qu'il la déſigne.

LA PRESIDENTE

C'eſt que comme parent il veut ſigner.

LE PRESIDENT

Qu'il ſigne :
Mais l'on a pas beſoin ici de ſes avis.

LA PRESIDENTE

Qu'on les écoute, mais qu'ils ne foient pas fuivis.

LE PRESIDENT

Qu'eft-ce à dire, monfieur, j'aprens par le notaire,
Qu'au contrat vous trouvez quelque article à refaire ?

GLACIGNAC *froidement.*

Peu dé chofe.

LE PRESIDENT

Voyons ce qui vous a choqué.

GLACIGNAC

Très-peu dé chofe.

LE NOTAIRE

Mais qu'avez-vous remarqué ?
Montrez le nous, voyez.

GLACIGNAC

C'eft uné minutie
Sur les qualitez.

LIGOURNOIS

Oh, chacun fe qualifie
Comme il veut.

LE PRESIDENT

Si ce n'eft que cela...

GLACIGNAC

Cette erreur
Du contrat cépendant alteré la valeur.
Vous qualifiez là cette époufé dé veuve,
Dé veuve ! & vous n'avez nullé certainé preuve
Que fon mari foit mort. Eh donc ! c'eft fans raifon,
Fauffément, qué dé veuve on lui donne lé nom.
C'eft uné bagatelle, un rien, uné vetille,
On pourroit corriger ce mot par apoftille,
Mettre ici, veuvé, dont lé mari n'eft pas mort.

LE PRESIDENT

Qu'eft-ce à dire ?

GLACIGNAC

Qu'il vit ; eh donc ? l'époufe a tort...

LIGOURNOIS

Eft-il ivre ?

LE PRESIDENT

Eft-il fou ?

LA VEUVE

Que dit-il donc, ma tante ?

LA TANTE

Je n'y comprens rien.

LA PRESIDENTE

Mais je croirois qu'il plaiſante,
Si je ne connoiſſois qu'il eſt très-ſerieux.

GLACIGNAC

Veridique dé plus. Si vous avez des yeux,
Vous pouvez aller voir au port Damis en vie.

LIGOURNOIS

(*Il rit.*)
De rire ſon ſang froid, ha, ha, me donne envie.
Croire vivant un mort au recit d'un Gaſcon!

LA VEUVE

Ma tante, parle-t-il ſerieuſement?

LA TANTE

Non.
Mais expliquez-vous donc.

GLACIGNAC

Jé parle vrai.

LA VEUVE

Qu'entens-je?

GLACIGNAC

Damis eſt débarqué.

LE NOTAIRE

Le cas feroit étrange.

LA TANTE

C'eſt donc là la rupture ? ah ! quel évenement !

LE PRESIDENT

Mais vous nous annoncez cela tranquillement.

GLACIGNAC

Et pourquoi voulez-vous que jé mé paſſionne ?
Sçai-je pour ces époux ſi la nouvelle eſt bonne,
Mauvaiſe, indifférente, & s'ils s'aiment, ou non ?
Eh donc ! temperature eſt ici de ſaiſon ;
Or je débarquois, moi, j'étois ſur lé rivage,
Jé venois pour ſigner à votré mariage ;
A l'oreille jé ſens murmurer un bruit ſourd,
Bruit qui dévient bruiant à méſuré qu'il court.
Damis, Damis, Damis, dit-on, dé bouche en bouche,
Damis réjoindra donc ſa compagné dé couche ?
Dans Marſeillé Damis étoit connu très-fort,
Pour lé voir débarquer chacun court ſur lé port.

LA PRESIDENTE

Quoi Damis eſt ici ?

GLACIGNAC

Révivant en perſonne.
En lé voyant révivre, on s'émeut, on s'étonne.
Moi qui crois tout poſſible, & né m'émeus dé rien.
J'ai dit, c'eſt lé couſis, il vit, jé lé veux bien.

LE PRESIDENT

Mais il faut s'aſſurer d'une telle nouvelle.

LE NOTAIRE

Moi-même je vais voir ſi la choſe eſt réelle.

LE PRESIDENT

Allez, mais en tout cas, donnez-moi le contrat :
Nous pourrons s'il le faut l'annuler ſans éclat.
Je ſuis bien aiſe enfin de m'en rendre le maitre,
Afin que le mari n'en puiſſe rien connoître.

SCENE X

LA PRESIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, LIGOURNOIS, GLACIGNAC

LA VEUVE

Je ne puis revenir du coup.

LA TANTE

Coup malheureux !
Deux maris! je voudrois qu'ils fuſſent morts tous deux.

LA VEUVE

Allons nous renfermer, je ne puis plus paroître.

SCENE XI

LA PRESIDENTE, LIGOURNOIS, GLACIGNAC

LIGOURNOIS

Ce maudit revenant ainfi revivre en traître !
Ainfi venir m'ôter une veuve, & fon bien !

GLACIGNAC

Il faut bien lui céder lé pas, c'eſt votre ancien.

LA PRESIDENTE

Monfieur, comme Damis fçaura ce qui fe paffe,
Il nous en voudra mal.

GLACIGNAC

Oüi.

LA PRESIDENTE

Voyez-le de grace ;
Vous êtiez, m'a-t-on dit, de fes meilleurs amis.
Il ne convient qu'à vous de parler à Damis ;
Faites-lui pour nous tous excufe.

GLACIGNAC

Oüi dà, madame.

LIGOURNOIS

Et ne lui dites pas que j'épouſois ſa femme.

GLACIGNAC

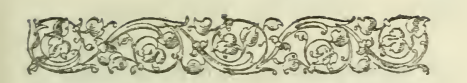
Il né lé ſçaura point, lé public eſt diſcret.

SCENE XII

LA PRESIDENTE *ſeule.*

Pour ne rien laiſſer voir de mon trouble ſecret,
Que je me ſuis contrainte ! étrange conjončture !
Mon ſcelerat amant, mon traître, mon parjure,
Ce Damis n'eſt pas mort ! Fuyons-le promptement,
Je ſerois expoſée à ſon reſſentiment.
Il ſçauroit que c'eſt moi qui livrois à mon frere,
Et ſa femme, & ſes biens. O ciel ! dans ſa colere
Ce brutal me perdroit d'honneur : du moins je puis,
En ne le voyant pas, lui cacher qui je ſuis.
Il ne peut pas ſçavoir que je ſuis préſidente.
Helas ! quand je l'àimai j'étois bien differente
De ce que je ſuis : mais au plus vîte partons.
Que j'ai bien fait d'avoir pris par fois de faux noms !
Mon hiſtoire ne peut avoir été ſuivie.
Heureux qui peut cacher la moitié de ſa vie,
Pour ſe faire par l'autre un renom de vertu !
C'eſt dans tout âge avoir très-ſenſément vêcu.

FIN DU FREMIER ACTE



ACTE II

SCENE PREMIERE

VALERE, L'HOTESSE

VALERE

Du mariage on vient m'annoncer la rupture,
Et le mari crû mort revient; quelle avanture!

L'HÔTESSE

Oũi, la rupture c'eſt l'autre mari crû mort,
Qui revient.

VALERE

Ah! quel coup!

L'HÔTESSE

Je viens rire d'abord;
Car j'ai le tems de rire un peu de votre trouble.
Et dans ce ſalon-ci j'attends ce mari double,
J'entens qui vient doubler ce Ligournois fâcheux :

Un mari c'étoit peu pour vous, en voilà deux ;
Un amant tel que vous triompheroit de trente.

VALERE

Toi dans mes intérêts plaifanter !

L'HÔTESSE

Je plaifante.

VALERE

Vient-il ?

L'HÔTESSE

Non pas encor, monfieur, fans plaifanter,
A ce mari d'abord je vais vous préfenter.
Je lui dirai, voilà l'amant de votre femme :
De votre main, monfieur, préfentez-le à madame.
C'eft la regle à préfent.

VALERE

La tête t'a tourné !

L'HÔTESSE

C'eft le meilleur mari, docile & façonné
Au manege qui rend nos maris adorables.

VALERE

Rêve-tu ? Quels difcours !

L'HÔTESSE

Difcours très-raifonnables.

Je vous explique ici très-férieufement,
Ce que ce mari fait pour vous en ce moment.
Sur ce mari pour vous tout mon efpoir fe fonde;
Il revit, il revient exprès de l'autre monde,
Pour ôter à fa femme un fot mari qu'elle a,
Et pour vous la donner enfuite il remourra.
N'eft-il pas bien honnête ?

VALERE

A cette enigme obfcure
Je ne comprens rien ; mais par ta gayeté j'augure...
J'augure bien, je croi ; mais que croire ? On me dit
Qu'en public ce Damis...

L'HÔTESSE

C'eft par moi qu'il revit.

VALERE

Quoi ? Comment...

L'HÔTESSE

Ce mari n'eft qu'un mari pofiche.
L'image du deffunt, qu'en public, moi j'affiche;
Un faux Damis enfin. Voilà ce grand fecret.
La veuve eft fcrupuleufe, & vous vif, indifcret ;
Je vous avois caché l'époux que je fuppofe.

VALERE

Ce n'eft qu'un faux mari ?

L'HÔTESSE

Non, qu'à l'autre j'oppofe.
L'énigme eft éclaircie. Ce n'eft qu'un frere à moi.
Voyons ; j'entens qu'il fait merveille, je le voi.

VALERE

Je ne fçai où j'en fuis ; en ceci tout m'étonne.

L'HÔTESSE

Damis étoit bouffon, & mon frere bouffonne,
Fait le mauvais plaifant, pour lui mieux reffembler,

VALERE

L'entreprife eft hardie, elle me fait trembler.

SCENE II

VALERE, L'HOTESSE, LE FAUX DAMIS

DAMIS, *une bourfe à la main qui donne de l'argent.*

Vous m'étouffez, meffieurs, & votre accueil affable.
Votre zele, morbleu, me ruïne & m'accable.
Vous criez en chorus, Damis, Damis, Damis,
Mon nom me coûte cher, tenez mes bons amis,
Allez tous en buvant raconter mon hiftoire,
Et laiffez-moi du moins me repofer & boire.

Vous me regrettiez mort, je l'avois mérité.
Que c'eſt un grand plaiſir de mourir regretté !
Mais pour le bien goûter, il faut ma foi revivre ;
M'imite qui pourra, l'exemple eſt bon à ſuivre.

VALERE

Je ne puis revenir de mon étonnement.

L'HÔTESSE

Ma lettre ne t'a point parlé de cet amant ?
C'eſt un amant ſecret de la charmante veuve,
Surcroît de gain pour toi.

DAMIS

J'en accepte la preuve.

VALERE

Prens ces cens loüis, mais vîte, raſſure-moi,
Comment te prennent-ils pour Damis ? Et pourquoi...

DAMIS

Je ſuſpens les tranſports de ma reconnoiſſance.
Apprennez qu'il ne fut jamais de reſſemblance.
Telle qu'entre Damis & moi : Caille jamais,
Ni Martin Guerre n'ont vû leurs vivans portraits
Mieux que Damis ne vit le ſien dans ma figure.
Cela nous fit amis, compagnons d'avanture ;
Et là-deſſus ma ſœur a formé ſon projet :
Par ſa lettre de tout, elle m'a mis au fait.
A Toulon je me donne à quelques gens de marque
Pour Damis ; ſous ſon nom avec eux je m'embarque :

Le vaiſſeau s'eſt trouvé plein de ces faineans,
De ces mârins oiſifs, que l'ennui rend friands
D'entendre raconter, par conſéquent de croire ;
Sur leur crédulité je fonde mon hiſtoire.
La pitié ſe ſaiſit de leurs affections :
Et par le merveilleux de mes narrations,
Leur faiſant admirer mes fauſſes avantures,
De tous mes auditeurs je fais des créatures.
Nous abordons enfin & je ſors le dernier
Du vaiſſeau, dont chacun veut ſortir le premier
Pour conter au public mes fables ſans pareilles
Mon Journal augmenté de cent & cent merveilles.
Ces zélez narrateurs ont déja tant conté,
Raconté, rajuſté, corrigé, commenté,
Qu'étant tous à préſent auteurs de mon hiſtoire,
Ils vont avoir auſſi tous à la faire croire
Preſqu'autant d'intérêt & de plaiſir que moi.

VALERE

J'écoute, & j'admire.

L'HÔTESSE

Oh ! c'eſt mon frere, ma foi.
Pour l'eſprit.

DAMIS

Ecoutez juſqu'au bout.

VALERE

Par avance,
Je te promets, mon cher, une ample récompenſe.
Agis toûjours.

L'HÔTESSE

Au port te voilà donc rendu ?

DAMIS

Oüi ; pour Damis j'arrive ici tout reconnu.
Voyant tout difpofé pour ma brillante entrée,
Car les gens du vaiffeau l'avoient bien préparée,
Je defcends & je cours vers les plus empreffez,
Car ordinairement ce font les moins fenfez.
Sur l'épaule de l'un frappant d'un air affable,
Au bourgeois careffé, je fais croire ma fable ;
Certain cabaretier ne me reconnoît pas.
Ce n'eft point lui, dit-il, parlant à demi-bas,
Et chez moi très-fouvent le défunt venoit boire.
Je cours à lui craignant l'effet de fa mémoire.
Ah ! cher ami, chez toi le bon vin que j'ai bû !
Je croi t'en redevoir encore quelqu'écu.
L'efpoir d'un peu d'argent joint à la reffemblance.
S'eft emparé d'abord de fa réminifcence.
Un autre devenu creancier à l'inftant,
Me reconnoît auffi pour en avoir autant.
Certain Gafcon m'obferve & me tient en braffiere,
Je le voyois tout prêt à me rompre en vifiere ;
Venez dîner chez moi, mon cher, n'y manquez pas.
Oüi Coufis, m'a-t-il dit, *j'accepté lé repas.*
Un faux brave a paru, j'ai juré qu'à la guerre
Je l'avois vû, morbleu, plus craint que le tonnere
Ainfi pour peu qu'on foit libéral & flateur,
Du crédule public on fçait gagner le cœur.

L'HÔTESSE

Oüi ; mais je vois qu'icy ce public entre en foule.

Ton apparition ſur quoi ton projet roule,
A fait croire Damis vivant, c'étoit ton but;
Mais s'il falloit qu'enfin quelqu'un te reconnût,
Te ſoupçonnât, ceci pourroit changer de face,
Ne t'expoſe donc plus à cette populace.
Pour revoir ce Damis ils veulent tous entrer,
Allons adroitement les faire retirer.
(*A Valere, à Damis.*)
Venez. Toi, reſte-là, je reviendrai te joindre.

VALERE

Nulle difficulté, n'eſt-ce pas?

DAMIS

Pas la moindre.

L'HÔTESSE

Tu ſçais ton rôle?

DAMIS

Oüi; mais rejoins-moi prompt'ment.

L'HÔTESSE

(*A Valere.*)
Vous, je vais vous inſtruire un peu plus amplement.

DAMIS

Vas par l'autre côté m'ouvrir cette autre porte.

L'HÔTESSE

Eh! ne crains rien.

DAMIS

Va donc diſſiper la cohorte.

VALERE

Je n'en puis revenir ! un projet ſi hardi
Me fait trembler, j'en ſuis encor tout étourdi,
Le moindre contre-tems perdroit tout.

DAMIS *ſeul*

Bon courage.
Valere eſt libéral, couronnons notre ouvrage.

SCENE III

FAUX DAMIS, GLACIGNAC

GLACIGNAC *à part.*

Ce Damis eſt un fourbe à coup ſûr.

DAMIS

Qui vient là

GLACIGNAC

Mes yeux dé plus en plus mé confirment qu'il a
Lé portrait du défunt calqué ſur ſon viſage.

DAMIS *à part.*

Ah ! ah, c'eſt ce Gaſcon qui crioit du rivage,
J'accepte le repas. Je tremble cependant,
Car on m'a dit qu'il eſt parent du préſident.

GLACIGNAC *à Damis.*

Un Couſis qué j'avois en trépaſſant jé penſe,
Vous a par teſtament légué ſa reſſemblance.

DAMIS

Je croyois être lui.

GLACIGNAC

Qué mé dités-vous-là ?
Il eſt mort. Jé né ſçai ſi vous ſçavez céla.

DAMIS

Je devrois l'être au moins, les périlleux voyages,
Les corſaires, la mer, les écũeils, les naufrages...
Mais je ſuis débarqué ſain & ſauf, c'eſt le bon.

GLACIGNAC

Vous débarqué ! c'eſt donc de la barque à Caron ?

DAMIS

Oũi, j'ai ſur l'eſtomach encor une onde noire ;
Pour la faire paſſer, cher couſin allons boire,
Vous m'avez dit tantôt, *j'accepte le repas.*

GLACIGNAC

Non, jé ſuis dé la nôce, & jé n'accepté pas.
La veuvé dé Damis ici ſé rémarie.

DAMIS

Oüi, ma femme vouloit...

GLACIGNAC

Veuvé donc, jé vous prie,
Veuvé, très veuvé ; car feu Damis...

DAMIS

Point de feu.

GLACIGNAC

Jé vous dis, feu Damis, mon cher, m'aimoit un peu.
Feu Damis...

DAMIS

Oh ! feu, feu... l'épithete m'offenſe.

GLACIGNAC

Dé tout il mé faiſoit exacté confidence.

DAMIS

J'étois un jour...

GLACIGNAC

Non pas.

DAMIS

J'allai...

GLACIGNAC

Non, non.

DAMIS

Comment ?

GLACIGNAC

J'étois, j'allai, n'eſt pas s'exprimer congrument.
La façon dé parler, mé ſemblé, n'eſt pas bonne :
Damis, à votre égard, eſt la tiercé perſonne ;
Vous dévez dire, vous, il étoit, il alla,
Non pas, j'étois, j'allai, c'eſt mal dit qué céla :
Jé né pardonne point les fautés dé grammaire.

DAMIS

Ce badinage enfin ceſſera, je l'eſpere.

GLACIGNAC

Prouvez donc gravément qué vous êtés Damis.
Vous vous ſouvenez bien qu'il fut dé mes amis,
Quoiqué parent ; un jour, vous en ſouvient ſans doute.
Il vint chez moi, ſa bourſe étoit à vau dé route :
Or devinez combien jé lui prêtai d'argent ;

DAMIS

Combien, je n'ai pas là le calcul bien préſent ;
Car comme étourdiment j'emprunte, je m'endette.

Etourdiment j'oublie auſſi ce qu'on me prête.
Mais je me ſouviens que quand je vous hantois,
Tantôt vous prêtiez, tantôt je vous prêtois,
Et prêterai de plus, je ſuis toûjours le même.

GLACIGNAC

Avant qué dé prêter il faut rendre.

DAMIS

Que j'aime
Ces maximes d'honneur, d'exacte probité!
Ma bourſe s'ouvre. Eh bien, que m'avez-vous prêté

GLACIGNAC

Cinquanté loüis d'or neufs.

DAMIS *comptant.*

Juſtement, c'eſt la ſomme;
Je m'en ſouviens fort bien; & même en galant homme
(*A part.*)
Je vous rends ſans quittance... On aura ſon ſecours
Pour de l'argent.

SCENE IV

GLACIGNAC, LE FAUX DAMIS, VALERE, L'HOTESSE

L'HÔTESSE *courant étourdiment à Damis.*

JOIGNONS-LE. Ah! mon frere, j'accours...

GLACIGNAC

Ton frére!

VALERE *bas à part.*

Elle nous perd.

L'HÔTESSE

Oüi, monſieur eſt mon frere
Frere de lait, s'entend; tous deux la même mere,
Mere nourrice.

GLACIGNAC

Eh donc! la ſœur d'un Damis faux!
Immobilés tous deux, jé vous fixe en deux mots,
Jé vous pétrifie.

DAMIS *d'un air de confiance.*

Oüi.

GLACIGNAC *à Valere.*

Vous vif comme ſalpêtré,
Monſieur, vivacité dont on n'eſt pas lé maîtré ;
Jé vous ai vû tantôt très-vif, vû dé mes yeux
Parler très-vivément à la veuvé ; & tant mieux.
Tant mieux, qué vous aimiez cetté veuvé charmanté :
Jé vous protégérai contre la préſidenté.
Liguons-nous pour punir l'injuſticé qu'elle a.
Dépétrifiez-vous, jeune amant ; touchez-là.

VALERE

Quel bonheur !

GLACIGNAC

Commençons par vous rendré la ſommé
Qué j'ai priſé par jeu, pour révirer votre hommé.
J'emprunte en badinant, mais jé rends tout dé bon :
Car en ce cas, mon cher, jé né ſuis point Gaſcon.

DAMIS

L'honnête homme !

GLACIGNAC

Soyons amis à touté épreuvé.

VALERE

De tout mon cœur.

GLACIGNAC

Voici votre aborablé veuvé.

Jé vous laiſſé tous trois ſuivré votré projet :
Pour votré ſurété, moi, j'aurai l'œil au guet.

VALERE

Que ce projet ſera difficile à conduire !

SCENE V

LE FAUX DAMIS, VALERE, L'HOTESSE, LA VEUVE

L'HÔTESSE

De ce qu'on lui cachoit il eſt tems de l'inſtruire.

VALERE

Elle ne ſçait donc pas que c'eſt un faux epoux ?

L'HÔTESSE

Non, elle s'en croit deux, deux, qu'en rêvant à vous.
Elle donne, je croi, de tout ſon cœur au diable.

VALERE

Diſſipons promptement le chagrin qui l'accable.

LA VEUVE *demi haut.*

Ce mari qui m'avoit trahie en cent façons,
Il faut donc le revoir ? il le faut bien, allons.

L'HÔTESSE *imitant la voix de la veuve.*

Faut-il, quand un mari de l'autre me délivre,
Qu'il ne m'en puiffe pas délivrer fans revivre ?

VALERE

Sufpendez vos chagrins.

LA VEUVE *fans voir Damis.*

Valere, laiffez-moi.
(*Elle aperçoit Damis.*)
Eh, ne voyez-vous pas mon mari ?

L'HÔTESSE

Non, ma foi.

VALERE

Reprenez vos efprits, raffurez-vous, madame.

L'HÔTESSE

(*A Valere.*)
Laiffez-là dans l'erreur. J'aime à voir que fa femme
Nous prouve qu'il pourra tromper nos gens.

VALERE

Oüi ; mais
Elle fouffre.

L'HÔTESSE

On en a plus de plaifir après.

VALERE

Ce n'eſt point là Damis, madame.

LA VEUVE

Quoi ? qu'entens-je ?

L'HÔTESSE

Ce n'eſt point le deffunt, ni prenez plus le change.

LA VEUVE

Ah ! quelle reſſemblance !

DAMIS

En cette occaſion.
Je ne ferai mari qu'avec diſcretion.

LA VEUVE

Le même ſon de voix ?

L'HÔTESSE

Quelque épouſe ruſée,
Quelque femme de bien à conſcience aiſée.
S'y tromperoit exprès pour t'aimer par devoir.

VALERE

Ne perdons point le tems.

LA VEUVE

Faites-moi donc ſçavoir
Votre deſſein.

VALERE

Il eſt très-ſimple. On va ſe plaindre.
Blâmer le préſident, le preſſer, le contraindre
A rendre votre dot, à biffer le contrat :
Par avance je viens d'intimider ce fat.

LA VEUVE

Quoi donc ? il va le voir, lui parler ! ah je tremble !

DAMIS

Oubliez-vous déja qu'à Damis je reſſemble ?
Aprenez que d'ailleurs j'ai ſçu tous ſes ſecrets.
Vous voyez ſon eſprit en moi, comme ſes traits.
Je fus pendant deux ans ſon ami de voyage.
Lorſqu'il s'embarqua même au tems qu'il fit naufrage,
Il me laiſſa gardien d'un nombre de papiers,
Contrats, titres, journaux, modeſtes ſotiſiers,
Libelles médiſans, ſur tout contre ſes proches.
Contrat de mariage ; enfin j'ai plein mes poches
De tout ce que j'ai cru me devoir au beſoin
Servir à tout venant de preuve, & de témoin.
Je ferois ſon hiſtoire à ſa famille en face ;
Et l'hiſtoire en défaut, le roman la remplace.
Si Damis en un mot revenoit aujourd'hui,
Je lui ſoutiendrois, moi, morbleu que je ſuis lui.

VALERE

Joüez bien votre jeu, le préſident s'avance.
Je cours le rejoindre.

SCENE VI

LE FAUX DAMIS, L'HOTESSE,
LA VEUVE, LE PRESIDENT, VALERE

LA VEUVE

Ah ! vous rifquez trop, je penfe.

L'HÔTESSE

Feignons de ne point voir qu'il nous voit.

DAMIS *bas.*

Tenez bon.

(*Il hauffe la voix.*)
Ne tient-il donc, morbleu, qu'à demander pardon,
Quand d'infidelité vous êtes convaincuë ?
Redoutez ma fureur.

LA VEUVE

Fureur mal entenduë :
C'eft fur le préfident qui difpofoit de moi
Qu'elle doit retomber.

L'HÔTESSE *bas à la veuve.*

Fort bien, fort bien ! ma foi.
Ripofter preftement c'eft un talent femelle.

DAMIS

Quoi c'eſt le preſident qui vous rend infidelle ?

VALERE *au préſident.*

N'avancez pas, laiſſons paſſer cette fureur.

DAMIS

Ce préſident rend donc public mon deshonneur
J'entends le vaudeville, & tout Marſeille crie,
Tu ſois le bien venu, ta femme ſe marie.
Ventrebleu !

L'HÔTESSE

Mais, monſieur, des gens nous avoient dit
Qu'ils vous avoient vû mort.

DAMIS

Eh ! vous l'avois-je écrit ?

LE PRESIDENT

Toujours mauvais plaiſant, voilà ſon caractere.

DAMIS

Me faire un tel affront, & pardevant notaire !

LA VEUVE

Je n'y puis plus tenir.

L'HÔTESSE

Separez-vous en paix
Du moins.

DAMIS

Nous y vivrons ne vous voïant jamais.

LA VEUVE

Près de ma tante allons chercher un ſûr azile.

DAMIS

Me voilà demi veuf.

SCENE VII

LE FAUX DAMIS, LE PRESIDENT, VALERE

LE PRÉSIDENT

Le voilà plus tranquille ;
Avançons.

VALERE

Je vous laiſſe.

LE PRESIDENT

Ah ! ne me quittez pas.

DAMIS *se radouciſſant & ôtant ſon chapeau.*

N'ayez pas peur, monſieur ; j'ai pour les magiſtrats
(*En colere.*)
Déference, reſpect... mais rancune tenante.
Car ventrebleu...

LE PRESIDENT

Monſieur, en affaire importante,
Quoique de conſeils, moi, je n'aye pas beſoin,
En décidant j'admets un ami pour témoin.

DAMIS

Pour juge même, ſoit ; j'aime un juge d'épée.
Il expedie en bref : au fait, dot uſurpée...
(*Il tire un contrat.*)
Contrat de mariage en main... mari très-prompt
Liſez... comptons... rendez... reſte à vanger l'affront.

VALERE

Il n'eſt point queſtion d'affront, ni de vengeance.
Monſieur le préſident veut ici ma préſence,
Pour n'avoir avec vous nulle diſcuſſion :
Un mot finira tout, ſans bruit, ſans paſſion.
Monſieur déja fâché, qu'à tort chacun le blâme
De vouloir diſpoſer des biens de votre femme,
Veut les rendre.

LE PRÉSIDENT

Oüi, monſieur, non qu'on ait peur de vous ;
Mais je veux diſſiper les faux bruits.

DAMIS *d'un ton doux.*

Mon courroux
Sur ce premier article avec raiſon s'appaiſe;
En colere.)
Paſſe pour revenir, & c'eſt par parentheſe
Que j'accepte votre offre, & que je ſuis content.
J'interromps mon courroux, monſieur le préſident,
Par raiſon, par égards pour votre caractere.
Mais, morbleu, je reprens le fil de ma colere,
En penſant qu'il exiſte un diffamant contrat;
Chacun l'a vû ſigner, ma honte a fait eclat.
Au gré de l'offenſé, l'offenſe ſe répare:
Chacun a là-deſſus ſon foible; moi biſarre,
Délicat ſur l'affront, pour le laver, je veux
Lacerer en public ce contrat ſcandaleux.

LE PRESIDENT

Caprice en effet; car de lui-même il s'annulle,
Vous vivant.

VALERE

Il eſt vrai, caprice ridicule.
(*Au préſident.*)
Vous lui devez pourtant ce biſarre plaiſir;
Vous aviez un peu tort.

LE PRESIDENT

Conſentons ſon deſir;
C'eſt minutie au fonds qui m'eſt indifférente.
A l'égard de la dot je la livre à la tante,
Et non pas à vous; car par mon autorité,

Pour mettre le debris des biens en fureté,
Je vous fis féparer.

DAMIS

Separer ! autre injure
Qu'on me fit, moi parti, mais par chicane pure.
Eft-ce que l'on fepare un mari par deffaut ?
A certains magiftrats... oüi c'eft là ce qu'il faut ;
Ils fçavent, profitant de ce qui nous affiige,
Mettre, ainfi que nos biens, nos femmes en litige.

VALERE *au préfident.*

C'eft un refte de fiel, excufez.

DAMIS

Notre dot,
Du moins fi je mourrois, n'ira plus à ce fot,
Frere de votre femme ; avec horreur je penfe
Qu'il puiffe avoir par vous ma femme en furvivance.

VALERE

Vous voilà donc d'accord ?

LE PRESIDENT

Je vais prendre là haut
Le contrat, les billets, enfin ce qu'il vous faut.
Meffieurs, entrez toujours dans la falle prochaine :
Je vous joins à l'inftant.

28.

DAMIS

Je renonce ſans peine
A la dot, car ſur mer je gagne aſſez d'argent.
Le deſir de vengeance eſt un deſir urgent,
Contentons-le. J'irai joindre après ma chaloupe;
Heureux qui fuit ſa femme avec le vent en poupe.

SCENE VIII

LE PRESIDENT *ſeul.*

J'AI bien mené cecy, prudence, fermeté,
Prévoyant tout, en tout de la formalité
Suivant exactement les loix les plus ſeveres.
J'admire mon talent pour les grandes affaires,
Prononçant, décidant, je ſuis content de moi!

SCENE IX

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE

LA PRESIDENTE *à part.*

IL faut approfondir un peu ce que je voi.
(*Au préſident.*)
Je vous cherche par tout.

LE PRESIDENT

Je vous cherche de même.

LA PRESIDENTE

Je n'ai point refpiré depuis le trouble extrême.
Que m'a caufé tantôt ce grand évenement.
Enfin j'ai reflechi de fang froid, murement;
Mais qu'a produit la peur que vous a fait Valere?

LE PRESIDENT

J'ai fans m'intimider, en traittant cette affaire,
Gardé le decorum. & parlé hautement.
Je vais livrer la dot à la tante.

LA PRESIDENTE

Comment?

LE PRESIDENT

Je crois avoir bien fait, parlez.

LA PRESIDENTE

Que puis-je dire?
Dès que vous décidez, c'eft à moi de foufcrire.

LE PRESIDENT

D'accord; mais vous devez m'aprouver amplement.

LA PRESIDENTE

Je me tais.

LE PRESIDENT

Je veux, moi, je veux abſolument
Que vous parliez.

LA PRESIDENTE

Parlons, mais par obéïſſance.
Ne livrez rien encor.

LE PRESIDENT

C'eſt ce que par prudence,
J'avois déja tout ſeul d'abord imaginé.

LA PRESIDENTE

Suſpendez...

LE PRESIDENT

Oüi, j'étois déja déterminé
A ſuſpendre pour...

LA PRESIDENTE

Pour approfondir un doute.

LE PRESIDENT

Ce doute m'eſt venu; parlez, je vous écoute.

LA PRESIDENTE

Quelqu'un m'a dit tout bas qu'il croit ce Damis faux.

LE PRESIDENT

J'en ai quelque foupçon, il m'a dit certains mots...

LA PRESIDENTE

Il faut diffimuler, l'affaire eft délicate.

LE PRESIDENT

C'eft ce que je vous dis, avant que l'on éclate.
Je fuis d'avis de... de...

LA PRESIDENTE

Pour approfondir mieux
Des faits, qui là-deffus m'ont fait ouvrir les yeux;
Laiffez-moi feule agir, fur ce que je foupçonne.

LE PRESIDENT

Oüi, ma femme, agiffez feule, je vous l'ordonne.

SCENE X

LA PRESIDENTE *feule.*

Je joue icy gros jeu; car fi c'eft ce Damis,
Qui devint le plus grand de tous mes ennemis
Après avoir été fa trop crédule amante,
S'il fçavoit que c'eft moi qui fuis la préfidente,
Il me perdroit d'honneur, pour fe vanger de moi..
Le parti que je prens eft le plus fûr, je croi.

Sous un nom étranger à Damis annoncée,
Je pourrai m'éclaircir, le voir coëffe baiſſée :
Si c'eſt lui, livrons tout, il n'y faut plus ſonger,
Et ſi ce n'eſt pas lui, j'éclate ſans danger.

FIN DU SECOND ACTE.



ACTE III

SCENE PREMIERE

LE FAUX DAMIS *ſeul.*

On ne vient point finir, ce contre-tems m'étonne.
Meſoupçonneroit-on ? Pour peu qu'on me ſoupçonne
Ma foi, pour eſquiver, regagnons notre eſquif;
Ravoir la dot pourtant, c'eſt le point déciſif;
S'ils me vont diſputer mon nom, ferai-je face ?
Voyons; car j'ai tantôt gagné la populace;
Mais au moindre revers je ne m'y fierois plus.
La faveur populaire eſt un flux & reflux,
Tantôt blâme exceſſif, tantôt loüange outrée.
A Damis avec joye ils ont fait une entrée;
Avec joye ils verroient leur Damis au carcan.

SCENE II

LA PRESIDENTE, LE FAUX DAMIS

LA PRESIDENTE *ſeule.*

Il me paroît Damis, mais aſſurons-nous-en;
Pour l'obſerver de près, & n'être point connuë,
Parlons-lui coëffe baſſe.

DAMIS

Oüi, cette dot reçûë,
(*Appercevant la préſidente.*)
Je diſparoitrois... mais on m'examine fort.
Que me veut cette femme? Evitons ſon abord.
Mais je ne puis rentrer, elle barre la porte.

LA PRESIDENTE *à part.*

Ce n'eſt pas lui.

DAMIS *à part.*

Morbleu, faiſons du moins en ſorte
D'éluder l'embarras du queſtionnement.

LA PRESIDENTE

Monſieur, j'aurois beſoin d'un éclairciſſement,
Je voudrais bien ſçavoir...

DAMIS

Avant de nous entendre,
Madame, je voudrois d'abord par vous apprendre...

LA PRESIDENTE

Répondez-moi d'abord.

DAMIS

Je vous réponds après.

LA PRESIDENTE

Répondez-moi, monſieur, d'abord ſur quelques faits.

DAMIS

Dites-moi ſi...

LA PRESIDENTE

Parler tous deux, c'eſt ſe confondre;
Tous deux queſtionner, au lieu de ſe répondre.
Je veux ſur une affaire un éclairciſſement;
Ecoutez-moi, je vais m'énoncer clairement.

DAMIS

Souffrez que le premier clairement je m'énonce.

LA PRESIDENTE

Par politeſſe au moins, d'abord une réponſe.

DAMIS

Sçachons...

LA PRESIDENTE

C'eſt éluder un peu groſſiérement.

DAMIS

Je n'élude point ; c'eſt que naturellement
En converſation je prens mon avantage.
Chacun a pour briller ſes talens en partage.
Tel en répondant juſte à chaque queſtion,
Fait voir modeſtement ſon érudition :
A bien queſtionner moi je mets ma ſcience.

LA PRESIDENTE

N'oſer répondre, c'eſt marquer ſa défiance,
Ou c'eſt me mépriſer ; car au premier venu
Vous contez, racontez que vous avez vû
En voyageant.

DAMIS

D'accord ; mais las de verbiages,
Je vais faire imprimer ma vie & mes voyages,
Qui ſe vendront chez Jean Gilles Joſſe à Lyon,
Vous pourez acheter toute l'édition.

LA PRESIDENTE

En plaiſantant ainſi vous croyez m'éconduire ;
Mais ſi ſur deux points ſeuls vous ne daignez m'inſtruire
Je ne vous quitte point, je vous ſuivrai partout.
Je ſuis femme obſtinée, & je vous pouſſe à bout.

DAMIS

S'il s'agit de deux mots, je ſuis civil, honnête,
Et pour les dames, j'ai toûjours réponſe prête.

LA PRESIDENTE

Répondez donc.

DAMIS

Parlez, je réponds ſi je puis.

LA PRESIDENTE

Je voudrois bien ſçavoir de vous...

DAMIS

Quoi ?

LA PRESIDENTE, *elle ôte ſa coëffe.*

Qui je ſuis ?

DAMIS

Qui vous êtes ? parbleu vous devez vous connoître.

LA PRESIDENTE

Voyez, examinez, rêvez qui je puis être.
Mon autre queſtion c'eſt de vous demander.
Qui vous êtes ?

DAMIS

Fort bien. C'eſt fort bien préluder !

Jamais femme n'a fait queſtions plus ſenſées,
Plus préciſes ſurtout, ni moins embaraſſées ..

LA PRESIDENTE

J'y pourois mettre encor plus de préciſion.
Un ſeul mot des deux points fait la déciſion ;
Dites-moi qui je ſuis, je ſçaurai qui vous êtes.

DAMIS

Toutes vos queſtions ſont ſentences complettes :
Vous m'inſpirez, madame, une eſtime pour vous,
Un deſir de lier connoiſſance entre nous.

LA PRESIDENTE

C'eſt dire, que jamais elle ne fut liée.

DAMIS

C'eſt dire que l'on peut vous avoir oubliée :
Je vous remets pourtant, cette bouche, ces yeux...
Un certain aſſemblage, & noble & gracieux...
Mais dans trois ou quatre ans j'ai vû dans mes voyages
En femmes ſeulement vingt milliers de viſages ;
Ils ſont tous gravez-là : mais quoi ? Vous ſçavez bien
Que le plan d'un cerveau n'eſt pas plus grand que rien.
Tous ces portraits y ſont peints les uns ſur les autres,
Tant de traits différens mêlez avec les vôtres,
Font un broüillamini que je débroüillerai ;
Et tantôt à coup ſûr je vous reconnoîtrai.
Mais j'ai pour le préſent une affaire preſſée.

LA PRESIDENTE *à part.*

N'éclatons pas d'abord; mais en femme fenfée.
En démafquant le fourbe, affûrons-nous de lui,
Pour pouvoir achever notre nôce aujourd'hui.

SCENE III

LE FAUX DAMIS, GLACIGNAC, L'HOTESSE

DAMIS

La voilà partie. Ah! ceci me déconcerte.
Monfieur de Glacignac, la trame eft découverte.

L'HÔTESSE

Je ne le fçais que trop; je fuis au défefpoir.
La prude foupçonnoit, elle a voulu te voir.

DAMIS

Quoi, c'eft la préfidente ?

GLACIGNAC

Elle-même.

DAMIS

Qu'entens-je ?

GLACIGNAC

Paix, né mé troublés pas; là-deſſus je m'arange.

DAMIS

Sur quoi?

GLACIGNAC

Tu m'as montré ces papiers dé Damis,
Ces journaux, qu'en mourant lé défunt t'a rémis.

DAMIS

Eh bien?

L'HÔTESSE

Sur ces papiers, qu'elle eſt votre eſperance?

DAMIS

Parlez donc.

L'HÔTESSE

Hâtons-nous.

GLACIGNAC

Jé penſé & jé répenſé...

DAMIS

Mais je ſuis découvert; penſés dont promptement.

GLACIGNAC

Les expédiens ſûrs mé viennent lentément;
Mais nous aurons main forté, en tout cas.

DAMIS

Ah! je tremble.

GLACIGNAC

A mon égard jé fuis tranquillé, cé mé femblé ;
Au fujet dé Damis, fi l'on m'inquiétoit,
Jé dirois bonnément j'ai crû qué cé l'étoit ;
Vous né pouriés pas vous, diré, j'ai croyois l'être.

DAMIS

Vraiment non. C'eft pourquoi, moi, je veux difparoître

GLACIGNAC

Révoyons ces papiers, ces léttrés du défunt.

DAMIS

Tenez ; mais je n'ai vû parmi ces noms d'emprunt
Aucun de ceux, qu'a pris jadis la préfidente.

L'HÔTESSE

Damis fut fon amant pourtant, chofe conftante.

GLACIGNAC

Lifons tranquillément.

DAMIS

Lifez, mais hâtez-vous.

GLACIGNAC

Voici bien des billets, jé veux les liré tous
A mon aiſé.

DAMIS

Morbleu ! mais nul nom de la prude.

L'HÔTESSE

Il faut voir. Ce doit être à tous trois notre étude.
Selon ceux qu'elle aimoit, en changeant de pays,
Elle changeoit d'état, de nom, comme d'habits ;
En intrigues d'amour ce fut un vrai Prothée.

DAMIS

Moi, j'ai vû du défunt chaque intrigue cottée
Sur ſon journal galant.

L'HÔTESSE

Moi, je ſçais quelques faits.
Voyons s'ils quadreroient au journal, aux billets.
N'y trouverions-nous point une modeſte Hortenſe,
Qui gagnoit tous les cœurs par ſa fine innocence,
Quand les filles encor plaiſoient par la pudeur ?

DAMIS

Damis étoit du goût d'apréſent, par malheur ;
Sur ſon journal galant je n'ai point vû d'Hortenſe.

L'HÔTESSE

De ce Prothée en fille, autre hiſtoire : En Provence,
Sur mer, on lui donnoit une fête, un cadeau,

Opéra, dieux marins, mascarade sur l'eau ;
Elle y faisoit Thétis; il survint un orage;
Tout enfonce, un Triton la prend sur son dos, nâge,
Et veut, toûjours nageant, promesse d'épouser ;
Elle étoit fiere ; mais comment le refuser ?
Il peut par désespoir se noyer avec elle :
J'épouse, sauvez-moi, dit enfin la cruelle.
Mariage dans l'eau, qui ne tint pas, dit-on.

DAMIS

Je rêve... Non, Damis ne fut point ce Triton ;
Du moins dans son journal je n'en ai point de note.

L'HÔTESSE

Attendez, attendez : La prude eut la marotte
Jadis de ces romans, dans le goût pastoral...

DAMIS

Ah ! sur ce ton, j'ai vû des traits dans mon journal.

L'HÔTESSE

En Provence autrefois, mascarades champêtres,
Nos amans en bergers chantoient au pied des hêtres
Et Tirsis & Silvie, & Damon & Philis...

GLACIGNAC

Jé vois dans ce billet du Damon.

L'HÔTESSE

Où ?

GLACIGNAC

Tiens, lis.
L'écrituré ſans douté eſt dé la préſidenté,
Jé la connois.

DAMIS

Liſons ; eſt-elle convainquante ?

L'HÔTESSE

Non, voyons l'autre : Oüi, c'eſt ſon écriture auſſi :
Car elle a devant moi fait une liſte icy
Des priés pour la nôce.

DAMIS

Ah ! parbleu je reſpire.

L'HÔTESSE

Cette lettre vaut bien la peine de la lire.

DAMIS

Je n'aurois jamais pû deviner ſans vous deux...

L'HÔTESSE

Dans celle-ci Damon eſt encore amoureux ;
Voyons l'autre. Ah ! ma foi Damon ceſſe de l'être,
Parce qu'on l'a rendu trop-tôt heureux peut-être.
Juſtement ! on s'en plaint en champêtre jargon.

(*Elle lit.*)

LA FIDELE SILVIE AU VOLAGE DAMON.

Hon ! hon !

Traître, parjure, tu dis que les bergers délicatement amoureux, s'offenſent du mot de contrat ; mais ce contrat ne me le promis-tu pas, lorſque ta délicateſſe exigea de la mienne que le don libre de nos cœurs précédât la ſignature ? Que la ſignature le ſuive donc, ingrat ; que Damon & Silvie, après avoir ſuivi la loy des bergers, ſubiſſent enfin la loy du contrat ?

DAMIS

Je tirerai parti de ce billet lyrique.

L'HÔTESSE

Il faut voir en ſecret cette Sylvie antique :
Qui de nous la verra ?

GLACIGNAC

Cé né peut être moi ;
Ellé croiroit...

L'HÔTESSE

Voyez là-bas, je l'apperçoi.

DAMIS

Eſt-elle ſeule ?

L'HÔTESSE

Oüi.

DAMIS

Bon. Je riſque l'abordage.
Faites le guet, pendant que je la contregage.

L'HÔTESSE

Oüi ; car en cas d'allarme on le feroit ſauver.

GLACIGNAC

Comptez ſur nous.

SCENE IV

LE FAUX DAMIS, LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE
(*Ces deux derniers dans le fond du théâtre.*)

DAMIS *à part.*

Allons ; mais qui la vient trouver ?
Ah ! c'eſt le préſident : morbleu, ſi je retarde,
Il ne ſera plus tems peut-être... on me regarde...
On vient à moi... riſquons. Oüi, le mari préſent
Rendra le coup plus vif, plus fort, & plus preſſant.

LE PRESIDENT

Mais en public du moins je veux qu'il ſe retracte.

LA PRESIDENTE

Vous pouriez le punir ; votre juſtice exacte
Cede à votre bonté pour éviter l'éclat ;
Mais ſoyez ſûr, monſieur, que c'eſt un ſcélérat ;
Non, ce n'eſt point Damis, ce n'eſt qu'un fourbe inſigne.

LE PRESIDENT

Qu'aprens-je ici, monſieur ? joüer un rôle indigne !

DAMIS

Je reſpecte l'arrêt que madame a donné,
Je me tiens criminel, ſi je ſuis condamné
Par la plus pénétrante & la plus équitable,
Par la plus vertueuſe & la plus reſpectable...
En un mot je ſouſcris à ſa déciſion ;
Mais la prenant pour juge avec ſoumiſſion,
Je puis, ſans l'offenſer, recuſer ſa mémoire.
Vous ſouvient-il d'un fait, (il eſt à votre gloire)
Sur lequel j'ai reçu pluſieurs lettres de vous ?

LA PRESIDENTE

De moi, monſieur ?

LE PRESIDENT

Non, non ; vous vous mocquez de nous.
Jamais autre que moi n'eut lettres de ma femme.

DAMIS

Celles que j'ai, monſieur, font honneur à madame.

LA PRESIDENTE

Vous avez, ditez-vous?...

DAMIS

Belles moralitez,
Lettres de votre main, par où vous m'exhortés
A réformer mes mœurs ſur quelque bon modele.
(*Au préſident.*)
Madame... à ſes devoirs ne borne point ſon zele,
Elle ſe charge encor de la vertu d'autrui.

LE PRESIDENT

Monſieur vous connoît bien, j'en conviens avec lui.

DAMIS *à part.*

Bien mieux qu'elle ne croit.

LA PRESIDENTE *à part.*

Oüais, que voudroit-il dire?

DAMIS

Je ris de ſouvenir, vous même en allez rire.
Quand je vous aurai dit à quelle occaſion
Madame m'écrivit une exhortation.
En amour, j'étois vif, folâtre en mon jeune âge:
Mais à préſent... ma foi, je ne ſuis pas plus ſage.
J'étois donc ſcélérat aſſez paſſablement;
Ah! madame, j'étois un ſcélérat charmant.
(*Vers elle.*)
Je devins le Damon... de certaine... Silvie...

Nous goûtions les douceurs d'une champêtre vie
Rien que de paſtoral dans notre paſſion :
Toûjours traitant l'églogue en converſation.
C'étoient ardens ſoupirs dans un ſombre boccage.
De gazoüillans ruiſſeaux, roſſignols, doux ramage.
Muſettes, verts gazons, houlettes, chalumeaux ;
Bergeres & bergers dormans ſous les ormeaux.
Oublians leurs moutons épars dans la prairie :
Tendres galimatias, jargon de bergerie,
Délicats ſentimens, tirans ſur la fadeur :
En vrai Damon ainſi j'exprimois mon ardeur.
Lorſque ſur cette intrigue innocente & ruſtique.
Une mere groſſiére, injuſte & politique.
Ignorant des bergers la naturelle loi,
Voulut mettre un notaire entre Silvie & moi.
Mais, comme franc berger, moi j'envoyai tout paître.

LE PRESIDENT

(*A la préſidente.*)
Ce récit paroît franc; nous nous trompons peut-être.

DAMIS

De Silvie en ce tems prenant les intérêts.
Madame m'exhorta par cinq ou ſix billets...
(*Il donne une lettre à la préſidente.*)
Si malgré celui-ci votre oubli continuë.
Par d'autres à l'inſtant vous ſerez convaincuë.
J'en puis encor montrer d'autres plus éloquens,
Bien plus forts en morale, en un mot convaincans.

LE PRESIDENT

En morale toûjours ma femme sçût écrire.
Elle a fait des recüeils qu'on est charmé de lire.
Montrez-moi ce billet.

LA PRESIDENTE

Je m'en garderai bien.

LE PRESIDENT

Pourquoi donc ?

LA PRESIDENTE

Le secret d'autrui n'est pas le mien,
Cette jeune Silvie est icy dévoilée.

LE PRESIDENT

Voilà toûjours ma femme, avec excès zélée.
Montrez-moi ce billet.

LA PRESIDENTE

Le voilà déchiré.

DAMIS

Quel dommage, monsieur, vous l'auriez admiré !

LE PRESIDENT

J'eusse été curieux de le voir.

DAMIS

J'en ai d'autres,
Madame, & j'ai gardé les miens avec les vôtres.
J'ai les broüillons de ceux que je vous écrivois;
Tâchant de mériter ceux que je recevois.
Je relimois les miens, j'y faiſais cent ratures,
Pour les faire imprimer avec mes aventures.

LA PRESIDENTE

(*Au préſident.*)
Oüi, plus je l'examine avec attention,
Plus je voi mon erreur, mon indiſcrétion.
(*A Damis.*)
Que vos traits ſont changez! c'eſt une choſe étrange,
Qu'un petit nombre d'ans, hélas ſi fort nous change!

DAMIS

Mon aimable Silvie eſt bien changée auſſi.

LA PRESIDENTE

Par ſageſſe, monſieur conduiſoit tout ceci
Sans éclat, mieux que moi. J'avois été trop promte;
Pardon, vous méconnoître! ah! que j'en ai de honte!

DAMIS

C'eſt moi qui ſuis honteux d'avoir vieilli ſi fort.

LE PRESIDENT

C'eſt la premiere fois que vous avez eu tort,
Ma femme.

LA PRESIDENTE *au président.*

Obtenez donc de lui qu'il me pardonne.

DAMIS

Oh ! ſuffit que madame ait la memoire bonne.

LA PRESIDENTE

Je remets à preſent tous ſes traits, je dis tous.

LE PRESIDENT

Moi qui ne l'avois vû que très-peu, croiriez-vous
Que je retrouve auſſi toute ſa reſſemblance ?

LA PRESIDENTE

Ça, monſieur, il faut donc pour reparer l'offenſe,
Qu'a pû faire à Damis mon injuſte ſoupçon,
Voir ce qu'il veut de nous, & lui faire raiſon.
Par vous tantôt l'affaire étoit bien décidée :
J'admire que toûjours votre premiere idée
Eſt la meilleure ! car vous vouliez dès tantôt
Tout mettre entre les mains de la tante.

LE PRESIDENT

Il le faut.

LA PRESIDENTE

Allez prendre là-haut ce contrat qui le bleſſe.

LE PRESIDENT

Oüi.

LA PRESIDENTE

Les lettres de change.

LE PRESIDENT

Oüi.

LA PRESIDENTE

Mais pour votre niéce
Il faut qu'il ait auffi des égards, & je vais
L'exhorter...

LE PRESIDENT

Exhortez-le à ne la voir jamais :
C eft ce qu'il peut de mieux.

SCENE V

LA PRESIDENTE, LE FAUX DAMIS

LA PRESIDENTE *à part.*

Ce fourbe m'embaraffe.

DAMIS *à part.*

Elle craint à prefent de me revoir en face.

LA PRESIDENTE *à part.*

D'où peuvent lui venir mes lettres ? il faut bien
Qu'il les ait de Damis.

DAMIS *à part.*

Je ne rifque plus rien.

LA PRESIDENTE *à part.*

Menageons l'impofteur, gagnons-le pour mon frere.
(*Ici une fcene muette entre eux.*)

DAMIS *à la préfidente.*

Quand on a de l'efprit on fe tire d'affaire.

LA PRESIDENTE *à Damis.*

L'on n'en a pas befoin quand on eft innocent.

DAMIS

Il en faut pour le monde, il eft fi médifant.

LA PRESIDENTE

Je fermerai les yeux fur tout ce qui fe paffe ;
Mais vous m'accorderez une petite grace :
Pour me la refufer vous êtes trop fenfé.

DAMIS

Je fermerai les yeux fur ce qui s'eft paffé,
Mais vous m'accorderez une grace affez grande.

LA PRESIDENTE

Accordez-moi d'abord ce que je vous demande.
Vous avez, dites-vous, d'autres lettres de moi ?

DAMIS

En voici quatre ou cinq, madame.

LA PRESIDENTE

Je le voi
Sans vous faire prier vous allez me les rendre.

DAMIS

Oüi, mais grace pour grace, & vous devez m'entendre

LA PRESIDENTE

Mais vous devez me craindre en cette occafion.

DAMIS

Nous avons tous deux eu de la difcrétion.
Comme berger difcret j'ai caché le myftere...

LA PRESIDENTE

Et moi j'ai découvert que vous fervez Valere ;
J'entrevoi vos projets, mais à force d'argent
Puis-je les changer ?

DAMIS

Non ; je ne fuis plus changeant.
Parlons net : il me faut la veuve pour Valere :

Servez-le, votre honneur vous eſt plus cher qu'un frer
Votre ſageſſe enfin vous donne un aſcendant
Sur le cœur, ſur l'eſprit de ce bon préſident ;
Conſervez-le.

LA PRESIDENTE

Il revient.

DAMIS

Soyez très-complaiſante ;
Je vous rends vos billets pourvû qu'on me contente.

SCENE VI

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, DAMIS

LE PRESIDENT *à la tante.*

Je ne me mêle plus de rien ; c'eſt ſon époux
Qui laiſſera, s'il veut, ſon épouſe avec vous,
Ou dans un couvent.

DAMIS

Moi, j'ai promis à madame
De ne point exiger le couvent pour ma femme.

LE PRESIDENT

Finiſſons. De nos faits nous ſommes convenus.

Monſieur ; en bons billets voici cent mille écus ;
Je les livre à ma ſœur.

LA PRESIDENTE *bas à Damis.*

Mes lettres ?

DAMIS *bas.*

Patience,

(*Haut.*)
Le contrat ?

LE PRESIDENT

Et voici le contrat.

DAMIS

Ma vengeance
Va donc ſe contenter ; déchirons.

LA PRESIDENTE *arrachant le contrat des mains de Damis.*

Doucement :
Il alloit dechirer ce contrat bruſquement
Sans le voir. Il faut voir au moins ce qu'on déchire
La confiance aveugle eſt blamable.

LE PRESIDENT

J'admire,
Que vous voulez qu'en tout on voye clair.

DAMIS

Voyons.

LA PRESIDENTE *bas à Damis.*

Mes lettres?

DAMIS *bas.*

Tout à l'heure.

LE PRESIDENT

Afin que nous partions,
Voyez vîte.

LA PRESIDENTE

Attendez.

LE PRESIDENT

Excès d'exactitude,
D'ordre

DAMIS *bas.*

En donnant, donnant.

LA TANTE *à part.*

Que j'aime à voir la prude
Au ſupplice!

LE PRESIDENT

Eſt-ce fait?

DAMIS

Oüi; quand on a bien lû
On eſt beaucoup plus ſûr.

SCENE VII

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, GLACIGNAC, DAMIS, L'HOTESSE

GLACIGNAC

Il eſt bien réconnu
Pour être vrai Damis, mon parent & lé vôtré :
Lé nouvel époux fuit, un mari chaſſé l'autré.

LA PRESIDENTE

Partons.
(*A la veuve.*)
Puiſſe Damis faire votre bonheur !

SCENE VIII

DAMIS, LA TANTE, LA VEUVE, VALERE, L'HOTESSE

L'HÔTESSE

Bon les voilà partis.

VALERE

Ah ! je n'ai plus de peur.

LA TANTE

Je puis donc à préfent, comme tante & maîtreffe,
Par un nouveau contrat difpofer de ma niéce.

LA VEUVE

Me voilà donc à vous ?

VALERE

Quel comble de bonheur !

DAMIS

Oüi, vous êtes heureux qu'une prude ait eû peur ;
Contre les intérêts qu'une prude réduite,
Ait affez de pudeur pour mafquer fa conduite ;
Chofe rare à préfent ! l'on en trouve fi peu,
Qui prennent encor foin de bien cacher leur jeu.
Tout bien confidéré, franche coquetterie,
Eft un vice moins grand, que fauffe pruderie.
Les femmes ont banni ces hypocrytes foins,
Le fiécle y gagne au fond, c'eft un vice de moins.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES



Évreux. imprimerie de Ch. Hérissey.

Achevé d'imprimer

LE XXI FÉVRIER M DCCC LXXXII

Par CH. HÉRISSEY, typographe à Évreux

Pour le compte de E. HILAIRE

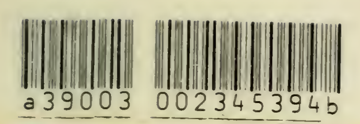
Directeur de la LIBRAIRIE GÉNÉRALE

A PARIS


PERA·S·PERA·S·PERA
TYPOGRAPHUS·EBROICENSIS






a39003 002345394b

